Sur les voies du deuil



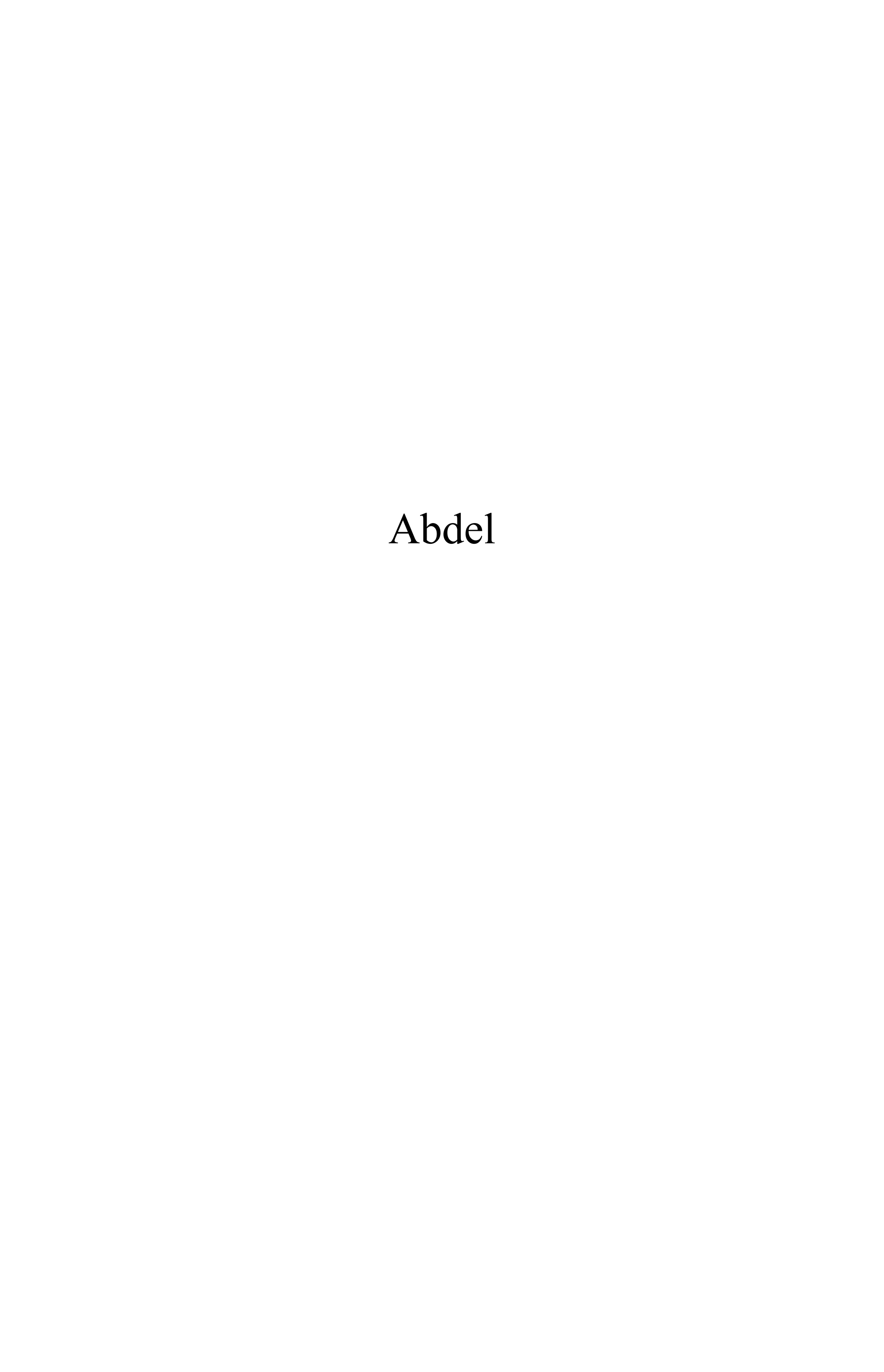
leïla chellabi


Sur les voies
du deuil
leïla chellabi

leïla chellabi

Sur les voies du deuil

LCenteur



Abdel

Les engins de lumière, haut dans le ciel, lancent des rayons concentriques colorés sur la ville du Détroit.
Tanger dort, pas un bruit à l'horizon, on entend le silence en ce petit matin de Ramadan. La quiétude est telle qu'une vibration sensible pose son corps allongé dans une délicate sensation de bien-être total. Difficile à décrire, mais à la fois étrange et magnifique à vivre. De retour de Paris la veille, avoir quitté cette ville vidée de ses habitants, encore peu remplie par les touristes mais les attendant de pied ferme, avoir fait quelques restaurants dont ceux de la Place Sainte-Catherine, avoir été choyé par des serveurs, agressé par d'autres, et se retrouver en plein Ramadan dans la spiritualité recueillie de l'islam, entendre les cigales ou les crickets très actifs ce premier matin ici, est pour Abdel, une expérience qui le ravit une fois de plus. En effet, ce n'est pas la première fois qu'il manque pour des raisons purement professionnelles, les premiers jours du Ramadan.
Seul depuis la mort de sa femme, les enfants sont à Paris pour la plus jeune, et en Californie pour l'aîné. Nawal et Kader lui manquent, mais Abdel est maintenant plongé dans son travail, ne veut pas en sortir, c'est de fait ce qui peuple sa toute nouvelle

solitude, et fait de lui un veuf sérieux sans aucune envie de retourner, comme ses amis, à la case départ pour trouver une autre femme. Non, très peu pour lui. Sa mère et sa belle-mère vivent dans sa maison, mais elles sont très discrètes, s'entendent bien, et il se passe parfois une semaine entière sans qu'il les voie, ce qui lui va très bien. Abdel a besoin de solitude, il n'aurait jamais cru un jour que cela puisse lui arriver ! Mais c'est ainsi, il a besoin d'être seul pour digérer et faire le point sur cinquante ans de vie, et son nouvel état de veuf.
Le petit matin est humide aujourd'hui, mais on annonce 35°, cela va donc donner une journée brillante de soleil, difficile pour ce Ramadan qu'Abdel commence. Il le prolongera quelques jours de plus ensuite, pour rattraper ces jours de travail passés à Paris.
Et c'est dans les moments de prière, qu'Abdel au cours de cette journée, fera le pont en lui-même entre échappée en Occident et retour à l'Orient comme une épopée intérieure à la fois salutaire et parfois redoutée. Pourquoi ? Il ne sait pas. Les tentations sont très fortes des deux côtés de la Méditerranée, et du Sud au Nord et inversement, sa vie a pris une dimension certaine où Orient et Occident se télescopent parfois, sans jamais échapper totalement à l'un ou à l'autre.

Et le soir même, Abdel, toujours seul sur son balcon, admire le ciel satiné de Tanger la perle de l'Afrique, en se disant qu'il a bien de la chance de résider dans

cette ville au charme ravageur qu'il aime depuis toujours. Depuis aussi loin que sa mémoire peut remonter le temps de l'adolescence, de l'enfance, quand il venait ici chez sa grand-mère pour passer un mois de vacances chaque été, parfois plus.

Une vie est faite de petits riens qui font un grand tout ou le vide, on ne sait jamais ce qu'il en restera, mais qui s'en préoccupe vraiment ? Dans l'ordre du plan d'Allah pour chacun, comment régler ses propres pas sans jamais se tromper ? C'est une question qui hante souvent Abdel, très croyant, il met ses pas dans certaines des avancées de ceux qui l'ont précédé. Mais comment savoir si le choix est bon ? Surtout quand on sait que les hommes déforment en partie les relais qui sont passés par ceux qui ne sont plus là pour remédier aux erreurs et distorsions qui furent faites.

Abdel profite toujours de la période du Ramadan, et a fortiori celui-ci – le premier sans sa femme – pour réfléchir aux grands problèmes du monde, à la vie en général, en particulier, en société. Vie personnelle, vie privée, vie active, vie publique, il y a de quoi faire surtout quand la sauce épicée ou plus douce, Orient/Occident, en est l'assaisonnement principal, comme dans la vie d'Abdel qui avait failli épouser une Française, ne l'avait pas fait parce que sa famille préférait une Marocaine. Et puis à vingt-cinq ans, on ne sait pas trop encore, il avait choisi à l'époque, la tradition à la nouveauté, le connu à l'inconnu, suivant ainsi les traces de ses aïeux sans se poser de question. Abdel se dit qu'aujourd'hui ce serait peut-être différent,

se surprenant ainsi à envisager une autre fois à laquelle pourtant il ne pense pas du tout. Il faut croire que l'inconscient est maître des lieux de son intériorité, sans qu'il le sache encore.
Les Ftours sont bons. Sa mère et sa belle-mère toutes deux veuves, elles aussi, y excellent et l'ambiance est parfois feutrée à cause de ce nouveau deuil dans la famille, qui les réunit tous trois sans avoir besoin d'expliquer quoi que ce soit.
C'est reposant. Les femmes lui foutent la paix, pense Abdel qui règne sur la maison sans le vouloir, en maître absolu, parce que, au final, c'est sa mère et sa belle-mère qui mènent la maison, le personnel, et tout ce qui va avec. Abdel se contente de financer, et cela lui va bien, très bien.

Les engins lumineux dans le ciel, absolument pas humains, loin s'en faut, interpellent Abdel qui les voit depuis son balcon et ne livre pas ce secret qu'il garde jalousement comme un précieux cadeau pour lui tout seul. Et puis à quoi bon, dès qu'un événement exceptionnel arrive, les bla-bla cassent toute sa magie et ne servent à rien. Les femmes caquètent, les hommes rigolent pour ne pas avoir l'air idiot, et plus rien ne va. Abdel préfère pour sa part, observer et voir venir. Mais rien ne vient. Les objets sont là, suspendus dans le ciel, la plupart du temps ils ne bougent pas, faisant figure de lampadaires haut perchés avec leurs petites lumières rouges comme des antennes au-dessus d'eux. C'est beau et inattendu, et cela suffit à Abdel qui les

admire et les considère, pourquoi ? comme des amis en puissance... Nous verrons bien se dit Abdel qui découvre le ciel de Tanger sous une autre facette émerveillante qui illumine ce début de Ramadan.

Abdel n'est pourtant pas joyeux, il n'a pas toujours été un mari modèle, mais sa femme s'en était accommodée, et tout allait bien car la famille ne pouvait pas aller mal. C'est dans la tradition familiale, côté père et mère, et en ce qui concernait la famille de son épouse, c'était pareil. Mais avec le décès prématuré de sa femme, une sorte de remise en question pointe à l'horizon de son passé, dont Abdel n'est pas encore conscient que cela puisse avoir des conséquences pour l'avenir. En effet, son avenir est au présent, il est pour le moment incapable de se projeter où que ce soit et certainement pas dans le futur, alors que le ciel ne lui parle que de futurisme, mais est-ce la même chose ? Abdel ne se pose même pas la question, toute cette somme d'inconscient en lui tourne sur les courbes de la spirale de ses pensées loin d'être enthousiastes, loin de toute certitude, et c'est pourquoi le fait que sa mère et sa belle-mère vivent chez lui, ne lui pose aucun problème, il apprécie plutôt que ces deux piliers féminins qui entouraient déjà sa femme de très près, soient là pour lui.

Et le Ramadan suit son cours normal, Abdel se recroqueville dans un cocon confortable où Dieu est présent même s'il n'a pas avec Lui des rapports aussi forts tout au long de l'année. Abdel en convient, il est pratiquant par confort, tradition, mais

par foi réelle ? Il n’en sait rien, c’est juste normal pour lui, juste ainsi depuis toujours dans sa vie qui continue, c’est ainsi qu’il traverse cette première période d’un deuil qui le touche d’une manière plus égoïste qu’amoureuse.
Les jours suivent leur cours rassurant, comme c’est le cas lors de chaque Ramadan. Et c’est une bonne adaptation pour la suite de sa vie, mais Abdel sans en avoir véritablement conscience, ne fait que ce qui se fait, sans penser bien plus loin que ce jour qui chaque matin se lève pour passer, s’ajoutant ainsi au décompte de sa vie, et c’est déjà bien.

Ftour en famille, chez des amis parfois, ce qu’il fuit pourtant en ce moment, on le comprend, jusqu’à ce Ftour à l’hôtel Minzah où il se rend avec un ami célibataire casablancais de passage à Tanger.
Ils se retrouvent un peu avant dix-neuf heures trente, leur table est réservée sur la terrasse, l’ambiance est agréable, toutes les tables sont occupées, et tous attendent l’heure de la rupture du jeûne annoncée par un grand écran de télévision visible par tous.
– Comment vas-tu Abdel ? Tu penses à ne pas rester seul, j’espère, c’est trop compliqué, il te faut quelqu’un, tu es encore jeune, nous sommes jeunes, dit Adel qui affiche cinq ans de moins qu’Abdel avec ses cinquante ans flamboyants.
– Tu sais Adel, je n’ai pas la tête à ça, je suis juste en train de comprendre que ma vie prend un tournant. Et la recherche dans laquelle je suis plongé va occuper ma vie, je n’ai pas envie de me réengager,

non, pas du tout. Après toutes ces années en Europe, et mon retour il y a maintenant dix ans, je suis tourné vers autre chose, et je me demande même si j'ai envie de rebondir dans le même sens d'un mariage traditionnel qui n'a pas été toujours à mon goût, c'est malheureux à dire, mais c'est ainsi, je suis trop occidentalisé, je n'aurais jamais cru que j'atteindrais ce point crucial de remise en question... C'est fatigant, répond Abdel un peu sombre.
– Tu dis ça maintenant, mais attends la fin du Ramadan, et nous verrons, lance Adel confiant.
– Non, ce sera après comme maintenant, je t'assure, je n'ai qu'une envie c'est de m'investir dans mon travail, les enfants vivent leur vie, je suis enfin libre ! lance à son tour Abdel avec assurance.
– Comme tu voudras, ça y est, c'est l'heure, tu viens ?
Et Abdel suit son ami pour se diriger vers le buffet où chacun se presse. Ils se servent de soupe, de dattes, et reviennent vers leur table pour repartir et revenir avec un plein de victuailles appétissantes qu'ils posent sur la table.
Sans un mot, ils mangent leur soupe calmement, puis reviennent à leur conversation. La terrasse est vraiment agréable au Minzah, l'ambiance est assez feutrée ce soir, et la nuit s'annonce douce, ni trop chaude ni trop fraîche, juste comme ces nuits marocaines idéales que découvrent, émerveillés, les touristes. L'humidité n'est pas agressive, un soin de beauté pour les peaux de passage. Les pensées des deux amis sont loin de toutes ces considérations.

Elles ne reflètent qu'états d'âme et de cœur pour Abdel qui se sent en pleine restructuration intérieure. C'est une sensation bizarre qui lui vient par moments comme un éclair de lucidité qui force sa propre clarté dans les brumes qu'il traverse pourtant sans en maîtriser toujours les causes profondes. Et c'est vrai que cette remise en question d'un quinquagénaire fait force d'ultime dans le cursus d'une vie, avant c'est sans doute trop tôt à cause des habitudes, et après c'est forcément trop tard à cause de ces schémas qui ont forgé ces mêmes habitudes... Complexe ! Mais pas impossible cependant.

La soirée est agréable, les deux amis se confient l'un à l'autre, Adel est un fin « queutard », beau mec et adulé par les femmes, surtout les Européennes, car avec les Marocaines, il ne peut avoir ces liaisons dangereuses qu'il cultive depuis une vingtaine d'années avec des femmes européennes mariées la plupart du temps. Personne n'en sait rien, surtout pas sa femme, mais il vit double et triple voire quadruple, des heures adultères chaudes qui le remplissent de bonheur en tant que consommateur. Et si Abdel ne fut pas un mari modèle non plus, il est très loin du tableau de chasse de son ami Adel. Ce qui les fait rire tous les deux. Et c'est le premier rire franc d'Abdel depuis son veuvage.

– Je culpabilise un peu de parler de tout ça durant le Ramadan... dit-il.

– Allah nous aime et nous pardonnera, et puis c'est la nuit de tous les espoirs, je suis heureux de faire Ftour avec toi, bon, parlons de la vie en général, tu

ne viendrais pas avec moi à Marrakech pour l'Aïd ? Cela me ferait plaisir vraiment, dit Adel.
– Non, je ne laisse pas ma mère et ma belle-mère seules cette année, surtout pour l'Aïd... Mais on se fera un week-end après, ou je te rejoindrai après ? Nous verrons ça plus tard. Tu rentres demain sur Casa ? demande Abdel.
– Oui, ma femme est partie pour Marrakech avec les enfants, et je la rejoins, j'avais ce rendez-vous d'affaires ici, d'où mon idée de t'appeler, tu ne trouves pas que la vie est dure parfois ? demande Adel qui regrette aussitôt cette question cliché qui fait sourire Abdel qui ne répond donc pas.

La nuit est douce, la prière enivrante pour Abdel, apaisante pour Adel, recueillie pour tous deux qui s'y réfugient avec tout l'élan que leur rencontre ce soir a stimulé.
Ils dîneront chez Abdel où les femmes les servent sans s'incruster, ce qui les laisse libres de discuter encore, de faire le point à voix haute sur sa vie, pour Abdel, et quelques constats de vie en ce qui concerne son ami Adel.
Le thé à la menthe est parfait, les gâteaux bienvenus, les dattes un vrai délice, ils les adorent tous les deux, et en mangent à nouveau avec le thé.

Ils se séparent vers minuit, Adel repart vers sa vie, Abdel reste dans la sienne, il se relèvera dans quelques heures, et Adel décide de dormir jusqu'à demain. Liberté absolue de gérer comme on l'entend

ses heures de repas et de jeûne, sans laquelle il se sentirait prisonnier, dit-il en riant à Abdel en lui donnant l'accolade de l'amitié repue à laquelle ils viennent ensemble, de s'abreuver.
Rien de spectaculaire, pense Abdel une fois seul à nouveau, les femmes sont couchées, il lit un peu et le sommeil le saisit sur la banquette du salon marocain où il s'est allongé. C'est sa mère qui le réveille pour continuer et finir cette nuit douce, avec le dernier repas après lequel il se couche dans son lit. Réveil prévu pour neuf heures ce matin.

Un ordre certain, tout divin, prend l'organisme et le pousse vers cette purification annuelle où la prière est la grande priorité. Période d'abstinence sexuelle bienvenue pour Abdel qui n'a pas, c'est vrai, la tête ni le corps, à ça. Curieux Ramadan que celui qui suit un veuvage, c'est en fait pour Abdel une mise au point sur tous les plans à la fois, d'une vie qui marchait à son propre rythme certes, mais allait avec le mouvement d'une famille qu'il ne sent plus aussi présente. Il se sent seul, mais curieusement, cela n'a rien à voir avec la mort de sa femme, non, Abdel pense avec surprise que cette sensation de solitude n'a à voir qu'entre lui et lui-même, mais sans approfondir plus avant cette pensée, il attaque la journée du lendemain avec une lueur différente dans les yeux et dans le cœur, un je-ne-sais-quoi de lui-même à découvrir sans doute, mais dont il n'a pas encore les clés. Libre un peu plus, solitaire certainement, encore amoureux de la vie sans doute,

c’est avec plaisir qu’il se douche plus longtemps que d’habitude et l’eau sur son corps lui fait un bien dépolluant fou. Il a même l’impression qu’elle lui coule dans le cerveau pour en laver les moindres recoins, et cela lui fait vraiment du bien. Sensation d’extrapropre en sortant qui le fait sourire puis éclater de rire. Rire perçu par sa mère qui passe devant sa porte de chambre sans comprendre comment son fils peut rire tout seul ! Et comme elle ne peut pas, l’imaginant au téléphone avec un ami, elle se dit que tout va mieux, cela la rassure. Mais c’est bien seul avec lui-même qu’Abdel rit, ce qui néanmoins, est très rassurant dans l’absolu.

Les engins de lumière continuent leurs ballets dans le ciel de Tanger sous les yeux surpris d’Abdel qui n’en dit mot, à quoi bon ? Il vit ces manifestations d’ailleurs dans l’intimité, n’a nul de besoin de montrer ou de prouver, il aime ces objets brillants très attentifs à lui, lui semble-t-il, mais ce n’est qu’une impression peut-être fausse. Ce qui n’est pas un problème pour ce secret qu’il garde au cœur comme un joyau précieux à ne pas galvauder, et puis, en parlant de ces engins, Abdel aurait l’impression de les trahir ! Un comble, mais c’est ainsi.

Et soudain Abdel se dit qu’il vit dans sa bulle, ce qu’il déteste que les autres fassent ! Un autre comble !

Et dans le ciel, toutes les nuits, ces engins troublants qui le narguent de leur étrangeté, sont devenus pour lui très familiers jusqu’à cette nuit mémorable où il

se décide à leur faire des signes amicaux auxquels immédiatement les engins répondent de toutes leurs lumières accompagnées de mouvements courts en lignes brisées, de rebondissements tels des balles en plein ciel, se jouant de la pesanteur et heureuses de se vivre à moitié terriennes, depuis les cieux bien sûr, mais si visibles qu'elles ressemblent de plus en plus chaque nuit, à des objets familiers voire amicaux car Abdel voit là une vie, et plus, une intelligence qui l'interpellent vraiment. Et depuis le départ d'Adel, Abdel songe éveillé que ces vies-là sont là pour lui peut-être ? Pourquoi pas ? C'est une pensée qui lui vient et le ravit, mais l'inquiète un peu, il ne se voit pas en effet, les rejoindre ou être happé ? on ne sait jamais ! par ces engins qui lui feraient visiter d'autres mondes dont il n'a pas idée, et dont il ne sait si l'on peut en revenir, et comment ? Tout cela se bouscule dans sa tête dans ces moments bénis où seul sur son balcon, il admire et scrute les voies lactées improbables qui dégorgent vers la Terre des engins inconnus dont on ne sait rien.
Mais Abdel a décidé aussi, de ne pas se prendre la tête avec ces choses incompréhensibles dont il ne sait rien du tout, à part le fait qu'il voit et commence à communiquer avec des vies qu'il soupçonne être très intelligentes, et à même de lire dans la tête des Terriens, donc dans la sienne !
Et le voilà s'essayant à la télépathie avec des pilotes invisibles qu'il s'interdit d'imaginer, il ne veut pas être déçu, non, il ne le supporterait pas, donc Abdel

ferme la porte à l'imagination qui lui tend les bras déformés de ses illusions les plus tenaces.
Et ainsi se passe ce Ramadan pas comme les autres dans lequel Abdel est occupé à se remettre en question en tant que mari, veuf et homme bien sûr, dans la tourmente intérieure d'une évolution à laquelle il ne pense pas en ces termes, mais dont il subit l'inévitabilité de manière parfaitement inconsciente. Et pourtant ! Homme et chercheur, en médecin pourtant rationnel, Abdel, le temps du Ramadan, entre de plein ciel dans l'irrationalité qui se déroule devant son regard à la fois émerveillé et interrogateur.
Sans se poser trop de problèmes ni mettre en question ce qu'il voit, Abdel assaisonne tout doucement ses constatations avec le sel et les épices douces que donne au réel l'irréel qui se confondent pour lui, sans que le scientifique prenne la relève de ce doute dit nécessaire. Mais est-il nécessaire de douter de ce que l'on voit avec tant de clarté, tant de netteté ?
Non, est sa réponse. Non.
C'est ainsi qu'Abdel glisse malgré lui dans l'illogique, peut-on le nommer ainsi ? Dans une réalité improbable dont il est le seul à connaître les faits réels dont il est le témoin privilégié car tout cela se passe devant chez lui. C'est un peu bizarre, mais c'est ainsi, voilà tout ! s'entend-il penser très fort sans aucune remise en question possible de tout ce dont il est le témoin involontaire.

Et Abdel décide de ne pas discuter avec lui-même, il l'a beaucoup fait en tant que médecin, en tant que chercheur, et durant ce Ramadan très pieux, il s'en remet totalement à Allah qui sait ce qu'Il fait, et ne peut être remis en question par quiconque. Or Allah lui permet de voir ces choses extraordinaires que personne ne voit pour l'instant parce que les gens qui lèvent les yeux vers le ciel, sont très peu nombreux. C'est un fait.
Abdel est donc en plein dialogue qualifié de divin par son cœur qui s'ouvre à une autre dimension où d'autres vies vont et viennent, demeurent apparemment, dans le ciel magnifique de Tanger. Comment vivre avec cela ? Comme le fait Abdel, sans se poser plus de questions que nécessaire, et aucune réponse ne pouvant être pertinente, Abdel s'abstient de s'en poser. Sagesse pure. Il y a en effet des moments dans la vie, où l'homme se sent dépassé par les événements qui l'entourent ou lui tombent dessus. Et bien que ces engins, grâce à Dieu Hamdoulilah ! ne soient pas encore tombés sur lui ou dans la ville, tout va bien pour Abdel dans le meilleur des mondes. Bien sûr, il y a les conflits ça et là, les guerres qui explosent, et celles qui n'en finissent pas de finir... Mais là, dans Tanger en plein Ramadan, c'est Allah qui fait Ses choix et montre à qui Il veut, ce qu'Il décide ou non de montrer voire de révéler.
Et Abdel écoute la voix muette d'Allah qui met sous ses yeux, des éléments de Sa Création dont l'homme doute tout simplement parce que, en général, l'homme doute de Dieu Lui-même.

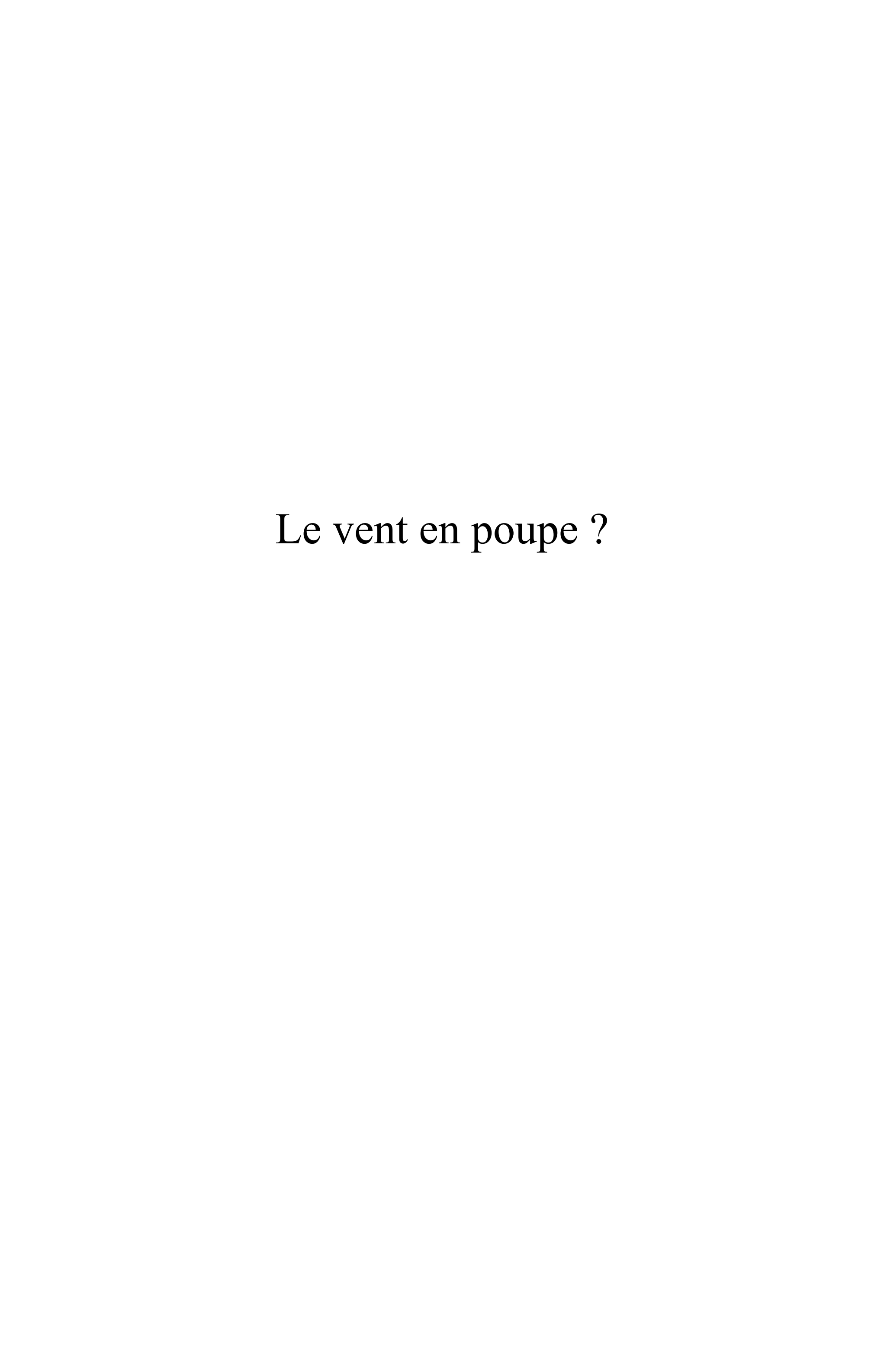
Abdel à la fin du Ramadan reste recueilli pour faire de ce passage une charnière entre lui et lui-même ; c'est une mue, un nouveau départ, un autre soi qui pointe à l'horizon du cœur apaisé, une fois de plus qui change tout, une autre respiration que rien ni personne ne laissait prévoir, et qu'Abdel accueille comme une renaissance, c'est d'autant plus troublant pour lui que cette renaissance émerge après le décès de sa femme, ce n'est donc pas qu'une mort symbolique, c'est autre chose qu'Abdel pour l'instant, ne définit pas. Il ne le peut en effet pas, trop tôt ? Sans doute. Le constat n'est pas triste, c'est une autre façon de voir les choses. Et il lui faudra s'y habituer.
Un voyage professionnel l'attend, dans un mois, fin septembre, Abdel doit se rendre dans un Centre de recherche en France. Il en est heureux, il commence à s'encroûter dans un veuvage que tout ici lui rappelle sans cesse, il a besoin de passer à autre chose, et traverser la Méditerranée lui sera salutaire pour ça, il le pressent, le sait, mais n'attend rien de plus qu'un mouvement professionnel, un pas de plus avec des chercheurs américains et allemands qu'il doit rejoindre à ce moment-là.
Sitôt le Ramadan terminé, il se prépare donc pour ce voyage professionnel important prévu depuis bien avant le décès de son épouse.
Sa mère est fière de lui, sa belle-mère aussi, mais soudain ces deux femmes lui apparaissent comme lui étant presque étrangères, est-ce parce que ses nouveaux amis dans le ciel, sont devenus plus familiers ? C'est étrange ce sentiment inversé dont la

réalité se joue pour masquer, effacer ou stimuler des pensées et des sentiments imprévus, inattendus voire irrationnels ? Mais Abdel balaye cette pensée d'un revers de cœur comme pour exorciser des siècles d'atavisme qui l'encombreraient soudain. Besoin d'air, d'oxygène, besoin de vivre ailleurs, d'entendre ailleurs, de comprendre ailleurs comme étant une partie de soi au potentiel hautement inflammable à la moindre étincelle de soi lancée par-delà soi, quelque part entre ici et ailleurs, nulle part, qui sait où ? Ailleurs en soi, c'est sans doute ça, mais Abdel n'approfondit pas, laissant passer ses pensées qui cheminent déjà sur son avenir sans lui qui reste en plan dans le présent avec cette soif d'un ailleurs où quelqu'un ou une l'attend déjà. Oui étrange, vraiment !

Mais la vie est belle, Tanger flamboie, le Maroc aspire à un avenir auquel Abdel en tant que chercheur, participe depuis qu'il exerce ce métier qui ressemble si peu à un métier, c'est ce que pensait feu son père qui avait peut-être raison ? La recherche ne rapporte pas, avait-il coutume de dire, se désolant en bon père de famille de voir son aîné se fourvoyer dans un plan d'existence aussi peu rémunéré. Une vocation, répliquait Abdel. Il n'en est plus aussi sûr, mais un père a besoin de réponses, et immanquablement, Abdel trouvait la bonne réponse pour calmer ces conflits récurrents dus à la recherche, son choix.

Tout cela fait partie d'un passé que vomit de temps à autre le présent sur le chemin d'une carrière qui se fait au jour le jour avec beaucoup d'efforts et de

détermination. Et si Abdel n’aime pas trop le passé, il lui faut s’avouer par moments, que c’est bien la base de toute évolution à condition qu’il ne prenne pas les rênes des pensées et des relations qui se présentent comme autant d’opportunités à avancer lentement parfois, mais sûrement.
Abdel soudain se sent le vent en poupe.
Pourquoi ?
Mais pourquoi faudrait-il toujours tout expliquer ?



Le vent en poupe ?

Arrivée et installation à Paris pour le moins brouillonnes.
Taxis introuvables, grève, de là, système débrouille pour Abdel qui ne s'énerve pas, content d'être là. Puis la personne qui l'attend au Centre pour l'installer dans l'appartement mis à sa disposition, se trompe d'appartement, revient deux heures après pour l'emmener ailleurs, à deux pas du Centre, bien plus pratique pour lui.
Mais tout va bien, et le soir, seul et heureux de l'être, il dîne dans un petit bistrot en bas de chez lui, où il sympathise avec le patron, un Auvergnat truculent qui adore le Maroc pour y avoir passé plusieurs fois des vacances. Concours de circonstances, hasard, peu importe, Abdel se sent soudain entouré, moins seul, sans aucune contrainte, c'est une compagnie légère, et cela lui va très bien.
Après un repas léger il se balade dans Saint-Germain-des-Prés, prend l'air et en passant devant la terrasse d'un café, il aperçoit une silhouette de femme qui cherche une table et s'installe. Il la regarde malgré lui, elle sort un paquet de cigarettes de son sac immense, le garçon se précipite pour lui donner du feu qu'elle accepte souriante. Elle a sans doute commandé en même temps, le garçon revient

avec un grand verre muni d'une paille. Puis elle sort une tablette qui semble être un iPad, et se met à dessiner en posant sa cigarette dans le cendrier sur la table. Elle semble alors coupée du monde, et ne relève pas une seule fois la tête, absorbée par son dessin. Abdel continue sa promenade, puis il rentre se coucher, il doit se présenter au Centre le lendemain matin, et tient à être en forme.
Son rêve lui dit que la femme brune qu'il a entraperçue dans ce café, est en fait blonde tant la lumière qui est en elle est une force énergétique qui serait sans cela, invisible. Drôle de rêve auquel il ne prête pas attention et qu'il oublie le matin en prenant sa douche.
Il rencontre ensuite le directeur du Centre de recherche, un homme influent et très cordial, qui lui signale avec précision les tâches dont il sera chargé. D'abord, professeur et en charge pour le cycle qui commence, du Master Santé en ce qui concerne l'entreprise et l'environnement, et en parallèle, recherche sur ces mêmes points avec deux collègues, l'un américain, l'autre allemand qui lui sont présentés par le directeur du Centre de recherche.
La matinée qui suit sera de mise en place pour les trois hommes, de leur programme et de leurs horaires plutôt souples.
Après un déjeuner rapide au Centre même, les trois hommes font connaissance, et articulent leur programme respectif en fonction des cours qu'ils assureront.

Prise de contact intéressante, tout se passe en anglais et en français, c'est amusant, et surprise non feinte pour Abdel qui découvre que son collègue américain Lester parle très bien l'arabe classique !!! Abdel ne s'attendait pas à ça, et bien sûr, cela crée un lien entre eux.
Les cours commencent dans trois jours pour Abdel, les deux autres sont sur un autre Master.
Quant à la recherche proprement dite, trois jours par semaine y sont consacrés, ils doivent commencer la semaine suivante.
La journée s'est passée sans heurt, Paris frémit en cette rentrée, et au Centre tous prennent leurs marques, il y a bien sûr d'autres enseignants et d'autres chercheurs qui comme eux trois, s'installent pour ce cycle d'enseignement et de recherche qui durera pour Abdel au moins deux ans, voire plus.

C'est bien connu, l'herbe est toujours plus verte ailleurs, l'aube y est toujours plus belle aussi. Bien que cela ne soit pas systématique, c'est parfois vrai.
De son petit balcon, Abdel regarde tous les matins la Coupole qui abrite les académiciens, et c'est chaque jour un plaisir renouvelé qu'il déguste en prenant son petit déjeuner qu'il se prépare comme un grand, ce qu'il ne fait jamais au Maroc. Mais ici, c'est différent, une femme de ménage vient une fois par semaine, il la voit rarement, elle prend la clé chez le concierge et fait le ménage, il laisse une enveloppe pour elle une fois par mois, ils ne se sont jamais croisés, le concierge lui a indiqué cette femme,

Abdel lui a fait confiance, et lui laisse depuis, gérer le tout. C'est pratique, tout est propre, elle repasse ses chemises, fait les lessives, c'est une perle dont il ne sait rien, et c'est d'une certaine manière amusant. Une fée du logis qu'il ne connaît pas, et qu'il bénit car tout est impeccable chez lui. Juste ce qu'il lui fallait. Et Abdel de penser avec une certaine émotion à son ex-femme, mais il se le reproche immédiatement, elle était sa femme, pas sa bonne, mais c'est vrai qu'une femme à la maison, c'est pratique quand même.
La nouvelle vie parisienne d'Abdel a pris depuis près de trois mois maintenant, un rythme bien loin de celui de sa vie au Maroc. Cela le fait sourire, là-bas, il a tous ses repères, et bien qu'il connaisse assez bien Paris, c'est évidemment tout autre chose ici. Pas seulement le rythme, mais la vie, l'entourage, l'environnement, les gens, l'ambiance n'est bien sûr pas la même. Et même si Abdel aime sa nouvelle vie, il sait qu'à la longue, le Maroc lui manquera. Il y retournera pour quelques jours, un mois ou deux pendant les vacances, oui, mais ici à Paris, à la longue, c'est le soleil qui lui manquera, les tajines et tout le reste qui fait de la vie d'un homme ce qu'elle est. Les racines profondes sont là-bas, dans cette terre marocaine qu'il ne quitte jamais tout à fait, même quand il s'en éloigne. Est-ce que les Européens sont comme lui quand ils s'expatrient ? Ils ont toujours l'air à leur place même quand ils sont très loin de leur pays. C'est une question qu'il se pose, mais sans importance, vraiment... Après un dernier coup d'œil à la Coupole de l'Institut de France,

symbole des symboles, Abdel quitte l'appartement pour se rendre au salon de thé de la Mosquée de Paris, où il a rendez-vous avec un ami marocain de passage. C'est samedi, il ne fait pas mauvais, le temps est clément en ce moment, ce qui lui va bien aussi, très bien même.
Retrouvailles, embrassades, rires discrets, ils commandent du thé à la menthe bla sukar (sans sucre).
Trois jeunes femmes sont déjà attablées, elles sirotent leur thé en travaillant apparemment à un dossier qu'elles se passent en riant de temps à autre.
Elles ont levé la tête quand les deux amis sont entrés, mais sont à nouveau plongées dans leur travail commun. Et curieusement, sans en parler, Abdel trouve que cette présence féminine ajoute une touche conviviale à la salle où ils s'attablent tous deux.
Les deux amis n'ont pas grand-chose à se dire, ils bavardent donc de tout et de rien, Abdel est heureux de parler arabe, Mehdi lui, repart pour Rabat dans deux jours, passage éclair de deux jours pour sa boîte, auquel il ajoute le week-end pour le « fun » comme il le dit en riant. Sa femme fait des courses pendant qu'il voit Abdel avec lequel il doit déjeuner.
– Tu crois que l'aube est plus belle ailleurs ? demande Abdel, tu le crois ou pas ? Parce que moi je le croyais, mais je pense maintenant que l'aube est là, dit-il en montrant son cœur, et que donc, elle est en nous, je ne sais pas pourquoi je pense à ça, c'est idiot, mais cela me revient sans cesse à l'esprit ces derniers temps ! C'est idiot, non ?
– Idiot non ! C'est juste étrange quand on y pense,

parce qu’en fait, les aubes sont toutes des débuts de journées dont nous sommes responsables ! L’aube ne ressemble pas souvent à ce que l’on fait de notre journée, elle est prometteuse, l’aube, mais qu’en fait-on ? On la saccage parfois, tu sais qu’on est dingues de penser à ça ! Nous ne sommes pas des philosophes ! réplique Mehdi.
– Non, mais nous pourrions... dit Abdel.
– Tu pourrais, pas moi ! Je ne suis qu’un commercial, un homme d’affaires si tu veux, alors la philo disparaît dans la monnaie sonnante et trébuchante pour laquelle je travaille ! répond Mehdi.
– Il y a de la graine de philosophe en chaque être humain, je pense, dit encore Abdel avant de recommander du thé.
C’est un moment agréable où Abdel glane sous leurs racines communes, quelque sève rafraîchissante dont il a aussi besoin en exil... Car c’est une forme d’exil, agréable, tant s’en faut, mais un exil quand même.
Cette journée a passé vite, très vite, il remercie Mehdi et prend congé de lui une heure plus tard quand, revenus à pied vers Saint-Germain-des-Prés, Mehdi le quitte pour prendre le métro.
C’est en rentrant chez lui qu’Abdel repasse devant le bistrot où il a déjà vu la silhouette de l’inconnue qui l’avait intrigué, elle est toujours seule, et aujourd’hui encore, il la regarde en avançant doucement, elle est attablée dans un coin de la salle, à l’intérieur et cette fois-ci, elle rit à gorge déployée, charmante en sa solitude, elle porte des oreillettes et doit écouter un podcast comique, impossible autrement.

Abdel hésite à entrer, il y a une table juste à côté d'elle, mais il presse le pas et arrive bientôt chez lui, troublé encore d'avoir pu avoir l'idée de s'attabler à ses côtés. Il ne sait pas ce qui lui a pris, vraiment pas, et il ne regrette rien, ce n'est pas le moment d'ajouter un, des problèmes, à sa vie. Sa fille vient de partir pour les USA, ils n'ont même pas pu se voir, Abdel pense que c'est une vie de dingue, et se dit que sa femme au moins, savait garder le lien familial fortement serré avec ses enfants, ce qu'il a l'impression de ne pas pouvoir faire, son métier, ses déplacements, la maison familiale est désertée, c'est une atomisation totale ou partielle en permanence, et il en a au moins, pour deux ans sinon plus !
Mais les enfants semblent heureux, il fera donc avec pour ne rien gâcher de leur indépendance toute neuve.
Puis Abdel chasse ces tracas qui n'en sont pas de sa tête en regardant les nouvelles à la télévision, et ces dernières ne le rassurent pas, rien ne va, pas un endroit où la situation ne soit pas préoccupante ! Le monde agonise en direct par le biais de reportages, et chacun se fait sa propre idée de ce qu'il en comprend, c'est-à-dire : pas grand-chose. La soirée se traîne un peu, et le film qu'il regarde après dîner n'est pas terrible, il s'assoupit devant l'écran... pour se réveiller et aller se coucher après une bonne douche.

Les jours se traînent, le boulot est intéressant, bien sûr, mais Abdel n'a pas la tête à ses travaux, il se rend très vite compte qu'il aurait eu besoin de faire

un vrai break, une année sabbatique peut-être ? Le décès de sa femme a tout désorganisé dans sa tête, il s'en rend compte, sa concentration légendaire l'a fui, il n'en revient pas, mais c'est bel et bien vrai. Il le constate à son grand désarroi.
Rien n'est plus simple, était-ce simple avant ? Rien n'est moins sûr ! Mais l'équilibre n'était pas le même, il y avait un lien solide qui réunissait la famille, et il sent maintenant un grand vide, ses enfants sont loin tous les deux, ce qui n'est pas plus mal, mais c'est quand même perturbant pour Abdel, et il ne sait pas vraiment pourquoi, lui qui était si attaché à son indépendance !
Ce constat le perturbe et fait de lui une sorte de marionnette dont les fils pendent, plus de mains pour la tenir debout... Et cette image le rend furieux, cette comparaison qui lui vient à l'esprit l'effraye presque, il ne s'en serait jamais cru capable, et pourtant !
Cette nuit-là, les cauchemars se superposeront sur fond d'enterrement avec le sourire crispé de sa femme qui le regarde droit dans les yeux comme un reproche silencieux dont il ne connaîtrait pas la teneur et qui le panique d'une manière redoutable dont la douche au petit matin aura raison, heureusement !
Mais Abdel n'est pas là, il a beaucoup de mal dans la journée, à travailler correctement. Il fuit en permanence dans des pensées qui le coupent de son travail et des autres, ses collègues s'en rendent compte, le directeur de la Recherche aussi. Et il est convoqué chez ce dernier un soir alors qu'il allait rentrer chez lui, épuisé.

– Bonsoir Abdel, asseyez-vous, dit le directeur.
Abdel s'exécute sans rien dire, mais soulagé, il n'en peut plus, et veut en parler.
– Que se passe-t-il ? demande le directeur.
– Je ne sais pas Monsieur le Directeur, je crois que je suis en dépression, cela ressemble beaucoup à une dépression d'après ce que j'ai pu en entendre ou en voir chez les autres, dit doucement Abdel.
– Y aurait-il une raison ? demande le Directeur.
– Je ne sais pas si on a besoin d'une raison pour déprimer, mais je viens de perdre ma femme, cela joue aussi sans doute ? lâche Abdel se réconciliant avec lui-même.
– Vous ne viendrez pas de la semaine, je vous demande d'aller voir un docteur et de tirer cela au clair. Prenez votre temps, mais faites-le rapidement quand même. Nous vous gardons votre place au chaud. Allez Abdel, et revenez me voir après, dit le directeur en se levant pour raccompagner Abdel à la porte.
Abdel part soulagé, Ô combien, c'est une bonne chose. Et pour fêter ce soulagement, Abdel se dirige vers le bistrot de sa mystérieuse silhouette, qui dommage ! le déserte ce soir.

Le docteur Chapus est très sympathique, c'est le directeur du Centre de recherche qui l'a indiqué à Abdel qui s'y rend dès le surlendemain, reçu exceptionnellement sans attente, c'est un spécialiste de la dépression.
– Asseyez-vous, et racontez-moi ce qui se passe, vous

avez l’air en forme pour un déprimé ? dit le docteur en montrant un fauteuil à Abdel qui prend place.
Un silence, Abdel prend la mesure de l’espace, le docteur Chapus observe son patient potentiel. Le bureau est grand, zen, mais chaleureux, et Abdel se demande comment c’est possible ? Il n’y a rien, tout est blanc, et malgré tout, la netteté de l’endroit se veut rassurante et l’est. Abdel est bien, il prendrait bien un verre, visite informelle dans cet espace lumineux où l’on a envie de s’installer pour rester un peu plus que pour une simple consultation.
– Je ne suis pas « psy » comme on l’entend, je suis médecin généraliste, mais je vois beaucoup de personnes stressées qui se croient malades, et ne le sont que potentiellement. Je veux dire que les maladies sont souvent les conséquences d’un stress mal géré qui endommage, à la longue, le corps physique. Il faut dire que j’ai beaucoup voyagé, que mon meilleur ami est un médecin tibétain, et que je suis un peu hors norme, et je suis conscient que si ma réputation de médecin n’était pas si fondée et inoxydable, l’Ordre des médecins m’aurait sans doute tiré les oreilles, peut-être ! Mais tout va bien, je vous écoute, dit Chapus.
C’est une entrée en matière intéressante ! Abdel n’a pas dit un mot, c’est le médecin qui se confie, cela le fait sourire, Chapus répond à ce sourire par un éclat de rire en disant :
– Vous voyez ? Je vous ai prévenu ! Je ne suis pas dans les rails ! Mais cependant je n’ai pas la journée, je vous écoute...

– Pardonnez-moi Docteur, mais je suis bien, et c'est bien la première fois depuis des semaines que je me sens bien au point de me demander ce que je fais là ! dit Abdel surpris lui-même.
– Voilà qui est intéressant ! Vous n'êtes donc pas irrécupérable ! En général personne ne l'est vraiment, mais certains le veulent vraiment et contre cette volonté parfaitement inconsciente, cette détermination, ce refus d'aide, cet appel au médecin et aux médicaments pour se munir d'une béquille de plus, bien autorisée par la société, il n'y a pas grand-chose à faire... Soigner quelqu'un demande une coopération, une vraie collaboration de la part du patient, mais ce n'est pas toujours le cas ! Hélas ! Dites-moi ce qui s'est passé pour vous dernièrement, s'il y a eu un choc ou quelque changement notoire ? demande Chapus.
– Il était prévu depuis longtemps que je passe deux ans au moins dans ce Centre de recherche, je m'y suis préparé, et un mois et demi avant mon départ, ma femme est décédée. J'ai cru bien vivre le choc brutal de cette mort, mais de fait je me rends compte que la famille, avec nos deux enfants, dont elle était le pivot, la garante… je me déplace beaucoup, vous savez. Donc une désorganisation totale du foyer, foyer très important chez nous au Maroc, et moi je suis à Paris dans ce petit appartement, et mes deux enfants vivent leur vie, bien sûr, dix-huit et vingt ans, normal, mais tout me semble désorganisé et vide complètement. Mon travail me passionne, et je ne peux plus me concentrer, mon attention est atomisée, je suis un bouchon sur la vague, et je dois

ajouter que je n'étais pas un mari parfait, je n'avais pas l'impression du vivant de ma femme, qu'elle était si importante pour l'équilibre de la famille, non vraiment pas. Mais vous savez c'est mon problème, les enfants vivent leur nouvelle indépendance sans aucun problème apparemment, je n'ai pas le goût de travailler, je ne suis pas là, ma pensée fuit en permanence dans des corridors étranges qui me sont inconnus, que je découvre, et qui sont en moi, c'est terrifiant ! dit Abdel d'un ton modéré en regardant à travers le médecin, puis son regard se fixe sur celui de Chapus en terminant sa tirade.
Un silence, Chapus prend quelques notes.
– Vous en parlez très bien, si vous le voulez bien, nous allons calmer tout cela en un premier temps, vous allez prendre de la valériane trois fois par jour, matin, midi et soir. Nous nous reverrons lundi, après le week-end dont vous allez profiter pour vous changer les idées, allez vous promener, faites ce que vous aimez, allez passer trois ou quatre jours chez vous au Maroc, ce n'est pas si loin ? Et lundi à quatorze heures trente, revenez, nous aviserons. Est-ce que cela vous va ? demande Chapus.
Soulagé, Abdel prend l'ordonnance bien qu'elle ne soit pas nécessaire pour acheter la valériane, lui dit Chapus, c'est juste un pense-bête.
– Merci Docteur, je n'aurais jamais pensé à aller passer le week-end chez moi... Mais à la réflexion, ce serait bien me semble-t-il, je ne sais pas pourquoi mais... dit Abdel.
– Vous verrez, laissez-vous aller à l'improvisation,

vous aurez peut-être mieux à faire, ne fermez aucune porte, ça ira ? demande Chapus.
– Ça ira, merci Docteur, répond Abdel.
– Vous verrez dans quelques temps vous m'appellerez Chapus tout court, dit en souriant le docteur qui le raccompagne à la porte d'entrée avant de lui serrer la main.

Dans la rue, Abdel se laisse aller à siffloter, s'en aperçoit au bout de quelques pas, rit doucement, et entre dans le bistrot du coin sans aucune trace de la fameuse silhouette depuis quelques jours maintenant. Il se ravise, sort jusqu'à la pharmacie un peu plus loin sur le boulevard Saint-Germain, et revient vers le Procope avec la valériane, s'installe, commande un plateau de fruits de mer, une bouteille d'eau pour prendre sa valériane, et ose se détendre en ce premier jour de congé « sabaticomédical ».
Bon, voilà qui est mieux que ces journées précédentes où il n'arrivait pas à fixer son attention sur la recherche et ses travaux, embêtant quand même pour un chercheur. Plus léger, c'est ce qui vient à l'esprit d'Abdel, oui, il se sent plus léger, comme si le travail ces derniers temps, lui pesait. Et c'est vrai que jusque-là Abdel a l'impression qu'il a passé sa vie à travailler, que le plaisir n'était qu'un moment furtif après lequel il n'a jamais couru et ce, quel que soit le plaisir. Il en prend subitement conscience, et ne croit pas être malade, c'est pourquoi Chapus lui a fait tant de bien en si peu de temps. Se surprenant à appeler son nouveau docteur « Chapus », il sourit en pensant à

ce que ce dernier lui a prédit... Intéressant ce Chapus, son meilleur ami est tibétain ! C'est une autre planète pour Abdel qui n'imagine rien sur ce pays, le génocide qu'il a subi, et tout ce que l'on n'en sait pas, comme le peu que l'on en sait. Oui ce Chapus est intéressant, c'est un docteur peu traditionnel, il ne l'a même pas ausculté, mais il est vrai qu'Abdel a passé une visite de routine avant de venir à Paris, que tout allait bien pour lui, et que le directeur du Centre où il travaille, le savait. Peu importe, Chapus n'overdose pas ses patients, il prend la température humainement, puis se laisse quelques jours pour une intégration mutuelle, avant de parler de choses sérieuses. Oui intéressant, surtout pour le chercheur qu'Abdel demeure en toutes circonstances.
Le Procope n'a pas encore fait le plein, Abdel n'y vient que parce qu'une silhouette agréable et mystérieuse l'a attiré là. Une habituée sans doute. Mais depuis qu'il est devenu client, cette femme ne vient plus. Est-ce le hasard ? Mauvais hasard ? Bon hasard ? Qui peut le dire ? Qui peut comprendre ces choses qui se greffent sur nous sans que ceux qui font partie de cette greffe ou l'ont motivée, n'en sachent finalement rien ?
Abdel éprouve une sensation bizarre, il est là, mais pense à se rendre à Rabat dès demain, en même temps, il aimerait bien se rendre sur la côte, Cannes ou Nice, pourquoi pas ? Abdel n'est pourtant pas hésitant, il entrevoit les possibilités d'une courte évasion, ce qui lui ferait le plus grand bien, il le sait, et pourtant, quelque chose d'indéfinissable le retient à

la table du Procope où une fois son plateau de fruits de mer fini, il commande un dessert avec un café.
Le garçon est charmant, l'endroit magnifique, et c'est le garçon qui lui dira ce jour-là, qu'il se trouve dans le plus vieux café-restaurant de Paris. Abdel est estomaqué. Et en sortant le nom de la rue de « l'Ancienne Comédie » le fait sourire. Il marche, fait le tour de son quartier, achète des fruits rue de Buci, rentre chez lui, se met sur le balcon et admire une fois de plus, les toits de Paris.
Journée de détente où il n'a pas pensé de tout l'après-midi, à son travail ni au Centre de recherche, ni à sa femme, ni à ses enfants. Abdel trouve cela plus confortable, et ça l'est bien sûr.
Les nouvelles, pas terribles encore aujourd'hui pour ces printemps arabes qui s'enveniment ou virent de bord, comment savoir ? Abdel aime son Maroc natal, et c'est avant de se coucher qu'il décide que Chapus lui a fait une très bonne suggestion, il ira à Rabat dès demain, passer quatre jours.
Demain sera un autre jour.



Rabat et moi et moi et moi…

Rabat flamboie sous un soleil tranquille qui n'a pas bougé, pense Abdel dès sa sortie d'avion.

Rabat, Abdel est mitigé, le voilà tout seul dans sa résidence principale devant laquelle le dépose le taxi.
Un mot de sa fille avant de partir pour les USA, il y a plusieurs semaines que ce mot est là, toutes les fenêtres sont ouvertes, la bonne est introuvable, Abdel monte dans sa chambre qui est prête comme il a demandé en partant ; sa chambre doit toujours être prête. Il entend des voix, regarde par la fenêtre, c'est la fidèle Zaïa, et le jardinier, ils sont tous deux en train de prendre un café sous sa fenêtre, et cela le fait sourire.
Mais ce chez lui, qu'Abdel redécouvre différemment, le laisse perplexe. Les enfants sont loin, sa femme n'est plus, la maison semble endormie sous un ciel bleu sans nuage, et c'est très bizarre pour Abdel. Zaïa vient de lever les yeux, elle regarde Abdel comme si c'était une apparition, s'attendant presque à voir sa femme avec lui. Elle dépose précipitamment son verre de café à moitié vide, se précipite dans la maison, laissant le brave jardiner pantois mais fataliste, avec les femmes on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Et le

jardinier retourne dans le fond du jardin sans lever les yeux, après avoir déposé son verre vide à terre.
Zaïa n’arrête pas de parler, elle est très contente de voir son patron. Dans la famille depuis plus de vingt ans, Zaïa est à la fois une mère, une grand-mère pour les enfants, une femme de ménage, une cuisinière par qui le bonheur d’un équilibre logistique arrive et demeure. Abdel est content de la voir. Elle le quitte bientôt pour aller faire le marché.
Abdel enfile une gandoura immaculée, cela lui manquait ! Être chez soi, à l’aise, avec rien à faire vraiment, demain il compte se rendre dans le centre, au Balima peut-être, pour prendre un verre et voir quelques amis. Quand demain sera aujourd’hui, il avisera, pour l’heure, c’est du soleil qu’il profite en se rendant dans le jardin échanger un peu avec le jardinier Omar.
Ils parlent de tout et de rien puis du jardin, si bien entretenu, Omar lui explique certaines choses qu’il écoute distraitement, Abdel se dit que c’est un vrai bonheur d’avoir des personnes qui s’occupent de la maison, du jardin, donc de vous, il a l’habitude pourtant, mais après ces quelques semaines en France, cela prend pour lui une autre dimension.
Abdel est surpris de vouloir rester seul et tranquille le soir même, Zaïa lui a cuisiné des keftas, elles sont délicieuses, Abdel se régale, et se sent bien. Zaïa et Omar restent à la maison où ils sont logés depuis des lustres. Ils sont de la famille, malgré les remises sur rails qui de temps en temps sont nécessaires. Mais c’est la vie.

Malgré le côté étrange de sa nouvelle situation, veuf, sans les enfants partis vivre leur vie, Abdel jouit de sa solitude avec une surprise certaine. En effet, il ne s'attendait pas à être aussi bien ce soir. Il se promène dans le jardin avant d'aller se coucher, il fait un peu frais, pas trop, c'est délicieux. Apaisé, heureux n'étant pas le mot, mais serein, Abdel s'endort sous le ciel étoilé qui nimbe Rabat de la lumière opaline de la Pleine Lune.

Le jour suivant est un jour de liesse pour le cœur d'Abdel.
Et bien qu'il ne sache pas pourquoi, Abdel soigne particulièrement sa tenue avec des vêtements qu'il a laissés ici, cela le change de son uniforme parisien costume-cravate qu'il a cru bon de porter. Relax, pense Abdel, j'ai envie de lâcher prise et de voir venir ces quatre jours comme ils se présentent. Relax.
Effectivement, Abdel est très détendu, il n'aurait jamais pu croire l'être à ce point. Il pense à Chapus, quelle riche idée que son conseil de revenir à Rabat, plus une suggestion qu'un conseil, mais riche idée quand même !
Après déjeuner, Abdel prend sa voiture, fait le tour de Rabat, va jusqu'à Salé, revient, et se gare dans le centre où il décide de marcher un peu.
Dix minutes après, le Balima lui tend ses sièges, il s'installe à la terrasse et commande un thé à la menthe. Le garçon le reconnaît, lui porte un journal dans lequel il se plonge sans plus regarder autour de lui.

Un ami vient le saluer, puis un autre, un troisième se joint à eux, il est près de dix-huit heures trente, et l'ambiance est cordiale, plus ou moins sérieuse, les rires fusent par moments, quand un ami de plus les rejoint en disant qu'il attend un rendez-vous, qu'il ne fait que passer. Dans le brouhaha qu'ils font, occupés à eux-mêmes, ils ne voient pas la femme arriver.

– Mais c'est l'homme de la rue de l'Ancienne Comédie, celui qui m'observe derrière la vitre du Procope ! lance-t-elle d'une voix profonde et bien timbrée.

Abdel est bien sûr le seul à sursauter, son ami arrivé en dernier se lève précipitamment, c'est apparemment son rendez-vous qui vient d'arriver. La phrase de la femme s'est perdue dans le brouhaha qu'elle a interrompu, Abdel reste coi, se lève et salue la femme que son ami présente à la ronde :

– Marthe Longuiss, informaticienne et chef d'entreprise à Paris, excusez-nous, c'est un rendez-vous d'affaires, dit-il en s'éloignant suivi de la femme qui regarde en souriant Abdel dont le visage est de marbre.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu la connais ? lui demandent en vrac ses amis.

– Non, pas du tout ! Je ne la connais pas ! répond rapidement Abdel en s'asseyant.

Ils se séparent pour rentrer chacun chez soi, Abdel reste un moment encore, Marthe Longuiss est à l'intérieur en grande conversation d'affaires. La silhouette du Procope qui l'a tant intrigué, est en pleine conversation avec un copain à lui, au Balima, à Rabat ! Et Abdel de penser : « C'est ça le Maroc,

mon pays, c’est la magie d’un instant, la beauté d’une coïncidence, le hasard qui se permet des tours de passe-passe, oui le Maroc, c’est ça, et cela n’arrive qu’ici ! »
Incapable de bouger, Abdel se lève quand même pour se rendre aux toilettes où il se lave les mains, remet de l’ordre dans ses idées un peu bousculées, se sourit dans le miroir, et revient vers sa table pour régler son addition. Le garçon qui le croise, lui dit bonsoir, il quitte son service.
Abdel sort sur la terrasse, à sa table, la silhouette du Procope est là, installée. Il a un choc, ne s’y attendait pas, son ami est reparti, Marthe lui sourit quand il s’assoit.
– Je parie que vous ne saviez pas que je vous avais vu à Paris ? J’en suis même sûre ! dit-elle en riant.
– C’est vrai, dit Abdel pris en faute.
– Vous étiez en vacances ? demande Marthe.
– Non, je vais vivre deux ans à Paris, enfin si tout va bien, mais je suis venu passer quelques jours ici, un long week-end. Besoin d’un break, répond Abdel.
– Et pourquoi le Procope ? demande Marthe.
– Voulez-vous boire quelque chose ? demande Abdel.
Marthe refuse d’un geste de la main, enchaînant :
– Pourquoi le Procope ?
– Une silhouette qui m’intrigue, ou plutôt le mystère que je m’en faisais sans doute, j’y suis retourné pour consommer, plusieurs fois, sans succès, oui, une silhouette qui m’intriguait... Et même si cela vous paraît idiot, c’est bien la première fois que cela m’arrivait ! lance Abdel en la regardant.

– Très bien. De mon côté c’était curieux, je vous voyais me regarder, je n’ai pas enlevé mes lunettes la première fois, et j’étais aussi intriguée, car cela arrive de temps en temps, mais alors l’homme en général vient s’asseoir à une table voisine, dragueur en puissance. Là, rien, c’est pourquoi je vous ai à la fois remarqué, et pas oublié, dit Marthe simplement.
– Mon attitude donc, pas moi... dit Abdel en souriant.
– Oui, c’est ça, mais maintenant, c’est vous... répond Marthe du tac au tac.
Ils sourient tous les deux, ne savent rien l’un de l’autre, profitent de cet instant, de la douceur de la soirée, prennent leur temps.
La ville est calme, très différente de sa sœur Casablanca qui grouille de trafic, la nuit s’annonce calme, le ciel est dégagé et les étoiles brillent clair sur fond de ciel satin.
– Voulez-vous venir partager mon dîner ? Je dîne seul, n’ai aucune envie de sortir dans un lieu public, j’ai besoin de mon jardin, et c’est avec plaisir que je vous invite de manière totalement informelle, si vous acceptez, j’en serai très heureux, dit Abdel simplement.
Marthe semble réfléchir, sans bouger, elle regarde Abdel et semble faire le point de leur courte conversation.
– Parce que je viens souvent au Maroc pour affaires, je sais qu’il ne peut y avoir de réelle amitié entre un homme et une femme, cela m’a choquée au début, mais je m’y suis faite, c’est pourquoi je n’accepte jamais une invitation chez un célibataire, je veux

dire seule avec lui, mais c’est bizarre, avec vous c’est différent, je ne sais pas pourquoi ! Le Procope sans doute ! J’accepte donc avec plaisir de partager votre repas, vous n’en faites pas toute une histoire, c’est oui ou non, alors c’est oui. On y va ? dit-elle en se levant.
Et Abdel se lève à son tour, ils se dirigent tous deux en silence vers sa voiture garée à quelques mètres du Balima.

Un couvert est mis sur la terrasse devant la salle à manger, le jardin est illuminé, Marthe trouve cela tout à fait charmant, le dit, Abdel la laisse quelques minutes pour aller voir Zaïa dans la cuisine et lui demander de mettre un autre couvert. Cette dernière est toute contente que son maître Abdel ne soit pas seul ce soir, et quand elle découvre que son invitée est une belle femme, elle est encore plus heureuse. Ici, on aime bien voir chacun avec sa chacune, on aime bien que l’ordre du foyer soit maintenu. Bien sûr Zaïa ne fait aucun commentaire, comment le pourrait-elle ? Mais elle est contente, même si cette femme est une étrangère. Et puis la France est un pays frère, même Zaïa sait cela.

Une drôle d’ambiance, une soirée curieuse dans l’ombre d’un décès assez récent somme toute, même si quelques mois ont passé. Abdel est dans un état étrange qu’il découvre en lui. Marthe ignore tout de la vie d’Abdel, et c’est bien ainsi. Et Abdel ne comprend même pas pourquoi il a invité Marthe,

pour passer une soirée autre, dont il ignorait jusqu'à la possibilité avant ce soir. Ce n'est pas dans l'usage ici au Maroc, dans son pays, d'avoir ce genre de comportement, quand on invite une femme chez soi, c'est qu'on a une idée derrière la tête ! Or Abdel n'a aucune idée derrière la tête ce soir, non, ce n'était pas le cas au Procope, mais ce soir, rien... L'ombre du décès est présente. Marthe, lumineuse, est en dehors, et c'est bien qu'elle y reste, cela permet à cette femme d'être parfaitement naturelle, et il est visible qu'elle n'a pas non plus d'idée derrière la tête avec Abdel. En tant qu'Européenne, elle est amusée par l'épisode du Procope et par la coïncidence de leur rencontre, mais c'est tout, ah oui ! pense Abdel, intéressée aussi par le fait qu'Abdel n'a vraiment pas essayé de la draguer à Paris, et c'est plutôt étrange pour une femme de cette trempe, de constater cela.
Deux êtres ne sachant rien l'un de l'autre, deux êtres et qui plus est un homme et une femme ! Impensable pour quiconque ici, et surtout pas les copains d'Abdel, pour ceux qu'il a vus au Balima avec Marthe, comme pour d'autres...
Le dîner est délicieux, Zaïa est une bonne cuisinière, Marthe la félicite simplement, et pour ce faire, apprend d'Abdel, quelques mots d'arabe.
– Chokran, meziane bezaf...
Et pour la première fois vraiment, Abdel attrape un fou-rire terrible, avec Marthe, en testant l'accent de cette dernière.
Et cela fait du bien.
Abdel raccompagne Marthe à son hôtel après une

infusion, ils décident d'un commun accord de se revoir le lendemain pour déjeuner, treize heures trente, il viendra la chercher pour l'emmener dans un restaurant sur une plage. Spontanément Marthe l'embrasse sur les deux joues, et Abdel est heureux, c'est rafraîchissant. Ils se quittent dans un éclat de rire.

Nuit franchement revigorante, Abdel dort peu mais très bien.
Et c'est bien la première fois depuis bien longtemps !
En prenant sa voiture vers treize heures, il a l'impression d'aller chercher sa sœur à l'hôtel, mais Abdel n'a pas de sœur, pas grave, c'est tout comme.
Une journée délicieuse à nouveau, un déjeuner avec au menu une complicité certaine, nature et sans ambiguïté, un vrai délice.
Marthe est très détendue, pour la première fois, de son côté, elle a l'impression qu'elle a un vrai frère, pas de séduction, pas d'embarras malgré les regards de tous ceux qui les croisent, et connaissent Abdel.
Mais Marthe n'y prête aucune attention, elle demeure juste nature comme elle est, et leurs rires sonnent étrangement fort dans le sillage de l'histoire d'Abdel que Marthe ignore, et c'est bien, très bien, pense ce dernier.
Comment vivre en dehors de certaines règles et traditions, dans un pays où tout est axé de manière un peu faussée sur les relations homme/femme dont on a une idée très préconçue, dont on ne contrôle pas grand-chose, parce que le sexe en est le moteur pour tous, par habitude, par tradition...

Oui, comment ?
C'est pourtant ce qu'Abdel et Marthe ont commencé de faire, ce qu'ils font avec une joie certaine, mais c'est tout simplement naturel, ce n'est pas pensé, analysé, détecté comme tel par eux, mais juste vécu simplement et sans se prendre la tête.
Marthe est une femme indépendante, chef d'entreprise, elle gère sa vie dans tous les domaines, sur tous les plans comme une célibataire contente de l'être, sans tabous, mais sans les ignorer, ce qui lui vaut des mésaventures parfois.
Abdel est veuf, il n'a pas d'idée précise sur ce qu'implique aujourd'hui son célibat, son veuvage, sinon qu'il n'a pas toujours été un mari modèle, plutôt infidèle mais qui ne l'est pas ? Et qu'aujourd'hui alors qu'il est libre, il n'a pas la tête à ça. Non. Il a besoin d'une respiration, d'un pôle féminin, et avec Marthe il vient de trouver cette aisance de relation homme/femme sans rien d'autre que le plaisir de partager des moments qu'ils préfèreraient l'un et l'autre passer seuls plutôt que de les passer avec une personne du sexe opposé, avec tout ce que cela comporterait de compromissions éventuelles en passant par la séduction, non très peu pour eux, ils cherchent autre chose, et sans savoir qu'ils l'ont trouvée, ils se retrouvent sur une même longueur d'onde, très spontanément, c'est comme ça, un point c'est tout.
Relation si agréable, que jusqu'au départ, ils se revoient tous les jours, et décident de se revoir tout naturellement dès leur retour à Paris.
Oublié pour Abdel, son malaise, il n'est pas tout à

fait non plus celui qu'il croyait connaître, il se découvre un peu, beaucoup ? différent, et cela ne lui déplaît pas. Quant à Marthe, elle rencontre ce nouvel Abdel sans avoir aucun a priori sur celui qui s'efface de plus en plus et qu'elle n'aura jamais rencontré.
C'est curieux la vie, on change, on évolue ou pas, on se connaît ou l'on croit se connaître, et puis soudain, c'est une nouvelle naissance, un nouveau départ qui attire d'autres personnes, c'est en somme une question de vibrations.
Mort et renaissance, les passagers de la vie se croisent, stagnent ou avancent, passent des seuils et ouvrent des portes qui correspondent à des moments pour lesquels le Maître est Dieu et chacun un apprenti.
Et force est de constater que rien ne prédispose à soi que soi...
Et si Dieu est perçu alors ensuite le Soi dispose et se fait impérativement reconnaître pour seule issue aux conflits avec soi-même et avec les autres.
Tout cela bien qu'indicible, est de valeur sûre sur le plan spirituel, et pour Abdel qui se rend à la mosquée en ce vendredi de prière, c'est aussi la vie dans sa pleine expression, de laquelle il ne dissocie pas Marthe en tant que nouvelle relation, et peut-être qui sait ? cadeau de Dieu ou signe de Lui à ne pas manquer.
Mais qui s'en soucie ?

Le séjour à Rabat est passé comme un instant trop court.
Se replonger dans le bain de son passé quotidien a

été pour Abdel très positif. Il y a testé la fidélité inépuisable de son personnel sur lequel il peut compter, un ressourcement qui grâce à Marthe n'a plus rien à voir avec son passé, et Abdel a honte car ses enfants ne lui ont pas manqué du tout. Dans l'avion qui le ramène à Paris, il plonge dans un demi-sommeil où sa conscience en éveil voyage entre lui avant et lui maintenant, oscillant entre le Maroc qu'il vient de quitter, et la France qu'il va retrouver. C'est le Procope qui retient sa pensée voyageuse, il doit y retrouver le vendredi suivant, Marthe. Il ne sait pas pourquoi, mais ce rendez-vous avec Marthe met Abdel en état de vigilance, il aimerait que rien ne change dans leur relation nouvellement née, et en même temps, attendre de ces quelques jours hors du temps que leur amitié naissante lève une aube inconnue vers laquelle ils se dirigent tous deux sans bien savoir ce qu'il en adviendra. Mais comme lui a dit Marthe :
– C'est maintenant que l'amitié est née, qu'il faut voir si elle grandira bien, et ça, personne ne peut présager de rien, en France rien n'est pareil, et c'est ce test qui inquiète un peu Abdel. En effet, il ne se sentait plus seul à Rabat, en sera-t-il de même à Paris où Marthe a ses habitudes, ses amis, son travail, sa vie en somme... Mais Abdel chasse cette pensée que son demi-sommeil engloutit parce qu'elle est gênante. Abdel s'en veut de recommencer à s'inquiéter pour rien, peu importe se dit-il, il est clair que rien n'est jamais certain, et que tout peut virer de bord du jour au lendemain, en quelques

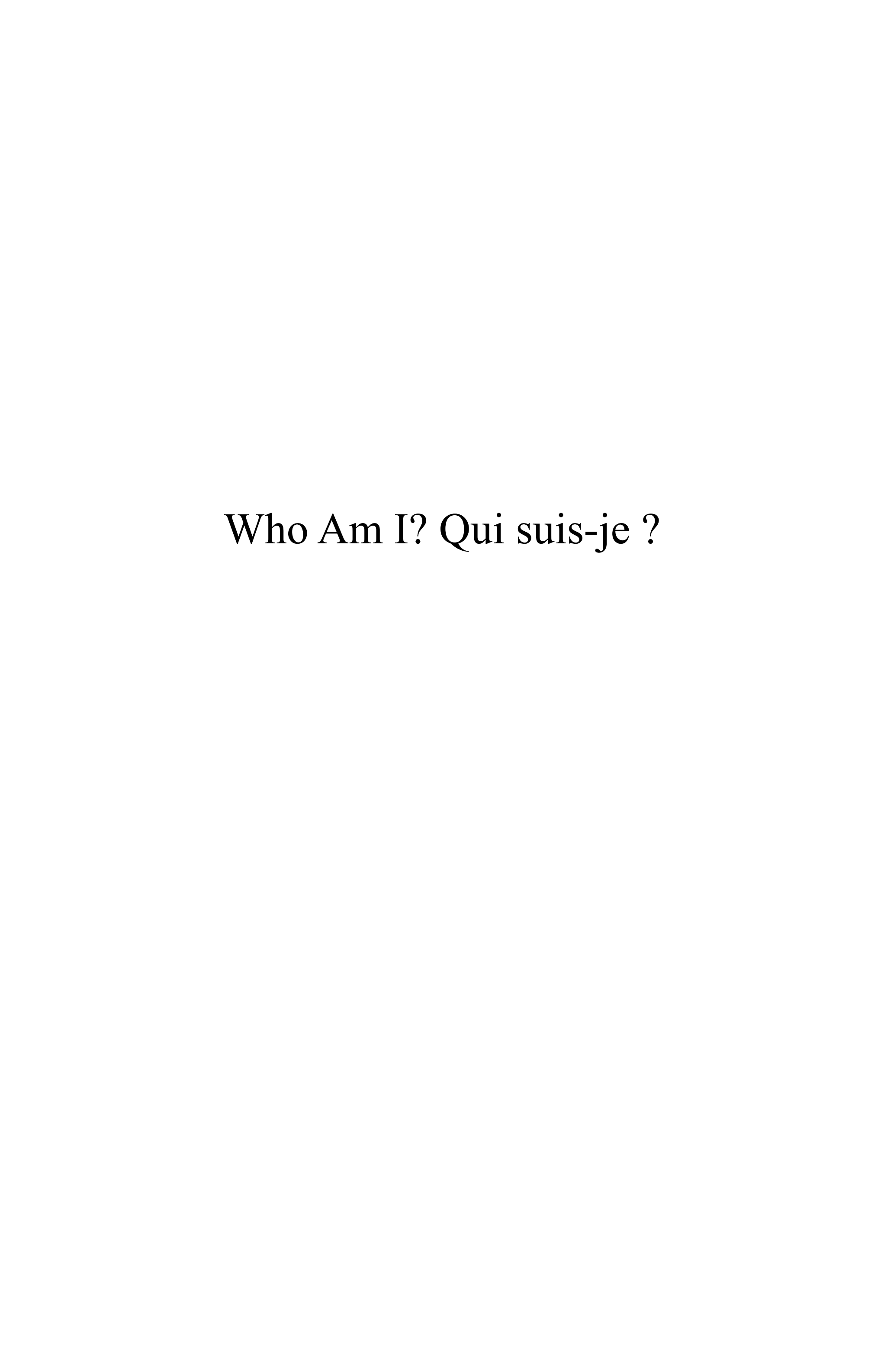
secondes, Abdel le sait, il se dit d'ailleurs qu'il lui faut dorénavant compter avec cette éphéméride dont la vie fait une impertinence constante, en quête de sens, Abdel veut s'y laisser aller sans rien attendre.
« Et dire que j'aurais pu passer le reste de ma vie sans avoir fait cette prise de conscience, il était temps ! Allah Akbar, merci mon Dieu ! », c'est sur cette pensée qui vient se planter droit dans son cœur, que se profile l'arrivée à Orly qu'annonce maintenant l'hôtesse de l'air.
Abdel ouvre les yeux sur une tranche de vie inconnue de lui qui tombe sur sa prise de conscience comme une colombe blanche annonciatrice de paix.
« Allah Akbar » lance-t-il en plein ciel d'un cœur affamé, comme une prière pour l'avenir que Dieu lui réserve.

Chapus est content, Abdel lui semble bien mieux, il le laisse sous valériane et le reverra dans huit jours. Et décidément ce médecin généraliste entre bouddhisme et médecine allopathique plaît bien à Abdel qui lui sait gré de ne pas l'abrutir avec des médicaments dont apparemment Chapus a compris qu'il n'avait nul besoin. Le directeur du Centre tient à ce qu'Abdel prenne un peu le large, et il tient à ce que les quinze jours de repos ordonnés par Chapus, soient respectés.
C'est donc pour Abdel, une bonne semaine de plus qui s'ajoute à son séjour à Rabat.
De son côté, Marthe a repris le travail, mais ils se voient, et elle l'invite dès son retour, à déjeuner tous

les jours à la petite cantine de son entreprise où elle déjeune elle-même vers quatorze heures, après ses employés. C'est une habitude, une sorte de routine dans laquelle s'inscrit Abdel qui découvre cette facette de Marthe en femme de pouvoir cependant très aimée des salariés. Ce n'est pas si courant, et il est bon de le souligner, pense Abdel admiratif.

– Je suis débordée, à la fois heureuse de me retrouver chez moi, et un peu nostalgique d'être rentrée, Rabat était bel et bien différent avec ta présence, notre rencontre. Il faut que je te dise, c'est la première fois que peut se nouer une amitié avec un Marocain, cela n'a jamais été possible jusque-là dans ma vie. Il nous faut fêter ça ! dit-elle en riant.
Attablés à la cantine devant un plat de spaghettis, ils échangent tous les deux avant qu'elle ne reprenne le travail, deux rendez-vous extérieurs dans l'après-midi, pour cette P.-D.G. dynamique qui travaille comme une brute, remarque Abdel.
– Non, répond Marthe, je travaille tout simplement, et je n'aime pas remettre à demain ce que je peux faire dans l'heure. C'est pathologique, et c'était déjà pathologique chez mon père, je tiens de lui, mais on débarrasse sa tête de bien de choses inutiles qui autrement y restent stockées, je fais autant que faire se peut, rapidement ce que j'ai à faire. Rien ne traîne, et ensuite je peux passer du temps avec mes amis sans avoir la tête occupée par trente-six mille choses qui y végètent ! C'est ça mon truc... lance Marthe en riant, à l'intention d'Abdel tout ouïe.

– Nous les chercheurs on peut rester des semaines sur ce qui pourrait apparaître aux autres, aux néophytes, pour de simples détails, et sont capitaux pour la suite de nos travaux. La patience est tous les matins à l'ordre du jour... Et c'est parfois énervant, mais on s'y fait très vite ! dit Abdel à son tour.
– Ce n'est pas un métier pour moi, c'est l'action et la prise de décision qui m'intéressent. Chacun son truc, non, je ne pourrais pas... dit Marthe en sauçant son plat, elle ajoute :
– J'aime manger avec toi car quand je sauce, cela ne te choque pas, et j'adore ça, je ne peux pas partout ! Ah ! les traditions, les habitudes, le soi-disant savoir-vivre et tutti quanti ! Quelle histoire ! Trop compliqué tout ça, j'aime les choses simples comme un bon tajine avec du pain... Mais pourquoi chacun ne peut-il vivre comme il l'entend indépendamment du lieu où il se trouve ? C'est compliqué, c'est un fait ! lance Marthe qui se lève pour débarrasser son plateau. Abdel en fait autant.
– Donc au Procope ce soir, mais pas avant vingt et une heures, je veux avoir le temps de me doucher et de me changer chez moi... Détente zen avant de te rejoindre, dit Marthe qui colle deux baisers sonores sur les joues d'Abdel avant de disparaître dans les escaliers, elle ne prend jamais l'ascenseur.
Abdel sort de l'entreprise, le métro est à quelques mètres, il s'y engouffre, il a quelques heures devant lui, il rentre, s'affale sur son lit et sombre dans un sommeil qui le happe de manière brutale.



Who Am I? Qui suis-je ?

Le navire est immense, il avance sans bruit sur des eaux inconnues avec pour horizon des couleurs changeantes, pastel, lumineuses derrière lesquelles une ébauche au fusain, géante, représente en plein ciel, le visage de Marthe qui ondule sur fond d'arc-en-ciel.
Un large éventail est déployé à côté, qui chasse des nuages menaçants, les transformant en perspective cotonneuse, légère, le tout disparaissant et réapparaissant comme le tableau d'un peintre au travail dans les cieux.
Une beauté étrange, une force renouvelée, une nostalgie qui fait la belle au présent pour virer sa cuti en joie qu'accompagne, en stéréo cosmique, une musique inconnue, dont les instruments, eux aussi inconnus, sont plus que novateurs, pas d'ici, ou d'ici et d'ailleurs à la fois.
Sur des lignes colorées, des notes descendent vers la Terre que l'on voit dans l'espace comme une boule géante bleue sur laquelle glissent des milliers de personnes, elles font du ski et s'évitent de peu ; ça et là, des femmes se promènent en fourreaux noirs ou rouges, elles ne sont que silhouettes admirables dans ce tableau qui déploie dans le ciel ses surprises d'un autre monde où la volatilité trace de ses ailes légères,

des paysages hors du commun qui bougent rapidement pour se fondre ensuite dans une autre vie qui serait déclinée au futur. Un regard est spectateur de tout cela.
Un regard neuf forcément, qui n’a plus aucun repère que lui-même.
Ce regard est celui d’un homme qui aurait une belle sensibilité féminine. Mais qui est-il ? Le sait-il lui-même ? Pas sûr !
Puis le tableau se désorganise, les couleurs se brouillent, se mélangent, se réorganisent, et apparaît dans le ciel, en lettres de feu :
"Who Am I?"
Mais aucun écho pour répondre à cette question qui tombe dans le ciel de tous les silences réunis là...
« Qui suis-je ? »
Aucune réponse possible non plus.
Rien à part le silence, le tableau et ses éléments particuliers varient, se recolorent, changent de formes, et dans les tons pastel maintenant étalés en plein ciel, les couleurs forment des larmes qui coulent, rivières d’ailleurs, dans le monde intérieur de ce regard qui s’y découvre complètement autre.
C’est une catharsis, une transformation, un voile du Moi qui engendre un voile de plus à lever sans doute ?
Mais aucune main active ne se présente, seul un pinceau géant qui marche tout seul, agité par les vents et marées, il forme des lettres de feu, et l’on peut maintenant lire en capitales ornées de flammes :
ABDEL.
Rêve ou réalité, l’artiste divin sort de l’inconscient

pour donner de ce prénom la quintessence en vibration plénière aux cieux de tous les dangers, et à la fois de tout le potentiel vital qu'il porte aux cinq lettres de son vocable muet.
C'est à ce moment précis qu'Abdel ouvre les yeux, quelque peu perdu entre lui et lui-même, il se reconnaît à peine, se découvre tout autant... Et se lève précipitamment pour aller ouvrir sa fenêtre sur Paris pollué.
Rabat est loin, et sa note familière vient pourtant de déposer une autre dimension dans sa réalité parisienne sous la forme d'un souvenir onirique à garder précieusement au cœur de ses aspirations...
Mais en y pensant, « Quelles sont-elles vraiment ? » se dit Abdel maintenant totalement réveillé et apparemment très conscient.
Conscient ? Un autre mot à évaluer, à peser, à vivre... éveillé, en l'occurrence.

Que se passe-t-il quand de l'inconscient le mal-nommé, au conscient – le non moins mal-nommé – les tourbillons intérieurs de la vie quotidienne, se déversent en vrac dans une intériorité ?
Qui le sait ? Si ce n'est celui qui, servant de poubelle à ses propres déchets, ne sait pas du tout qu'il en est, à la fois et à jamais, le dépositaire et le pourvoyeur ?
Il est donc improbable de s'en rendre compte, de prendre conscience, avant que d'en constater les dégâts !
Et ce serait démoralisant si ce n'était aussi absurde. Pourquoi ?

Comment pourrait-on se débarrasser d'une poubelle si on ne la voyait pas ? Imaginez la puanteur dans une maison où toutes les poubelles seraient stockées depuis toujours !
Et c'est de puanteur aussi sur les plans subtils, de toxicité et de saturation dont il est ici question. Le drame étant que, et à la fois, ceux qui peuvent sentir ces puanteurs et accuser cette toxicité psychique, sont en minorité, et que ceux qui les produisent et les font peser sur les autres et le monde, sont la majorité absolue ! Ces deux parties, ces deux versants du monde, dans toute société, sont en déséquilibre total, et faire avancer le schmilblick n'est pas si simple !
D'autant que chacun se croit très propre sans l'être forcément, et que ceux qui sont propres et ne chargent personne, la minorité agissante sur le plan énergétique, sont chargés en permanence par tous les autres.
Ce n'est pas si conscient pour Abdel loin de toutes ces considérations auxquelles il n'a jamais prêté attention, mais le méli-mélo du rêve qu'il vient de faire, lui laisse une sensation de « pas fini » qu'il applique avec raison, à lui-même, sans bien en comprendre les effets, et encore moins les causes.
Pourtant Abdel sort de son passé peu à peu, c'est un fait y compris pour lui, il ne sait pas encore que le rêve est un processus énergétique auquel s'intéresser pour en comprendre les messages très conscients que la conscience objective ne sait pas lire la plupart du temps, et qu'il faudrait pourtant décrypter pour plus d'équilibre et d'aise dans sa vie au jour le jour...

Exit Abdel du rêve,
Exit de son passé,
In and out, à l'intérieur
Et à l'extérieur, Abdel
Fait lentement le
Chemin d'une belle
Intégration grâce à
Ce décès récent de
Sa femme qui vient de
Le libérer d'une strate de leur vie dont ils portaient ensemble les poids sans en avoir du tout ni l'un, ni l'autre, conscience.
La vie est ce chemin qui pèse et se libère en permanence de tous les poids qu'elle accuse au pluriel, et tous les humains sont concernés et parties prenantes de ce processus à la fois conscient et inconscient dont le rêve offre les moyens de sortir comme des cadeaux pour la conscience afin de l'aider à se libérer, c'est-à-dire à devenir de plus en plus consciente jusqu'à plus d'inconscient du tout.

Une histoire de rêve est toujours celle d'un dialogue intérieur dans lequel l'inconscient joue le rôle du supra-conscient en quelque sorte.
Une histoire de rêve ne doit jamais être négligée.
Pour l'heure, tandis qu'il émerge peu à peu du tableau de son rêve, Abdel sait que quelque part sans doute dans son cœur, quelque chose vient de se passer, quelque chose d'important pour sa vie, son avenir, le futur.

Il y a des questions auxquelles on ne répond pas tout de suite, celles auxquelles on ne répond jamais, et celles qui laissent à l'âme un goût de cendres.
« Who Am I? Qui suis-je ? » est pour Abdel dans l'instant, de celles auxquelles on ne répond pas tout de suite.
Et c'est déjà un bel espoir.
C'est pourquoi ce soir-là, il rejoint Marthe au Procope, avec un large sourire aux lèvres.

Plusieurs fois dans la soirée, alors que Marthe et Abdel échangent sur tout et rien, la pensée : « Who Am I? Qui suis-je ? » traverse la tête d'Abdel qui ne s'y accroche pas, mais la reçoit comme un coup de fouet qui le laisse pantois. Marthe s'en aperçoit.
– Mais tu n'es pas comme d'habitude, un souci ? demande-t-elle.
– Non, non, ça va, je suis un peu sous le choc de ces derniers temps, mais ça va, tu disais ? dit Abdel un peu distrait.
Marthe continue donc...
Et pendant ce temps, Abdel prend conscience qu'il cache à Marthe le fond de sa pensée, mais pourquoi ? En effet, pourquoi, se demande-t-il, faut-il toujours que je n'aille pas au bout des choses, de ce que je pense vraiment, avec l'autre, les autres ? Pourquoi ? Dans le silence de son intériorité, Abdel revient un peu en arrière et se rend compte que lorsque quelque chose ou quelqu'un l'interpelle, il n'en parle pas en cas de questions. C'était pareil

avec ses parents, ses amis, sa femme, ses enfants, et maintenant Marthe ! Mais pourquoi ces non-dits imbéciles ou idiots ? Pourquoi ? Quelle(s) peur(s) ? Quelle est la force agissante en moi, malgré moi et les autres ? Et quelles que soient les relations ? C'est fou ça ! Pourquoi ces non-dits ? Et pourquoi faire semblant que tout va bien alors que cela ne va pas ? Ou qu'un problème surgit ? Mais pourquoi ?
Et Abdel en est à ce moment de son questionnement introspectif lorsque Marthe se lève :
– Tu me prends pour une imbécile tu ne m'écoutes pas ! Je parle avec un mur ! Mais quelle est cette bulle dans laquelle tu es enfermé ? Lassant ! Ce n'est pas la première fois, et j'en ai marre en tant qu'amie ! Voilà, c'est en dehors de l'amitié que tu fonctionnes, alors ce sera sans moi dorénavant ! dit-elle sans élever la voix, et Abdel voit bien qu'elle a raison. Il essaye donc de la retenir, mais peine perdue, Marthe part après avoir payé sa consommation au garçon qu'elle croise. Abdel reste donc debout bras ballants, près de la table, il paye à son tour et s'en va sous le regard interrogatif du garçon qui aime bien ces deux clients sans problème d'habitude.

Un jour est passé, puis deux.
Une semaine, longue comme une année ou plus.
Abdel a donc repris son travail au Centre, il est toujours sous valériane, mais ne pas voir Marthe lui pose problème, cette amitié féminine lui manque. Il n'y a jamais rien eu entre eux, il aime cette relation pour ça aussi, c'est simple, sans aucune surcharge

inutile, juste une amitié ; et Abdel n'avait jamais connu cette sorte de relation avec une femme auparavant. Cela le change terriblement de sa culture, de son ancien environnement, de ses habitudes et de son passé bien entendu. Avec les femmes, toujours une arrière-pensée le taraudait quand il en rencontrait une qui lui plaisait. Et Marthe est une belle femme, mais c'est autre chose avec elle. Bien autre chose.

Finalement, Abdel la rappelle.

– Bon, Marthe, je m'excuse. C'est de ma faute, c'est idiot de rester sur ce malentendu, j'aimerais que nous dînions ensemble, ça te va ce soir ou demain ? demande-t-il un peu penaud.

– Je ne sais pas si j'ai envie de te voir Abdel ! Ton attitude m'énerve parfois, elle n'est pas compatible avec une réelle amitié, mais sais-tu seulement ce que c'est que d'être amis ? demande-t-elle.

– Tu as raison ; je ne sais pas ! Mais je compte beaucoup sur notre relation amicale pour m'éclairer... répond Abdel.

– Bon, nous allons dîner ensemble, mais « ensemble », OK ? Et nous verrons bien, je ne veux pas anticiper, mais jusque-là tu as quand même été dans ta bulle, pas à Rabat ou alors, je le voyais moins, mais ici, très certainement. Tu te mures, du moins on dirait. Alors quelle heure ? J'y pense, et si tu venais dîner à la maison ? Antonia est revenue de son séjour en Espagne, elle cuisine très bien, et puis tu n'es jamais venu chez moi ! lance Marthe.

– D'accord, c'est une bonne idée, répond Abdel.

Mais après avoir raccroché, Marthe se ravise, le

rappelle, et change le rendez-vous pris chez elle par un rendez-vous au Procope.
Abdel ne fait aucun commentaire, mais pourquoi s'est-elle ravisée ? se demande-t-il. C'est à elle que j'aurais dû poser la question ! Et voilà que ça recommence ! se dit-il désespéré par ce fonctionnement imbécile dont il prend conscience. Une vraie malédiction ! Un dysfonctionnement en fait ! Il évacue sa question pour retourner dans son bureau et se remettre au travail.

Abdel a repris son travail sans bien savoir de Chapus ou de lui-même, ce qui n'allait pas chez lui, tout semble revenir dans un ordre aléatoire voire dans le désordre, et ce qui reste de son ancien lui-même gêne Abdel qui découvre de lui des facettes qui lui étaient parfaitement inconnues, inconscientes, elles émergent lentement ou brutalement, lui posent problème, une sorte de handicap, c'est ça, il se sent handicapé. Et l'exemple des non-dits, en est un bel exemple, très parlant, qu'il n'avait jamais vu. De plus Marthe ne se gêne pas pour souligner ces détails qui n'en sont pas, et commencent à sérieusement gêner Abdel dans leur relation.
Toutes ces prises de conscience tombent dans le quotidien d'Abdel qui a du mal à faire la part de lui-même sur laquelle il pourrait s'appuyer pour avancer plus fermement dans sa vie, c'est-à-dire sans se poser la question de savoir qui il est. Et c'est vrai qu'Abdel a du mal en ce moment, à se positionner, un comble ! Y compris dans son métier, d'où ce passage à traverser qui l'a conduit directement dans le cabinet de Chapus.

Chapus ne répond à rien, lui non plus, il est vrai qu'il n'est pas là pour ça, non plus ! Mais en tant que médecin, il pourrait... Oui, mais voilà, médicalement apparemment, rien de bien grave. Et la valériane en est la preuve !
En sortant du bureau ce jour-là, Abdel passe prendre une douche chez lui, et sa fille l'appelle sur son fixe pour lui dire qu'elle n'a aucune envie de revenir maintenant à Paris, qu'elle change tout de sa vie, et qu'elle est en passe de se marier ! Choc extrême pour Abdel qui ne peut se retourner vers sa femme, et doit faire face seul à ce qui lui semble être une folie de la part de sa fille.
– Papa, je suis grande, non ? Rien de ce que je fais ne t'intéresse, et j'espère que tu n'as pas oublié mon anniversaire dans un mois ? Je vais sur mes dix-neuf ans ! Pourquoi ne viens-tu pas passer un week-end ou quelques jours ici aux US, je pourrais te présenter mon fiancé ? Ce serait cool ! Âffec ! Aji... Ba âffec...
Abdel perd un peu plus ses repères au point qu'il ne peut rien répondre, que sa fille puisse imaginer un seul instant lui présenter ainsi un mariage éventuel le laisse coi ! Comment est-ce possible ? Et le rôle de tampon qu'exerçait sa femme entre lui et leurs enfants, lui manque soudain terriblement, il ne sait que faire, et comprend bien que contrer sa fille serait pire. Il tient à garder le contact.
Désorienté par sa fille, Abdel raccroche sans un mot, il va réfléchir, lui dit-il. Ce qui semble ravir sa fille, parce que son père n'a pas dit non. Une fois sa douche prise, Abdel se sent un peu mieux, mais il se

rend bien compte que l’ordre de sa petite vie est chamboulé, en l’espace de quelques semaines il a perdu tous ses repères, et le vent de liberté qui souffle sur son foyer, y entre, créant des bourrasques pour lesquelles il n’a aucune protection, il n’est pas préparé à cela, s’en rend compte et maudit le sort tout en se disant que cela pourrait être pire.
Le Procope lui tend la table familière comme un havre où se poser. Marthe arrive deux minutes après lui, ils sont contents de se revoir, un nuage noir est passé entre eux, dont ils n’évoquent rien. Aller de l’avant est la devise qu’a faite sienne Marthe, et qu’Abdel voudrait aussi bien adopter.
Pour la première fois depuis leur amitié toute neuve, Abdel parle de sa fille à Marthe qui découvre avec intérêt et surprise, une autre facette de cet inconnu qui est devenu en partie pour elle, un ami.
C’est qu’Abdel ne sait pas trop quoi faire. Ce mariage lui pose un problème, rien de traditionnel là-dedans, et puis il prend conscience qu’il ne sait pas de quelle nationalité est cet homme que sa fille Nawal appelle son fiancé.
– Mais la nationalité n’est pas du tout un problème ? Pourquoi la considérer comme telle ? L’important est qu’elle l’aime et ait envie de passer le reste de sa vie avec lui. Je suppose qu’il l’a demandée en mariage ? dit Marthe.
– Sans doute, je suppose, elle n’en parle pas, ils veulent juste se marier. Et puis il ne m’a rien demandé du tout ! rage-t-il un peu.
– Mais ils sont jeunes, ils s’aiment sans doute,

quel âge a-t-il ? demande Marthe.
– Je n’en ai aucune idée ! lance Abdel.
– Quoi ! Tu râles parce que ta fille veut se marier, soit ! Mais tu ne poses aucune question essentielle quant à ton futur gendre ? Tu es vraiment particulier Abdel ! Vraiment ! Ou alors c’est juste que cela ne se fait pas comme ça, pour toi, et alors tu es plus à cheval sur les traditions que sur le bonheur de ta fille... Et alors tu te poses des questions parce que ta fille est aux US par choix et que donc elle sort consciemment de ces traditions qui sont pour toi un carcan, non ? demande Marthe sûre d’elle.
Abdel n’avait pas vu sa propre réaction ainsi. Mais Marthe a sans doute raison, pense-t-il, en se calmant un peu. Oui, décidément, Abdel a perdu ses repères, il se cramponne aux branches auxquelles il peut se raccrocher, et ce mariage est une branche comme une autre, sauf que ce n’est pas le sien, mais celui de sa fille, et justement !!
Toutes ces pensées traversent sa tête en plein Saint-Germain-des-Prés qu’il aime tant, là où Juliette Gréco a été jeune, là où les plus grands artistes contemporains de toutes les nationalités possibles, sont passés, se sont installés, ont réussi et sont sortis de leurs cadres traditionnels au nom des arts, de la liberté, et de l’Amour pour un pays, une langue, les deux à la fois parfois, là où tout peut arriver et où rien d’une visite ou d’une relation n’est inutile, et peut changer le cours d’une vie. Cela fait sourire Marthe qui le dit à Abdel loin d’y avoir même songé.
Pour sa fille Nawal, Abdel n’est pas du même avis

que Marthe, mais comme il a perdu certains de ses repères qui volent en éclats joyeusement, péniblement pour lui, il ne sait même plus s'il peut être du même avis que lui-même...
Et cela fait éclater de rire Marthe à qui il se confie.
Atmosphère détente, la tension tombe soudain, ce qui n'est pas désagréable. Et Marthe en profite pour caler les choses différemment.
– Tu sais les choses changent, le monde en premier, et s'accrocher au connu n'a jamais rien fait avancer mieux, au contraire. Il faut accepter de ceux qu'on aime qu'ils changent aussi, ils évoluent parfois différemment de soi, et sortent des sentiers battus de l'éducation et autres dans lesquels on a voulu les enfermer, ta fille est aujourd'hui ce qu'elle est, ce n'est plus un bébé, elle a dix-neuf ans dans quelques jours, et si tu le peux, va la voir aux US pour t'imprégner de ce qu'elle vit, et voir par toi-même que c'est très certainement une expérience très profitable pour la suite. Et puis il y a sa mère, qu'en dit-elle ? demande très naturellement Marthe qui n'a posé aucune question à Abdel sur sa vie, et l'a laissé libre de dire ou pas ce qu'il voulait ou jugeait utile dans le cadre de leur amitié.
– Justement non, sa mère est morte, lance Abdel.
– Très bien ! Eh bien mieux vaut tard que jamais ! Décidément c'est la totale aujourd'hui ! lance à son tour Marthe en riant, déstabilisant complètement Abdel qui, se rend-il soudain compte, avait tendance à dramatiser sans le vouloir, ce décès déjà bien assez dramatique comme ça.

Marthe, très à l'aise, ne fait aucun commentaire, elle accepte Abdel tel qu'il est sauf que ne sachant pas encore qui il est lui-même, ce problème d'identité fait tache et pèse sur tout ce qu'il fait, et entretient comme relation, quelle que soit la relation, encore une fois et à jamais...
Marthe ne sait pas qu'Abdel a un problème d'identité, ce qu'elle constate est qu'Abdel s'enferme dans des non-dits, pas avec elle seulement, ce ne serait pas si grave, mais avec ses proches, c'est plus grave, et que sans aller au bout des choses, la bulle dans laquelle il s'enferme s'éloigne de plus en plus de lui-même, et qu'il ne parvient ni à la suivre, ni à la crever, et c'est pourquoi il en crève peu à peu, et en crèvera à terme.
Mais comment éviter à quelqu'un de crever de lui-même ? Impossible ! Marthe voudrait bien, le dit à Abdel, mais ajoute qu'elle ne peut rien faire pour lui, et que le seul qui pourrait faire quelque chose, est lui-même, de cela elle est certaine.
Ni Chapus, ni personne au monde ne peut rien faire à part aider à visionner cette bulle pour ce qu'elle est avec mission pour lui, Abdel, d'en venir à bout.
– Autrement dit, tu n'as guère le choix, tu es à un moment de ta vie où tu prends conscience de cette bulle qui t'est personnelle, et tu as de la chance, tu aurais pu ne jamais en avoir conscience et passer ta vie dedans ! Je trouve que c'est plutôt positif tout ça, non ? dit Marthe en souriant à Abdel qui n'en croit pas ses oreilles, mais sait immédiatement que Marthe a raison.
Marthe a envie de dîner chinois, et après avoir pris

un verre au Procope, elle invite Abdel à la suivre dans le 8e arrondissement, où elle connaît un bon restaurant. Dans sa voiture, apparemment concentrée sur la conduite, Marthe ne dit mot. Et le silence d'Abdel répond tout naturellement au sien, c'est en fait la ligne de moindre résistance d'Abdel, qui s'exprime là...
Le reste de la soirée sera plus légère, Marthe rit beaucoup, présente à Abdel l'un de ses ex-amants, très sympathique au demeurant, à qui elle précise qu'Abdel est l'un de ses amis. Pas de confusion possible.
Abdel décide vers vingt-trois heures de rentrer à pied chez lui, il en a pour trois quarts d'heure, mais a besoin de marcher. Marthe reste donc pour prendre un dernier verre avec son ex.
Durant sa marche, Abdel se dit qu'il a beaucoup de chance d'avoir une amie comme Marthe, et c'est vrai, avant elle, il ne se rendait pas compte à quel point une amitié féminine est importante dans la vie d'un homme.
C'est fait, maintenant il sait, et trouve que c'est un vrai bonheur.



Un homme à la mer

L’Océan gronde sous un ciel tout à fait bleu qui s’y mire aux reflets brillants d’un soleil de plomb.
C’est le mois d’août, il fait très chaud sur Tanger que balaye un vent d’Est. Les mouches sont agitées, nerveuses, la chaleur sans doute. Abdel affalé sur une serviette de bain, se sent tout mou à l’ombre du parasol bleu.
La plage est bondée, tous sont à l’eau ou presque, ils y vont par vagues, comme des fourmis, en ligne arrivant de toutes parts et dessinant sur la plage une toile, sorte de réseau de pieds nonchalants qu’avale la mer.
L’Océan est plus métallisé que la Méditerranée toute proche.
L’Océan est plus impressionnant, mais personne ici n’est impressionné, il fait trop chaud aujourd’hui pour l’être.
Abdel s’est baigné, l’eau est très agréable par cette chaleur.
Le visage de Marthe s’impose à lui, il en admire, paupières fermées, la gravité puis cet éclat de rire qu’il aime quand animant ce visage il lui fait perdre toute sa gravité naturelle.
Le téléphone portable d’Abdel sonne, c’est Marthe qui l’appelle de Normandie où elle passe quelques jours avec ses enfants.

Marthe prend des nouvelles, on entend des voix joyeuses autour d'elle, Abdel se sent désespérément seul, pas malheureux mais seul.
Marthe le sent, ne dit pas grand-chose à ce sujet sinon qu'elle rappellera demain, là il y a trop de monde, et elle ne va pas rentrer chez elle, donc demain.
Demain Abdel sera à Paris, il aura quitté Tanger et la maison que sa mère et sa belle-mère partagent. Abdel repart dans la partie européenne de sa vie, en France où son métier l'appelle. Abdel quittera Tanger où il se ressource d'ambiance familiale, dans ce cocon maternel qu'il aime retrouver le temps de se laisser aller à la douceur de ne rien faire et de se faire prendre en charge totalement dans le giron maternel où les soucis de sa vie à l'extérieur n'entrent pas. Avec sa mère et sa belle-mère, c'est le retour aux sources de l'enfance, de l'adolescence et de l'âge mûr dans la fermeté féminine de ces mères, ces femmes qui savent vous choyer sans poser de questions, qui peuvent vous aimer sans remise en question. Et c'est un vrai bonheur pour Abdel comme pour ses frères marocains.
Chacun d'eux est reparti dans sa vie, mais le fil qui relie Marthe et Abdel est, pour Abdel, une vraie bouée dès qu'il quitte sa mère.
Depuis deux ans maintenant qu'ils se connaissent, il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'ils ne se parlent.
Pourtant pas d'habitudes ne sont venues gâcher leur relation, grâce à la réactivité de Marthe, toujours au top dans ce domaine !

Cela fait sourire Abdel, il se damnerait pour ne pas perdre cette amitié avec Marthe qui le sait et y a répondu, cela tombait bien parce que personne ne demande à Abdel de s'en passer. Marthe a toujours un mot, une phrase, déroutants à souhait qui appellent le rire. Elle a beaucoup d'humour et en joue comme elle le ferait avec des pirouettes destinées à se délester elle-même de tout ce qui n'est pas essentiel, dont elle déleste aussi les autres. C'est parfois éprouvant pour Abdel qui accepte parce qu'il sait cet humour nécessaire. Ce n'est pas qu'il en manque, il peut apprécier, mais il n'est pas doué pour comme l'est Marthe, c'est un fait.

Les jours suivants, Abdel se sent fatigué, vidé, vieux.
C'est la première fois qu'il lui arrive de se sentir vieux à ce point.
Comment aurait-il pu croire, il y a seulement quelques mois, que le fait d'être (enfin) libre totalement, pourrait le perturber à ce point ? En dehors de la sensation culpabilisante d'être satisfait de cette nouvelle liberté, la solitude qu'il ressent, tout intérieure, lui pèse, et malgré cette rencontre avec Marthe, ce vrai cadeau de Dieu et de la vie, cette amitié qui le remet face à lui-même lui fait, à la fois, un drôle d'effet. Et cet effet pour le moins gênant parfois, le met hors rails face à sa propre vie.
Durant toutes ces années, il a fonctionné avec les femmes, sur le mode bien connu de la séduction et de l'interdit. Rien n'a compté ou si peu, il s'en rend bien compte, jusqu'à avoir oublié certaines passades, et

même quelques prénoms ; Abdel est donc aujourd'hui complètement perdu tout en appréciant sa relation amicale avec Marthe qui ne lui passe rien, avec elle il est désorienté par cette absence de repères connus. Et pire, voilà des mois qu'Abdel n'a pas été attiré par une femme, il se rend compte que pour Marthe, c'est le mystère qui se dégageait d'elle qui l'avait intrigué, et non une simple attraction physique, rien à voir.
Abdel est donc désorienté, il ne sait trop quoi penser, une légère inquiétude monte en lui, et il prend donc rendez-vous avec Chapus une fois de plus, avec lequel il entretient maintenant une relation épisodique plus amicale qu'autre chose, un confident en quelque sorte... Décidément, Abdel ne se reconnaît pas, plus, il a perdu certains repères, c'est sûr, mais pourquoi ? Et c'est une question à laquelle il ne peut pas répondre. Cette incapacité l'angoisse un peu. Il a arrêté la valériane, et en reprend ce matin-là, avant de se rendre chez Chapus qui le reçoit un samedi matin parce qu'il sera à son cabinet, exceptionnellement.

– Bonjour Abdel, alors ? Mais vous avez bonne mine, vous me semblez en pleine forme, content de vous voir mon vieux ! dit Chapus en lui serrant la main.
– Bonjour Chapus, j'ai peut-être l'air, mais je n'ai pas la chanson ! dit Abdel en éclatant de rire.
Chapus n'est pas en blouse blanche, il porte un sweat-shirt bleu ciel sur un jeans, il enlève ses lunettes noires qui lui donnent un air de star, sourit et s'assoit face à Abdel. Et ce côté informel surprend

Abdel qui n'en dit mot. Abdel regarde Chapus qui n'est plus Chapus, il est si différent que la conversation tourne tout naturellement sur le week-end qui se présente.
– Je pars pour la campagne, chez moi, j'ai invité quelques amis, voulez-vous vous joindre à nous ? demande Chapus. Ce serait une occasion de faire plus ample connaissance, ça vous dit ? demande Chapus.
Abdel est déstabilisé, il est venu pour se confier en quelque sorte, et le voilà invité à se plonger dans l'intimité du docteur Chapus de manière si soudaine, qu'il accuse le choc en se disant que c'est peut-être normal, après tout.
– Bien sûr, c'est peu habituel, mais même si ce n'est pas courant, il peut arriver de sympathiser avec son praticien, non ? Je vous invite spontanément, simplement, si vous restez à Paris, que ferez-vous, Abdel ? demande Chapus.
– Je ne sais pas encore, hésite Abdel.
– Eh bien maintenant vous savez, et c'est très agréable chez moi vous savez, je suis sûr que cela vous plaira, insiste Chapus sans trop insister tout en insistant légèrement...
Mais Abdel est-il prêt à cette fantaisie qui consiste à changer d'avis, impromptu, à ne pas faire de plan, à se laisser aller au moment sans se poser de questions, lui qui s'en pose en ce moment à longueur de journée, de vie, de lui-même ? Des éclairs passent dans sa tête, balayant les quelques vieux repères déjà mal en point, qui s'accrochent tant bien que mal à

lui, par habitude ? Abdel ne sait pas. Chapus se lève, lui met la main sur l'épaule.
– Abdel, ma voiture est en bas, je vous enlève, il y a chez moi tout ce dont vous aurez besoin pour deux jours, mais si vous voulez prendre quelques affaires à vous, je vous dépose chez vous le temps de les prendre, et nous partons pour la vallée de Chevreuse où nous attend un vrai moment de détente, et vous me direz ce qui vous a amené ce matin ici, dit Chapus.
Abdel se sent plus comme un somnambule que comme l'homme qu'il croit encore être, des sentiments étranges le traversent, auxquels il ne donne aucune chance de s'installer en lui, il n'en veut pas, c'est tout, et sans les analyser, il les rejette tous en bloc sans bien les différencier ou les analyser. Par commodité, pur confort, et pourtant il se sent si mal !
Chez lui Abdel prend quelques affaires, sa brosse à dents, et le temps d'envoyer un SMS à Marthe dont le téléphone est sur répondeur.
« Suis à Paris. Je pars chez Chapus pour le w-e que je te souhaite bon, à lundi. Bises. Abdel »

Dans la voiture, Chapus écoute Chopin. Il sourit à Abdel et démarre sans plus tarder.
À Gif-sur-Yvette, tout est tranquille.
La maison est un peu en dehors de la ville, le parc est magnifique. Dans l'entrée de la maison, ils croisent la femme de Chapus, une belle blonde en jeans et pull de coton bleu ciel, allure très décontractée, elle

est en train de mettre une pelisse de fourrure qui lui va à merveille, note Abdel à qui Chapus la présente.
Chapus embrasse sa femme qui lui dit avant de quitter la maison :
– Chéri, tout est prêt dans la cuisine, Adèle peut vous servir, demain elle ne sera pas là, à vous de vous débrouiller comme d'hab. Je serai là vers vingt-deux heures demain soir, pas avant. Enchanté, Abdel, à demain peut-être, Inch'Allah ! lance-t-elle en souriant avant de prendre un sac qu'elle jette dans son Austin avant de démarrer.
Elle les salue encore d'un signe de la main, leur sourit et la voiture s'éloigne. Abdel est un peu étonné, mais il décide en même temps, de ne plus s'étonner à tout bout de champ... C'est trop fatigant, perte d'énergie, pense-t-il.
Chapus ne fait aucun commentaire sur le départ de sa femme, il montre à Abdel, sa chambre au premier. Une chambre très masculine mais raffinée, où Abdel se sent immédiatement très bien.
– Voilà, tu prends ton temps, tu t'installes, et tu vas dans le parc si tu veux, on se retrouve dans la salle à manger en bas vers treize heures pour un verre et le déjeuner. Je t'abandonne, tu fais comme chez toi, dit Chapus avant de sortir de la chambre dévolue à Abdel.
Abdel est soulagé de se retrouver un peu seul. Après s'être rafraîchi, il enlève ses chaussures, et s'allonge sur le lit où il s'endort en douceur.

Marthe, rentrée à Paris, a reçu le SMS, un peu surprise

de constater qu'Abdel, rentré à Paris lui aussi, est parti avec Chapus. Elle trouve que décidément Chapus n'est pas un docteur comme les autres. Elle appelle une amie pour la voir dans l'après-midi, hésite à appeler Chapus, et s'étend sur son canapé pour un somme qu'elle n'avait pas prévu, qui l'emporte dans les bras de Morphée sans prévenir.

Le ciel est coupé en deux, sombre d'un côté, et lumineux de l'autre.
Un engin de lumière, immobile sur la frontière de ces deux parties des cieux, rayonne un éventail d'orangés qui se superposent les uns aux autres, s'entremêlant de dessins dentelés aux tons plus foncés. C'est très beau. Marthe est un regard sur cette dentelle, Abdel un autre. Leurs regards se croisent en remontant les pentes de ces coloris dont les lumières lancent leurs faisceaux aux quatre coins de l'espace. Il n'y a là, ni durée ni lieu autres que les cieux, et ces derniers pourraient aussi être pour l'un et l'autre, le signal d'un ailleurs dont ils n'ont encore aucune idée.
C'est un accord de guitare qui sort Marthe de son sommeil, guitare qui fait partie de la dimension du rêve dont elle revient tout juste.
C'est un bruit de pneus qui freinent sur le gravier devant la porte de la maison, qui sort Abdel de ce rêve commun.
Chacun de son côté pense à l'autre avec, de part et d'autre, une sensation très bizarre au creux du plexus.
Puis la vie d'une autre réalité quotidienne reprend ses droits, Abdel descend faire un tour dans le parc,

et Marthe se lève pour aller ouvrir à son amie qui vient de sonner.

Il fait frais dans le parc, mais la promenade d'Abdel est très agréable, cela le change des trottoirs parisiens.
Quand il rentre de sa promenade, il entend la voix de Chapus en provenance du salon vers lequel il se dirige. Deux hommes sont avec Chapus, tous confortablement installés dans des fauteuils profonds, ils discutent et rient à gorge déployée des blagues du plus jeune que Chapus lui présente :
– Abdel, je te présente Luis, espagnol, danseur à Madrid, et compagnon de mon ami Rodriguez chef d'orchestre à Madrid aussi.
Et au même moment, entre un autre larron tout de blanc vêtu.
– Et voilà mon autre et dernier convive, Amanda. C'est un surnom parce que comme chacun peut le constater, c'est le sosie d'Amanda Lear, dit Chapus souriant.
Amanda colle à son surnom, il est altier et rieur, tout en pirouettes comme l'est aussi Amanda dont il a aussi la voix, c'est assez stupéfiant ! constate lui aussi, Abdel.
Les conversations se poursuivent, Abdel est assez silencieux, peu porté à papoter de tout et de rien ce soir, mais cela ne dure qu'un temps, Amanda ne lui permet pas de s'isoler, lui pose mille et une questions sur le Maroc qu'il ne connaît pas et où il a très envie de se rendre. Abdel se laisse aller à ce flot de questions, Luis et Rodriguez écoutent tout en

parlant avec Chapus, un brouhaha s’installe dans lequel Abdel fraye son chemin avec prudence.
L’Amanda au masculin est très extraverti, Abdel un peu en retrait se demande ce qu’il fait dans cette galère où trois homosexuels libérés croisent le fer des plaisanteries avec un tel plaisir. Il observe Chapus, bien sûr il a croisé sa femme tout à l’heure, mais sans aucun doute, dans cet environnement, Chapus semble lui aussi être tout à fait homo ! Sous le choc de cette constatation, Abdel qui a du mal à se positionner, n’est plus tout à fait sûr de rien, mais il est bien obligé de se rendre à cette évidence, à part lui, c’est une réunion d’homosexuels. Ce n’est pas que cela le gêne outre mesure, ce n’est pas qu’il désapprouve, en Occident chacun fait ce que bon lui semble, il ne juge pas, mais si la consternation prend le dessus, c’est qu’Abdel se demande pourquoi Chapus l’a convié à un tel week-end ? Et pourquoi la femme de ce dernier lui laisse le champ libre en toute connaissance de cause apparemment ? Et comment répondre à cette question ?
C’est une question qu’Abdel se pose pourtant pendant que fusent les rires et qu’Amanda taquine ou aguiche ? Chapus...
Adèle annonce que le dîner est prêt. Et tous se dirigent vers la salle à manger où est dressé une table raffinée dont chaque détail est en harmonie avec l’ensemble du décor.
Le dîner se déroule sur le même ton assez superficiel et joyeux, rien de profond, chacun se détend et passe un bon moment avec les autres, Abdel se sent mieux

à la fin du dîner où les hommes l’ont laissé à son rythme sans solliciter de lui quoi que ce soit. Et c’est dans un joyeux brouhaha que les cinq hommes sortent faire un tour dans le parc avant de prendre café et liqueurs auxquelles Abdel ne touchera pas comme il n’a pas touché aux vins durant le dîner. Choix que personne n’a écorché ou remis en cause au grand soulagement d’Abdel qui ne se sent pas la force de justifier ou d’expliquer quoi que ce soit non plus !
Luis et Rodriguez se tiennent amoureusement la main.
Amanda danse dans les allées du parc.
Ambiance surréaliste.
Chapus suit en souriant aux côtés d’Abdel.
Abdel est redevenu silencieux.
– Si vous me disiez ce qui vous a amené à me demander un rendez-vous ce matin ? demande Chapus très naturellement.
– J’avoue qu’avec tout ça, je ne sais plus du tout ! répond Abdel en souriant aussi.
– Tout ça ? Qu’entendez-vous par là ? demande Chapus.
– Votre enlèvement, et je suis ravi d’être là, et puis vos amis, charmants, très sympathiques, mais vous avouerez, quand même surprenants quand on n’y est pas préparé comme moi, non ? répond Abdel qui retrouve une certaine fermeté de voix.
– J’avoue ! lance Chapus en riant doucement, mea-culpa ajoute-t-il en tapant sa poitrine du poing droit.

– Bien ! Je ne sais donc plus bien pourquoi je voulais vous voir ! répète Abdel.
– C'est plutôt rassurant, cela ne doit pas être bien important ou grave ! Au fait, vous aimez les hommes ? continue Chapus à brûle-pourpoint.
– Non, pas du tout ! s'exclame Abdel spontanément.
– Voilà une réponse bien rapide, murmure Chapus, et puis comment le savez-vous ? Avez-vous déjà essayé ? dit-il en regardant Abdel en coin.
– Bien sûr que non ! J'aime les femmes, c'est tout ! dit Abdel.
– Moi aussi j'aime les femmes, la mienne est belle comme vous avez pu le voir vous-même, mais j'aime aussi les hommes ! Avant on ne sait pas vraiment, c'est comme une idée toute faite, vous savez. Et après, on sait, ajoute Chapus rieur.
– Mmm, c'est un point de vue intéressant, mais cela ne me dit rien du tout, voilà ! lance Abdel en riant cette fois-ci.
– Il vous reste deux nuits et un jour pour vous faire une opinion, dit calmement Chapus.
Abdel éclate de rire sans le prendre au sérieux.
– Vous alors ! dit-il quand même.
Amanda les rejoint au moment d'entrer dans la maison, les prenant tous les deux par un bras, il renverse la tête en arrière et lance un rire rauque vers le ciel.
Chapus regarde Abdel qui le regarde, regards croisés sur interrogation commune qui se perd dans le rire d'Amanda dont le vrai prénom est Victor, Abdel

l'apprendra plus tard lorsqu'en plaisantant ce dernier évoquera le film *Victor/Victoria*.
Tempêtes ambiguës sans ambivalence, Amanda alias Victor est un jeune homosexuel qui n'a jamais eu de relation intime avec une femme.
Quelle journée, se dit Abdel un peu plus tard en allant se coucher.
Un chercheur en vadrouille avec son médecin, dans une folle soirée gay, s'il vous plaît !
Quitte à ne pas savoir qui l'on est, mieux vaut le découvrir en plein délire quand les repères ont du mal à garder racine, c'est plus léger ensuite en cas de changement !!

Une fois seul dans sa chambre, c'est le silence qui happe Abdel qui s'y engouffre avec délice. Rien à voir avec Paris qui ne dort jamais vraiment et vous garde au creux des oreilles, son bruit de fond comme un souci constant de ne pas se faire oublier.
La nuit est noire, profonde, silencieuse tout comme le sommeil qu'elle soulève en Abdel qui s'y laisse aller avec un plaisir certain.
C'est curieux, la nuit l'inconscient est en éveil, la conscience objective en plein sommeil, récupère au matin, les bribes des souvenirs que lui laissent parfois les rêves accueillis ou refoulés, c'est selon...
Mais ce matin-là, dans la vallée de Chevreuse, Abdel se réveille vers six heures, dans un silence toujours aussi présent, la maison dort, et les oiseaux commencent leur concert « pialli/piallio » pour conscience reposée.

Abdel les écoute un moment, se lève, se prépare et sort dans le jardin aux airs de parc. Il fait frais, rien ne bouge à l'intérieur, la cuisine est encore vide lui semble-t-il, et sa promenade solitaire le stimule, il se sent tout frais, presque neuf, mais comment se pourrait-il qu'il le soit ? Chassant cette pensée négative, il se complaît dans cette fraîcheur nouvelle, en écoutant les oiseaux qui s'en donnent à cœur joie, et c'est très communicatif. Il offre même une prière à Dieu, qu'il fait dans la direction de la Mecque, après avoir vérifié l'orientation sur la boussole de son iPhone.
Il regagne la maison une bonne heure plus tard, rien ne bouge encore, et il se souvient que la femme de Chapus a prévenu hier qu'Adèle ne serait pas là pour les servir aujourd'hui dimanche. Il se dirige donc vers la cuisine où il trouve Amanda affalé sur une chaise, vêtu d'une robe d'intérieur en soie prune, un verre de lait devant lui, et déjà une cigarette allumée à la main.
– Bonjour Amanda, comment allez-vous par ce beau matin calme ? demande Abdel.
– Comment je vais ? Cela ne se voit donc pas ? Mal ! En revanche, vous avez l'air très en forme, vous, répond Amanda d'un air désabusé.
– Oui, je me sens bien, c'est agréable ici, et quel silence pour dormir ! lance Abdel en se préparant un café, il ajoute : vous en voulez ?
– Oui, merci, je me suis couché trop tard, j'ai trop baisé, et trop fumé et bu, j'en ai marre de moi-même, j'en ai marre d'hésiter entre Amanda et moi-même, j'en ai ras la patate ! lance Amanda avec une ironie certaine à son propre égard.

– OK ! Voilà une belle prise de conscience, non ? Il n’y a plus qu’à agir ! répond Abdel avec sérieux.
Amanda éclate d’un rire un peu triste, curieux ça, se dit Abdel, un rire triste, c’est désolant, non ? Mais Abdel ne relève pas, ne dit mot... On parle toujours trop, n’est-ce pas ? Et cela ne sert strictement à rien ! Du moins en est-il convaincu pour la première fois peut-être, en ce matin pas comme les autres où le silence peut être roi si on le respecte pour ce qu’il est, et peut nous apporter à chacun.
Abdel ne dit mot.
Amanda est très élégant, même en robe d’intérieur, ce côté altier qu’il promène avec son corps, est spectaculaire, même quand, « moody » comme ce matin, il affiche une certaine lassitude.
Et Abdel de se demander avec qui Amanda a fait des folies de son corps cette nuit ? À part le couple Luis et Rodriguez, il n’y avait là que Chapus, non ? Abdel remet à plus tard cette question oiseuse.
Amanda boit maintenant son café tout en allumant une autre cigarette, Abdel va ouvrir grand une fenêtre à cause de cette fumée qui lui soulève le cœur de bon matin.
– Je sais, personne n’aime la fumée le matin, pardonnez-moi, je ne peux pas m’en empêcher, c’est un tic ou une véritable intoxication, je ne sais pas, je m’en fous, je fume ! C’est vraiment très égoïste, n’est-ce pas ? demande Amanda qui n’attend aucune réaction de la part d’Abdel.
C’est pourquoi Abdel ne répond pas.
C’est au tour de Chapus d’entrer dans la cuisine, il

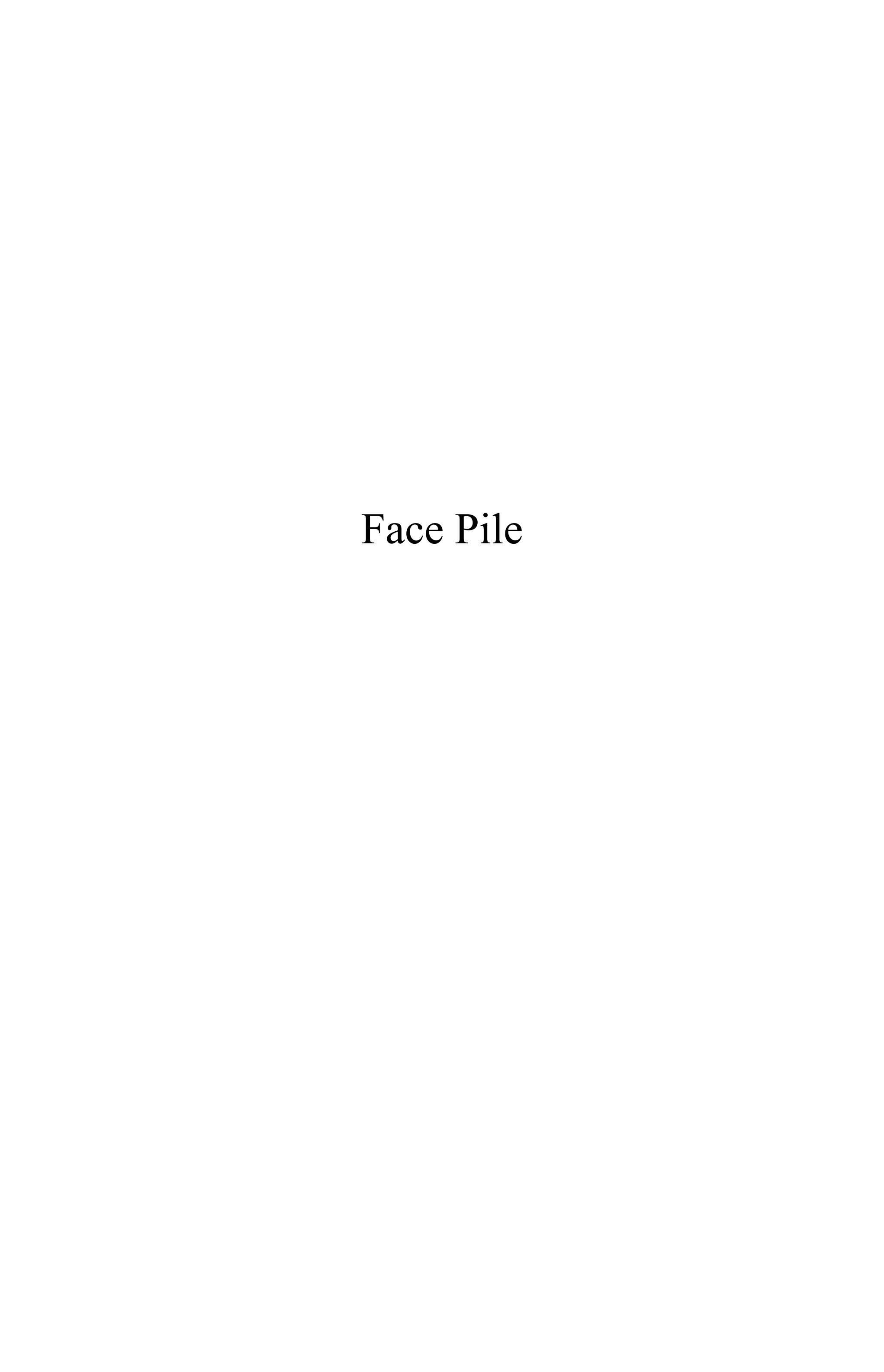
est vêtu d’un jogging bleu marine confortable qui lui va très bien, c’est vraiment curieux de voir son médecin ainsi, chez lui de plus, et Abdel se dit que tout cela est vraiment très étrange ! Mais comme il est en pleine forme et bien dans sa tête ce matin, il observe sans être déstabilisé, en effet, ce matin il se trouve très « normal », compte tenu de ce qui se passe autour de lui.
– Bonjour vous deux, lance Chapus en se dirigeant vers le café dont il se verse une tasse géante.
– Bonjour, c’est un vrai régal ce silence la nuit, j’ai bien dormi ! Et vous ? questionne Abdel.
– Oh ! Moi, pas assez comme toujours quand je reçois mes amis ! Trop bu... Mais une fois n’est pas coutume ! répond Chapus en souriant.
Et de fait il n’a pas l’air défait, pas du tout. Juste différent, à Paris il est plus strict, ici, plus cool peut-être, et pour cause, pense Abdel qui n’en dit mot.
– Trop bu et trop baisé ! ajoute Amanda, ronchon.
– Épargner à mon ami et patient Abdel, les turpitudes qu’abrite ce toit une fois tous les deux mois, serait la moindre des choses, Amanda, personne ne te demande un rapport, sois plus digne ! lance Chapus sans grande conviction.
– Digne ! Mais la vérité l’est toujours, et puis si c’est un ami, où est le problème ? demande Amanda.
– Tu as raison, ici personne ne cache rien à personne, même pas à mon épouse que j’adore, alors tu as raison, êtes-vous choqué Abdel ? demande Chapus en le regardant.
– Choqué, non, mais surpris, et puisque nous parlons

vrai, apparemment, alors qu'est-ce que je viens faire dans cette galère ? demande en riant Abdel.
– Vous allez mieux, non ? questionne Chapus en le regardant à nouveau.
– Oui c'est vrai ce matin, je suis très bien ! C'est sans doute le silence, le calme, dit Abdel un peu interrogatif.
– C'est peut-être aussi les échelons de mal-être auxquels on peut être confrontés, qui peuvent s'avérer positifs, dans le sens où la perte de repères des autres est une forme de repère en soi... Peut-être ! Mais c'est à chacun de voir, dit Chapus en s'installant pour boire son café et manger son pain grillé.
– Je n'y avais pas pensé du tout ! lance Abdel intéressé.
– Bien sûr cela ne suffit pas, mais cela peut grandement aider, cela suscite une réaction intérieure inconsciente qui peut servir de levier intérieurement, et c'est parfois très salutaire pour la suite, dit Chapus.
Amanda a décroché, il n'aime pas trop la tournure que prend cet échange de bon matin, trop fatigant à décoder, il est ronchon et crevé, il se lève et sort de la cuisine en disant :
– Je vais me préparer, à plus tard, et il sort dans un sillage de fumée.
– Je suis désolé de vous imposer Amanda, mais il fait partie de ce jeu de perte de repères... Vous l'aurez compris, et je considère que deux jours avec lui, seront pour nous tous, très positifs, pour lui, je ne sais pas, cela fait trois ans que je et il le pratiquons, il n'a pas évolué du tout, c'est très intéressant, son état empire même régulièrement ! dit Chapus, fataliste.
– Mais il n'est pas votre patient ? demande Abdel.

– Bien sûr que non ! Je serais un bien piètre médecin ! dit Chapus dans un éclat de rire...
– Mais alors ?...
– Mais alors vous n'êtes pas homo, n'avez aucune tendance, c'est très différent, ne le voyez-vous pas ? dit Chapus interrogatif.
– Je vois, je vois, si je comprends bien, cette invitation fait partie de la thérapie éventuelle que je suis avec vous ? Car à part la valériane... dit Abdel en souriant.
– Oui, en effet, à part la valériane vous n'avez besoin de rien, vous n'êtes pas malade... Et c'est le médecin qui parle, affirme Chapus.
– Bon ! C'est une très bonne nouvelle, mais j'avais cru comprendre... commence Abdel.
– Vous avez bien compris, tu peux t'asseoir, c'est agaçant d'avoir quelqu'un debout quand on petit-déjeune ! Et Chapus est passé au tutoiement comme pour signifier qu'il n'était plus le médecin d'Abdel, se demande ce dernier tandis que Chapus ajoute comme s'il l'avait entendu : mais je suis toujours ton médecin, oui, toujours, je pense cependant que tu as plus besoin d'un ami que d'un médecin... Simple impression, termine Chapus.
– Très bien, je te remercie, je me sens encore mieux, c'est vrai ça, avoir un médecin à portée d'amitié quand on n'en a pas besoin, c'est top ! Vraiment top ! J'adore ! lance Abdel en riant.
– Tu vois, tu ne t'exprimes plus du tout de manière atone, il y a là un tonus certain qui me ravit. Si on allait rejoindre les trois autres fous ? Ils me font du bien ces trois-là, on se lâche ici et c'est nécessaire, trop de

pression partout ! Tu vois je ne suis pas malade, mais je me soigne ! dit Chapus rieur.
– Prévention nécessaire, mais quelque peu originale, non ? dit Abdel.
– C'est vrai, le principal est que ma femme adhère à cette forme de thérapie-là... Le reste importe peu ! Chapus sort de la cuisine avec Abdel sur ses talons.
Ils vont dans le salon où Amanda regarde la télévision affalé sur le canapé. Les deux autres doivent dormir, pense Abdel, mais ils entrent dans le salon quelques minutes plus tard, tout frais rasés, en jeans et la mine réjouie.
Abdel se dit qu'il ne veut pas savoir ce qui s'est passé la nuit dernière, mais manifestement Amanda n'est ni frais, ni réjoui, il s'en veut à mort, mais pourquoi ? C'est son problème, conclut en lui-même Abdel qui s'apprête à passer cette journée comme elle a commencé, c'est-à-dire agréablement.

Solitude et nature sont au programme d'Abdel qui laisse partir tout ce petit monde pour aller déjeuner dans un très bon restaurant du coin. Il ne se gêne pas et affirme sa différence, il n'a pas envie d'y aller et reste donc seul avec la bénédiction de Chapus qui hésite à rester avec Abdel, mais ce dernier l'en dissuade, il sera très bien tout seul. Et ils le laissent donc vers treize heures. Abdel a tout ce qui lui faut dans la cuisine, et il se sent soulagé d'échapper à un quart de mondanité, doublé d'un quart de superficialité, les deux autres quarts se partageant les caractères de chacun, et il faut se les faire, plus spécialement Amanda, pense Abdel tout heureux de les voir partir.



Face Pile

Le restaurant est calme, et la table réservée par Chapus est ronde, grande, ils sont à l'aise, c'est Chapus qui choisit les vins avec Rodriguez, Amanda repousse la carte, il n'en peut plus de boire.
– Je ne comprends pas pourquoi tu te laisses aller à boire systématiquement sans aucune modération, tu veux oublier quoi ? demande Luis à Amanda.
– Je suppose que je voudrais bien m'oublier moi-même, mais je n'y arrive pas, même en buvant excessivement ! répond Amanda maussade.
– Je pense que je vais te prescrire une cure de désintoxication, c'est terrible, tu ne devrais pas abuser ainsi des bonnes choses, non ? lance Chapus en rendant la carte au sommelier.
– Mais ça ne me fait rien du tout ! Tu sais bien, la dernière fois, ça a duré six mois ma sobriété... répond Amanda.
– Bon, mais alors je vais penser à ne plus te revoir ni t'inviter, c'est dégradant et ce n'est pas agréable, pas excitant du tout, non, vraiment pas... dit Chapus.
– Tu ne disais pas ça hier soir ! lance Amanda avec provocation.
– Non parce que c'était hier soir, tu n'avais pas encore bu au point d'être bourré, mais dans la nuit cela s'est fortement dégradé, et tu as vu j'ai été me

coucher, seul... dit Chapus.
– Ouais... marmonne Amanda.
– C’est vrai, c’est nul ! dit à son tour Luis.
– Mais qu’est-ce que vous avez contre moi ! Vous savez bien que je deviens parano après ! Lâchez-moi les baskets ! lance Amanda en allumant une énième cigarette.
– Et puis cesse de fumer, c’est interdit dans les lieux publics en France, on va se faire jeter, ajoute Luis.
– Éteins ta cigarette ! dit Chapus d’un ton sans appel.
Et aussitôt Amanda se lève pour sortir fumer en cachant sa cigarette et en lançant à la ronde :
– Commandez pour moi, n’importe quoi, vous savez ce que je n’aime pas, non ?
Les trois amis le regardent partir.
– Il est incroyable ! Il n’en fait qu’à sa tête ! Mais comment peux-tu supporter ça, même une fois tous les deux mois ? demande Rodriguez à Chapus qui répond :
– Je ne peux plus effectivement. Les débuts de soirée sont corrects, mais cela dévie très vite, je ne peux plus, je pense que dans deux mois, il ne sera pas convié, dit calmement Chapus.
– Tu le remplaces par Abdel le Marocain ? demande Luis intéressé.
– Je ne sais pas encore, il n’est pas homo, lui, mais cela peut peut-être s’arranger, trop tôt encore pour le savoir, je vous tiendrai au courant, ou plutôt vous découvrirez dans deux mois... C’est assez enthousiasmant de décider qu’Amanda ne convient

plus, non, plus du tout, ma femme me le dit souvent, mais là, je vais l'écouter... dit Chapus.
– Bon alors, qu'est-ce qu'on prend ? demande Rodriguez en regardant la carte.
Et une fois la commande passée, pour Amanda aussi, ce dernier revient s'asseoir. Chapus le regarde, c'est vraiment dommage parce qu'Amanda lui plaît bien. Il a ce côté altier, ce port de tête superbe qui lui donne de l'allure, et puis, il est sexy sauf quand il est ivre ! Mais à jeun, il est très sexy et sait en jouer. Oui, dommage vraiment, se dit Chapus en le regardant bien, comme pour l'inscrire à jamais dans un album tout virtuel et inconsistant, de photos souvenirs.
Ce regard n'échappe pas à Amanda qui s'y méprend, sourit, mais Chapus baisse la tête pour arranger sa serviette sur ses genoux. Le charme est rompu et la rupture vécue par Chapus comme un soulagement, en effet, le médecin a horreur des fumeurs, et des buveurs n'en parlons pas, Amanda est complètement alcoolique, c'est donc réglé pour Chapus, Amanda ne remettra plus les pieds chez lui. Il se dit que sa femme sera ravie, c'est sûr.
Chapus, en ce début de déjeuner, a une pensée pour Abdel qu'il trouve très sympathique, il découvre son humour, ce qui n'est pas pour lui déplaire, en effet, ceux qui viennent chez lui, n'ont pas d'humour... Et Chapus de se demander pourquoi ? C'est bizarre quand même, il est très rare que ceux qu'il appelle ses amis, et ne sont que des gays après tout, il est très rare qu'ils aient de l'humour, c'est vrai. Mais,

pense Chapus, cela n'a rien à voir avec leur homosexualité, quoique... De fait, Chapus ne sait pas, c'est peut-être un hasard ? Sans doute, il faudra qu'il en parle avec sa femme ou, et Abdel peut-être ?

Cette séance restaurant après une nuit agitée pour tous les quatre, nuit où Abdel a brillé par son absence, et la beuverie d'Amanda, tout cela a remis sur rails ce que Chapus ne veut pas, ce qu'il ne veut pas tout à fait ! Mais sait-on jamais ce que l'on veut vraiment ? Il y a tant et tant de fausses envies, de petits plaisirs sans importance qui ne font pas le poids dans une vie mais finissent par peser, lourds et artificiels sur l'horizon d'une vie... Chapus n'aime pas philosopher trop, c'est néfaste, ne pas se prendre la tête avec le non-essentiel, est l'un de ses buts. Et puis c'est fatigant de se regarder en face, il envie soudain Abdel et sa remise en question profonde née d'un deuil, mais il faut bien qu'une remise en question naisse de quelque chose ? Sans doute, et pourquoi est-ce toujours une épreuve qui la fait naître ? Parce que bien sûr on est trop paresseux ou bête pour se remettre en question seul, c'est tout. La conscience n'est stimulée que par des épreuves ! C'est fou ça, et Chapus le voit bien avec ses patients. Médecin généraliste avant tout, il est attentif à ne pas en rajouter sur les épaules de ses patients, ne sommes-nous pas tous, très fragiles ? Après tout, avant tout, des enfants qui ont du mal à grandir. Et c'est aussi son problème, il veut faire ce qu'il veut et le sait, Chapus ! Et à son âge, c'est puéril ! C'est une

grande chance que d'avoir trouvé sa femme, elle aussi focalisée sur l'essentiel, ce n'est pas courant, pas du tout.
Chapus pense donc à Abdel avec une certaine tendresse, il l'aime bien cet homme, ce serait un bon ami très certainement, mais pour l'instant son souci est de se débarrasser d'Amanda à jamais. Trop problématique, et puis, Chapus aime les gens conscients, y compris en ce qui concerne le sexe. C'est quand même plus agréable de prendre son pied avec toute la conscience requise pour que le plaisir soit vif, prenne toute son ampleur. Bref ! Amanda qui fut pourtant un amant satisfaisant, ne l'est plus du tout. C'est devenu une sorte de chiffon, une serpillère sur laquelle s'essuyer les pieds, dégradant vraiment pour lui-même et son partenaire, en l'occurrence Chapus.
Et Chapus a horreur de ça, l'interdit lui sourit, l'excite, mais pas à ce prix-là, il faut que cela reste dans les limites d'un surréalisme convivial et assumé de part et d'autre. Or Chapus est sûr qu'Amanda doit se faire payer maintenant, pas avec eux, ici, mais ailleurs, il en a eu écho. Tout simplement parce qu'Amanda ne peut plus rien faire d'autre que le commerce du sexe. Et l'idée qu'Amanda vende son corps, n'excite pas du tout Chapus. Non. Le sexe pour le sexe, quel que soit le partenaire, doit garder une certaine folie, la luxure c'est pour Chapus, cette folie excessive parfaitement assumée, dont les plaisirs font monter la cote intérieure du désir. Un étalage de corps sans vergogne est loin, pour Chapus,

de l’excitation pure. C’est ainsi ! Donc en un premier temps, se débarrasser d’Amanda qui ne fait plus du tout l’affaire, oui, comment se satisfaire de l’insatisfaisant à ce point ? Pas question.
Cette question étant réglée une fois pour toutes, Chapus passe à autre chose. Ils ont déjeuné tard, ils sortent du restaurant à seize heures trente, et Chapus signale à Amanda, dans la voiture, que sa femme rentrera tôt, et qu’il vaut mieux que tout le monde soit parti. Luis et Rodriguez doivent prendre comme à l’accoutumée un train, Amanda aussi, en gros c’est le message de Chapus, reçu cinq sur cinq par les trois hommes, c’est déjà arrivé, cela ne les choque donc pas, et ils sont tous les trois d’accord.
Quant à Chapus, il projette sans en dire mot de garder Abdel ce soir, il veut dîner avec lui et sa femme pour que cette dernière puisse le connaître mieux. Il le ramènera à Paris demain matin après ce week-end, pour lui pas comme les autres, à cause de la présence d’Abdel.
Vers dix-neuf heures, tous sont à la gare, et Abdel qui est allé se promener, revient dans une maison vide où seul Chapus regarde la fin de la deuxième partie de *Vivement dimanche prochain* à la télévision.
– Bonne promenade ? interroge Chapus.
– Formidable ! Mais où sont les autres ? demande Abdel.
– Partis, ils sont probablement dans le train, nous attendons mon épouse Patricia dite Patou. J’aimerais que tu la connaisses mieux, c’est l’occasion car elle vit ici toute la semaine et ne vient en général que

rarement à Paris, dit Chapus.
– Ah bon ? Mais elle travaille ? demande Abdel.
– Elle est peintre et musicienne. Elle préfère Gif-sur-Yvette à Paris, on peut la comprendre... répond Chapus.
– On peut la comprendre, réplique Abdel en écho.

Patricia est arrivée comme un ouragan, fraîche et reposée d'après Chapus. C'est une belle femme, blonde et sensuelle, elle a en même temps un côté adolescent, on a envie de la protéger, et à la fois, elle assume une liberté pathologique dont son besoin d'indépendance témoigne. Chapus est attendri, il se lève pour la prendre dans ses bras, mais elle le repousse sur le fauteuil qu'il vient de quitter pour se vautrer littéralement sur lui avec un plaisir partagé qui les fait rire.
Abdel se lève pour les laisser à leurs retrouvailles, mais Patricia réagit :
– Non, Abdel, restez, tout cela est très habituel pour nous, vous pouvez m'appeler Patou, est-ce que Chapus vous l'a dit ? Et puis nous allons dîner et faire connaissance, je vous trouve sympa, merci mon chéri d'avoir gardé ton ami ce soir. Venez Abdel, ne partez pas.
Un peu gêné au début, Patou brise la glace et éteint la télévision depuis les bras de son mari où elle se blottit.
Abdel est étonné, il est vrai que dans sa culture, une femme ne se vautre pas en plein salon, devant un étranger, dans les bras de son mari avec une telle

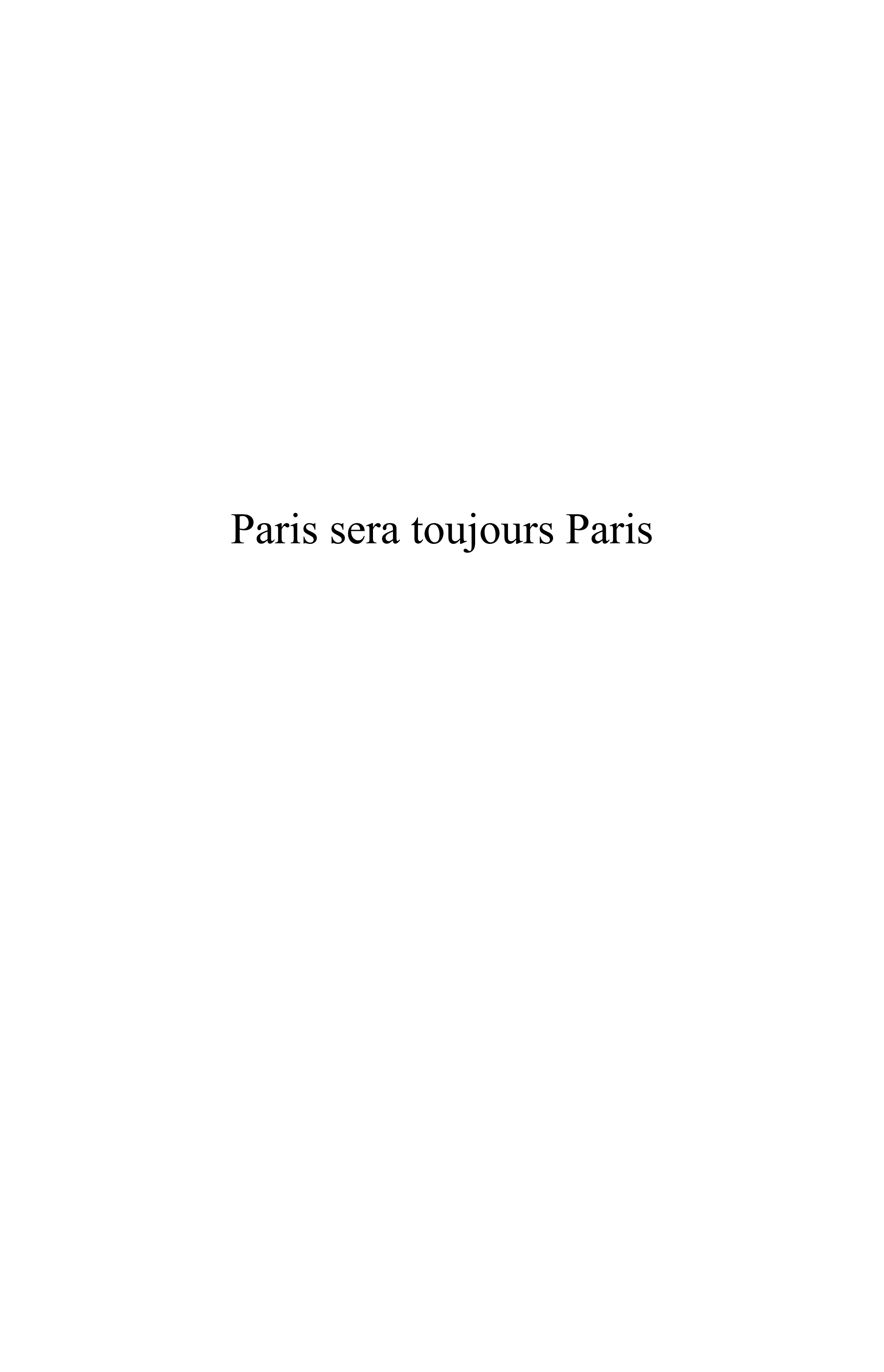
impudeur, mais cela ne le choque pas, il ne voulait pas déranger, c'est tout. Mais Abdel ne dérange pas, et il y a dans l'attitude de Patou une impudeur certaine qui la rend agréablement provocante et désirable. Elle le sait et en joue avec finesse. Plus sensuelle que sexuelle, pense Abdel, surpris par cette pensée qu'il balaye en souriant. Chapus et Patricia forment un couple très érotique, et c'est très surprenant pour Abdel, leur modus vivendi l'interpelle, mais chacun fait ce qu'il veut de sa vie, et pourvu qu'ils s'entendent bien, c'est l'essentiel, pense Abdel qui constate que Chapus et sa femme ont l'air très amoureux et très excités l'un par l'autre. Et il ne sait pas pourquoi, Abdel se dit que sa présence a l'air de les stimuler. Sans se poser trop de questions, Abdel se laisse aller au moment, heureux d'être là.

Puis ils se retrouvent dans la cuisine après s'être rafraîchis, et se mettent à préparer le dîner. Patricia a troqué son jeans pour une robe d'intérieur assez coquine, très sexy, qui ne montre rien mais laisse deviner beaucoup. Abdel fait comme si de rien n'était, ce qui a l'air de plaire beaucoup à Patou. Chapus orchestre la préparation du dîner et met des bougies sur la table de la cuisine dont il éteint les lumières vives dès que tout est installé.

Patou a les joues roses du plaisir d'être entourée par son mari et un ami de ce dernier qu'il apprécie. L'ambiance est à la fois feutrée et joyeuse, ils plaisantent et rient beaucoup. Patou se lève avec grâce, s'assoit avec volupté, son corps souple et ferme

sculpté par la soie de sa robe d'intérieur. C'est un plaisir des yeux et des sens, ce dîner.
Mais c'est dans le salon devant une infusion, que l'ambiance monte d'un cran. Et Abdel pense que c'est chaud, il va bientôt se retirer. Mais quand il se lève en disant bonsoir, Patou le retient d'un regard tout en caressant son mari dont l'érection ne fait plus aucun doute.
Abdel ne sait quoi faire en un premier temps, et il se rassoit tout en ne les quittant pas des yeux, les bougies font la fête au teint, à la peau, au corps, aux yeux de Patou qui soupire doucement.
L'érection d'Abdel ne fait plus aucun doute non plus, ce qui ravit à la fois Chapus et Patou qui prennent leur pied.
Abdel ressemble à une statue, il ne fait pas un mouvement. Les deux bras posés sur les accoudoirs de son fauteuil. Patou l'invite d'un mouvement de la main, il se lève, et s'assied, à leur invite, sur le canapé à côté d'eux.
Et là tout bascule, Patou tout doucement prend l'initiative de s'empaler sur lui, et fait ce qu'il faut, puis elle se couche sur le canapé, en le gardant sur elle. La situation est tout simplement d'un érotisme incroyable, et tous les trois accordés...
C'est alors, qu'elle l'invite à la sodomiser, ce que fait Abdel, que Chapus passe à l'action, et le sodomise.
Quelque dix minutes après, leur jouissance est telle, qu'Abdel tombe sur le corps de Patou qui gémit toujours et suffoque dans un soupir, tandis que

Chapus grogne de plaisir, Abdel lui faisant écho.
Jamais Abdel n'a eu d'expérience de ce genre !
Et qui plus est la suite est tout en tendresse, et c'est sans doute ce qui les surprend le plus tous les trois.



Paris sera toujours Paris

C’est bien sûr un cliché, comment un auteur peut-il en arriver là ?!
Mais Abdel n’est qu’un personnage, et les situations fictives ne sont qu’éclats d’imagination en partance vers les lecteurs plus ou moins avisés, qui ne sont pour certains, pas souvent dans l’innovante abstraction qui fait du roman une réalité bien à lui qui échappe souvent à l’auteur lui-même, ce qui est somme toute rassurant par rapport à la créativité qu’il exprime. Cette dernière prend forme dans le fin fond d’une intériorité qui fait la roue dans un espace illimité et sans frontière aucune, il y a donc là une vraie liberté que ne peuvent pas reconnaître ceux qui sont pour leur part, enfermés dans les barrières des conventions que les circonstances de la vie cassent parfois, souvent, mais dont on garde les morceaux brisés cachés aux yeux des autres afin de ne pas avoir l’air de ce que l’on n’est pas. Mais est-on ce que l’on est lorsque de la vie et de ses surprises surgissent des situations qui nouent ces relations qui étonnent, que l’on maîtrise peu tant elles se lient et se relient les unes aux autres en dehors du mental, là où la sensibilité foisonne les fleurs de Beaudelaire, et sont-elles vraiment du mal ? Ou tout simplement de vie et d’amour, de tendresse et d’acceptation de

l'autre et de soi dans l'instant ? Avec tout ce que l'humain compte de potentiel, de désir et de voies pour y parvenir et en épouser les excès comme les restrictions qui malmènent ou épanouissent des uns ce que les autres ne peuvent assumer, ne pourront jamais assumer. Et n'est-ce pas une histoire tout à fait personnelle à chacun qui en démêlera les nœuds comme il le pourra, comme il saura ?
Le retour d'Abdel à Paris est tempétueux, il est passé en une seule soirée, d'hétérosexuel à sexuel ! Mais s'il en a goûté les plaisirs, les a-t-il assez aimés pour récidiver ? Abdel ne veut pas se poser cette question, il aimerait en parler, peut-être avec Chapus, mais est-ce bien raisonnable ? En effet, Chapus étant partie prenante, c'est risqué ! Et Abdel ne veut pas tomber dans les ornières des filtres qu'il a partagés avec Chapus le temps d'une soirée, les lignes de moindre résistance et les conventions idiotes qui font du bien et du mal, une sorte de cercle vicieux, c'est le cas de le dire ! d'où l'on a du mal à sortir car les spirales, en soi, en chacun, vont leurs propres cercles et les emmêlent à souhait ! Abdel ne veut pas. Mais à qui alors ? Et à part Marthe, il ne voit pas, ses collègues, les chercheurs, ne comprendraient pas ! Au fond il n'en sait rien, mais n'est pas assez intime avec eux. Et puis, Abdel est croyant. Mais la pente vertigineuse du désir l'a attiré comme un aimant dans ce qu'il considère être un péché. Mais est-ce un péché ? Parce qu'après tout, c'est par amour du corps d'une femme, de son désir pour elle, qu'il a succombé, ce n'est pas un péché, non, c'est la suite

qui l’a surpris, une suite à laquelle il ne pouvait s’attendre bien sûr, une suite qu’il a aimée, il a eu un immense plaisir qu’il n’aurait jamais pu soupçonner... C’est ce qui l’interpelle le plus ! Comment peut-on se laisser glisser sur ces pentes si loin de soi, sur lesquelles évoluent certains qui vous y entraînent et où c’est vraiment le pied ! Oui vraiment le pied ! Et ça, Abdel ne peut pas le nier, il ne le nie nullement, a apprécié, même si cela le gêne un peu dans sa tête, ce n’est que l’idée qu’il se faisait de la sodomie qui ne colle pas avec le plaisir qu’il en a éprouvé.
En rentrant avec Chapus sur Paris, aucune gêne, rien qu’un moment passé pour le meilleur sans le pire. C’est ainsi qu’il reçoit Chapus ce matin, mais pour Abdel c’est un peu différent parce que Chapus est sans doute coutumier de ces séances…
– Ne crois pas que ma femme et moi pratiquions toujours ce genre de choses, c’est très rare, mais tu lui as plu, et nous avons l’habitude de ne rien faire en cachette, c’est notre façon de vivre, je préfère la voir s’éclater devant moi, avec moi plutôt que de l’imaginer le faisant seule sans moi. Mais c’est très rare, cela n’est arrivé qu’une fois avant hier soir. Il y a quatre ans à peu près, et nous n’avons plus jamais revu cet homme très jeune qui est reparti pour le Canada où il vivait. Avec toi c’est différent, mais il n’est pas dit que cela se reproduira, n’est-ce pas ? Nous verrons. Mais je te demande d’ores et déjà et avec l’accord de Patou, de revenir le week-end prochain, si tu veux bien évidemment. J’ai aimé, pas toi ? demande Chapus.

– Bien sûr, moi aussi. Mais... commence Abdel aussitôt coupé par Chapus.
– Il n’y a pas de « mais », tu as aimé, nous avons aimé tous les trois, point ! Et cela ne veut pas dire que cela deviendra une habitude, mais Patou a envie et moi aussi, de mieux te connaître. Tu as été parfait, rassurant pour un couple, dit encore Chapus.
– Merci. Mais un choc quand même ! lance Abdel.
– Oui mais quel choc, pas d’interdit et un plaisir partagé, c’est tout ce que l’on peut demander à ce genre de séance, et je peux te dire qu’ayant pratiqué cela avant ma femme, c’est très rare, dit Chapus convaincu, mais peu convaincant pour Abdel... qui passe les jours qui suivent dans une forme de torpeur dont seul son travail de recherche le sort. Il n’appelle même pas Marthe qui sent peut-être qu’il a besoin d’espace, puisqu’elle ne l’appelle pas non plus, occupée qu’elle est par une nouvelle liaison toute neuve, toute belle.
C’est le jeudi soir suivant alors qu’Abdel grignote des noix de cajou devant sa télé sans grande conviction, se demandant si Marthe serait disponible le lendemain soir, que son portable sonne.
– Bonsoir Abdel, comment vas-tu ? C’est la voix de Patou qu’il reconnaît aussitôt. Un frisson le parcours. Une fraction de seconde de silence.
– Bonsoir Patou, je vais bien, beaucoup de travail, mais bien, merci, dit Abdel qui s’abstient de lui demander de ses nouvelles.
– Est-ce que nous pouvons compter sur toi vendredi soir, demain, pour le week-end ? J’allume déjà le feu

dans la cheminée, c’est très agréable, dit Patou de sa voix chaude, enveloppante.
– Je suis désolé, j’ai des engagements pour demain soir et samedi, non, je ne pourrai pas venir, s’entend mentir Abdel avec un certain soulagement.
C’est d’abord un silence qui lui répond, puis Patou enchaîne :
– Alors, le week-end prochain ? Non ? Je comptais vraiment sur toi, tu n’as pas dit non à Chapus ? Je croyais... veut expliquer Patou, mais Abdel lui coupe la parole :
– Je suis désolé, mais je n’avais pas dit oui à Chapus ! Et de toute façon, je suis pris, nous verrons, tant de choses peuvent se passer d’ici le week-end prochain ! Et toi, ça va ? demande enfin Abdel d’une voix assez indifférente.
– Cela irait mieux si tu venais, mais bon, c’est dommage... Appelle-moi si tu veux, quand tu peux, je serai ravie de pouvoir rester en contact avec toi... dit Patou.
– J’ai un travail monstre, pas beaucoup de temps, et je pense partir quelques jours bientôt, je n’ai pas encore décidé quand, lance Abdel qui tente de mettre de la distance entre eux, et de prendre un certain recul.
– Très bien, ce sera quand tu voudras, prends soin de toi, dit Patou quelque peu dépitée.
Abdel qui a fini les noix de cajou, se lève pour se verser un jus d’orange, et décide d’appeler Marthe. Il ne pense déjà plus à Patou, ni à son mari de Chapus, et appelle Marthe qui décroche sur un éclat de rire.

– Allo ? Abdel ? Un revenant ! Comment vas-tu ? Tu t’es évanoui depuis ce week-end chez ton médecin préféré ! Alors ? interroge-t-elle.
– Tu as raison, mais j’ai aussi beaucoup de boulot, ceci explique cela, et j’aimerais bien te voir, tu es libre demain soir ? On pourrait se refaire un dîner au Procope ? demande Abdel très direct.
– Bon, si tu veux, mais je viens avec mon nouvel amour – je ne sais pas trop si c’est de l’amour – mais je fais comme si, il ne restera que trois quarts d’heure, ne dînera pas avec nous, il a une soirée familiale... Est-ce que cela te va ? demande Marthe très joyeuse.
– Oui, ça me va. Vingt heures comme d’habitude. Et je trouve qu’il y a longtemps que l’on ne s’est pas vu ! Donc à demain ? dit Abdel.
– C’est ça, à demain, il s’est passé bien des choses en deux semaines... Trop de choses à te dire, et toi ? demande Marthe.
– Moi aussi ! réplique Abdel avant de raccrocher.
Et voilà, se dit Abdel, je ne mens plus à Patou, je suis pris !
Ce prénom de Patou sonne bizarrement, Abdel est en rejet, et il ne sait pas si c’est de Patou, de Chapus qu’il n’a pas rappelé, ou les deux ? Chapus, trop fin et intelligent pour faire la moindre gaffe après le dernier week-end, reste invisible, il a peut-être envoyé Patricia dite Patou en éclaireur vers Abdel qui se dit qu’elle est bien assez indépendante pour avoir pris l’initiative de l’appeler toute seule. Drôle de couple, drôle de modus vivendi, drôle de mœurs,

drôle de tout ! Trop, bien trop pour Abdel qui continue à s’interroger autrement sur lui-même et sa vie, ses besoins, ses envies, sa morale, son éthique et tout le reste, un bilan de vie en somme, jamais négatif, mais en l’occurrence assez violent depuis le séjour chez Chapus, et ce dimanche soir pas comme les autres.

D’ordre ou de désordre, de lumière brillante dans la superficialité du néant tout proche menacé par un inconscient en ébullition qui prend la conscience comme plaque tournante d’évolution bâtisseuse et destructrice à la fois, Abdel se fait l’avocat du diable tapi en chacun, comme de l’Ange gardien qui sait tendre les moyens pour rétablir un équilibre rompu brutalement par les plaisirs quels qu’ils soient. Et les plaisirs de la chair sont de loin, les plus dangereux sous leurs aspects bien trop non-essentiels pour ne pas être au demeurant très importants. C’est cette importance ou pas, qui retient toute l’attention d’Abdel en ce moment. Et c’est pourquoi, en déduit-il, il ne peut absolument pas retomber dans cette luxure qui lui a trop plu, en effet, pour le laisser indifférent à l’avenir, selon les circonstances et l’entourage. Abdel le sait et ne veut pas se laisser entraîner ou provoquer, car cela dérange sa croyance intime, sa foi, tout ce qui jusque-là a fait de sa vie, un cheminement non pas parfait, mais correct, dont il n’a jamais eu honte. Abdel est sous le regard de Dieu à qui rien ne peut être caché, il assume ce week-end comme une expérience humaine, ma foi !

pense-t-il, et rien de plus, rien de moins. Et il lui faut maintenant choisir entre ce qu'il est, ce qu'il devient et ce qu'il sera, et c'est du moins ce que pense Abdel à ce moment même de cette fiction qui le met en scène sans lui enlever son libre arbitre de personnage en quête de lui-même. L'auteur est très présent, il l'aime bien cet auteur qui respecte les valeurs qu'Abdel a toujours eues présentes et pratiquées dans sa vie. Parce qu'Abdel sait qu'il faut parfois se méfier des auteurs qui vivent à travers leurs personnages, des situations et des fantasmes divers. Mais ce n'est pas le cas de l'auteur qui anime Abdel qui a pris ici toute son indépendance de personnage, et décide et fait comme bon lui semble, Abdel le sait, il est reconnaissant envers cet auteur qui lui laisse décider comme il l'entend de sa vie pourtant romancée, mais qui n'en est pas moins la sienne.

Et si les vies se croisent et se mêlent le temps d'un soupir parfois, et si les actes se manquent à l'orée d'une soirée, dans la vie active ou privée, et si les êtres ne se trouvent pas eux-mêmes, chacun, dans cet imbroglio, et si certains fuient parce qu'ils se fuient eux-mêmes, et s'ils se lancent tête baissée, corps embrasés, dans les abysses les uns des autres, et si...
Mais comme les êtres sont étouffés par leurs propres crimes envers eux-mêmes, mais comme ils se précipitent les uns sur les autres dans ces florilèges d'apparences où l'argent comme le sexe sont rois, mais comme ils se méprennent chacun, sur l'autre, mais comme ils s'engagent sans s'engager, ne

sachant pas à quoi ils s'engagent la plupart du temps, mais comme c'est le plaisir ou bien l'envie qui sont les maîtres d'œuvre de vies qui se perdent, mais comme l'amour est un fantôme recouvert du linceul des envies dont les excès sont les tiraillements inédits, mais comme tout cela tourne dans les têtes quand après avoir touché, goûté à l'interdit, elles s'en prennent à elles-mêmes sans que le cœur ait voix au chapitre à clore ou à ouvrir, que l'on vient d'ajouter au grand livre du destin, alors que ce chapitre ne fait pas partie de la destinée dont la responsabilité nous incombe.
Et si...
Mais comme...
Les erreurs traitées comme telles, ne sont finalement que des marches que la perfectibilité doit monter quand la conscience lâche toutes ses béquilles, et l'être tous ses filtres.
Une erreur n'est qu'une erreur que Dieu peut pardonner quand on ne récidive pas parce que l'on ne peut plus résister à cette tentation-là que seul le cœur sait équilibrer quand on lui laisse les rênes.
C'est ainsi que tourne la tête d'Abdel qui va son chemin de chercheur dans les abîmes des tournants qui se présentent à lui depuis le décès de sa femme qui a de fait, en fait si peu partagé sa vie... Et comme c'est curieux que les enfants d'Abdel soient pour le moment passés au second plan de sa vie. Non pas qu'il les oublie, mais ils sont adultes, moins présents, loin, et qu'Abdel doit pour l'heure s'occuper de son âme en difficulté, de son cœur qu'il découvre, de sa

vie dont il ne veut pas gâcher le reste, c'est-à-dire les années que Dieu a prévues pour lui, dans la durée.
Passager de la vie, serviteur de Dieu, Abdel efface de sa vie, Patou et a fortiori Chapus qui ne sont finalement que les mouches de ce coche qu'Abdel est aussi, en conduisant de sa vie les moindres détails qu'il lui faut donc maîtriser.
Et s'ensuit une période très pratiquante pour Abdel qui s'était un peu éloigné de sa pratique religieuse, mais c'est en elle qu'il veut retrouver la force d'âme et de cœur qui lui a fait défaut ces derniers temps.
Il n'y a pas de péché prépondérant dans la relation d'Abdel avec Dieu, non, mais Abdel pense qu'il a lâché les rênes de sa vie que d'autres ont prises, et ça, ce n'est pas possible, se laisser entraîner ainsi n'est pas sa tasse de thé, il ne veut plus que cela se reproduise, un point c'est tout.

Marthe ne sait rien, il n'a pas pu lui en parler d'autant que son jeune ami, un homme très sympathique, était présent à leur dernier rendez-vous au Procope. Et que lorsqu'il est parti, le charme de leur intimité avec Marthe, était rompu ! C'est fou ce qu'une relation intime peut être bouleversée lorsqu'un autre protagoniste entre dans le cercle de la vie intime. C'est valable pour tous, surtout quand c'est d'amitié qu'il s'agit. Abdel constate. Et s'il le regrette, qu'y faire ? Rien, lui vient spontanément à l'esprit. Le respect implique qu'il n'y a rien à faire sinon attendre et voir comment évoluera la relation entre lui et l'ami de Marthe.

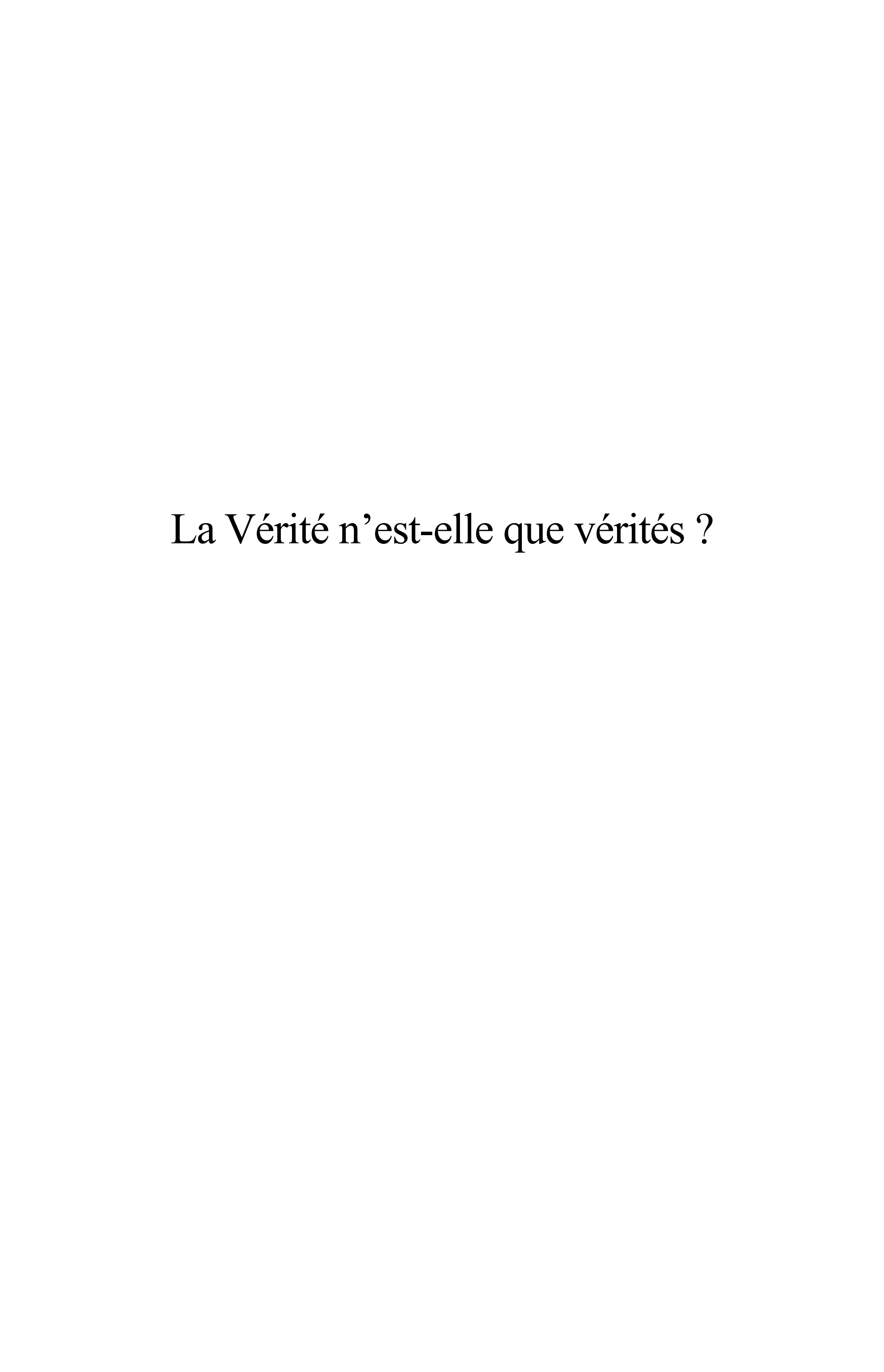
Abdel se sent très seul. Mais il se réfugie en Dieu et fait de son travail sa priorité absolue. Et il pense que même si ses enfants étaient auprès de lui, cela ne changerait rien, absolument rien, impossible de se confier... Et dans ce sens, Chapus lui manque, Abdel est à deux doigts de penser que Chapus l'a trahi en tant que médecin ! Et plus il y pense, plus il en est persuadé, jusqu'à ce qu'il prenne rendez-vous pour... il ne sait pas encore quoi, mais il lui faut revoir Chapus seul à seul une fois au moins, une fois encore.
Mais la secrétaire de Chapus lui dit que ce dernier est parti sur la Côte d'Azur pour assister à un colloque. Vrai ou faux, peu importe, Chapus devrait rentrer lundi prochain. Il le rappellera, ne laisse pas son nom, et rentre ses pensées comme il le peut, en les rangeant dans la case « non réglé » de son programme au quotidien.

Paris est tout gris depuis quelques jours déjà, mais Paris est bien la seule à qui mine grise va aussi très bien.
Abdel travaille trop, mais cela lui fait du bien, il lui arrive même de rester le soir en heures supplémentaires alors que tous ses collègues sont partis. Au point que le directeur du Centre lui dit un matin, de ne pas tirer trop sur la corde... Abdel rit pour lui répondre :
– Il y a des périodes où le besoin de travailler plus correspond à une vraie nécessité vitale, et je suis dans l'un de ces moments, mais ne vous inquiétez pas, tout va bien !
Et cela a l'air si vrai, net et spontané, que le directeur quitte Abdel, rassuré.

En travaillant à ce rythme, Abdel ne laisse aucun espace à son mental pour le trouble qui s'est installé en lui lors de ce fameux week-end avec Chapus, ses amis et sa femme Patou.
Et c'est très bien ainsi, parce que quand le mental est le patron de l'intériorité, alors rien ne va plus, il ne laisse aucun répit et la seule chose que peuvent faire ceux que le mental emprisonne ainsi, c'est d'avoir recours à des subterfuges et autres méthodes pour plâtrer et pallier ces défaillances de la conscience mentale qui prennent le pouvoir pour pourrir le quotidien à souhait. Seule alternative à ces handicaps : le travail à outrance qui apparaît comme la seule solution, et c'est quand même une fuite en avant sans aucune limite, il n'y a pas de secret, l'ordre intérieur ne peut pas être mental, il ne peut être que divin ou ne pas être ! Tout cela, et avec d'autres mots, Abdel le sait intellectuellement. Mais dans sa fuite vécue de manière excessive dans le travail, il se demande quand même pourquoi sa Foi aussi, prend un certain recul. Et ce n'est pas tout à fait net en lui, il constate simplement qu'il a du mal, pour la première fois de sa vie, à vivre sa Foi en Dieu, avec la même intensité qu'auparavant.
Et quand il rentre chez lui, ce soir-là, il se pose, dîne alors qu'il n'a pas très faim, et examine sa situation intérieure avec beaucoup de soin. Ce qui lui vient tout de suite à l'esprit, est cette honte qu'il refoule depuis ce week-end où toutes les vibrations infernales du plaisir décuplé qu'il a vécu, se sont mêlées à celles d'un paradis artificiel pourtant très

séduisant. Et en y repensant son corps s'émeut à nouveau. Est-ce son corps ou son mental et les images qui s'y sont gravées ? Est-ce vraiment son corps ou bien la stimulation du mental sur lui ? Abdel n'aime pas ce qu'il découvre de lui, de ses pensées, de son mental, de la manière insidieuse dont la honte l'envahit, il n'est ni à l'aise, ni heureux, il est juste mortifié par lui-même. C'est sûr ! Personne ne l'a forcé, n'est-ce pas ? Entraîné dans les fantasmes d'un couple sympathique, il a entrevu de lui une facette scintillante voire flamboyante qu'il déteste en lui. Et ce miroir tendu par Chapus et sa femme, au demeurant très à l'aise eux-mêmes, est pour Abdel un cauchemar.
Alors est-ce l'éducation qu'il a reçue de ses parents qui est en cause ?
Et puis est-ce si dramatique ?
Il n'a plus Chapus pour se confier, quelques coups de fil de ce dernier auxquels Abdel n'a pas cru bon répondre... Patou qui est revenue à la charge aussi, ces deux-là sont peut-être inquiets après tout ?
C'est ce soir-là, après cette réflexion sur lui-même en solo, qu'Abdel décide de retourner voir Chapus à son cabinet une fois encore.
Et puis, il veut voir Marthe, mais seule, et peut-être lui parler, personne autour de lui ne peut comprendre à part ces deux personnes. Dans l'esprit d'Abdel, Chapus est en recul, il n'est plus autant diabolisé qu'il l'était juste après ce week-end, trois mois ont passé, lisses comme des cartes postales glissées dans l'enveloppe d'un passé à oublier, mais oublie-t-on

jamais le passé ? Non, on l'occulte, mais est-ce mieux ? Abdel est décidé à ne rien occulter du tout. Et pour assumer ce changement radical en lui, il est prêt à revoir Chapus, et peut-être même Patou, sans suivre leur mouvement, en étant lui-même, mais qui est-il ? Oui qui est-il pour avoir tant apprécié cette partie de jambes en l'air inattendue qui a comblé une partie de lui-même ? Et quelle est cette partie-là qu'il ne connaissait pas encore ?
C'est pour arrêter la machine dans sa tête qu'Abdel prend deux gélules de valériane – qu'il ne prenait plus du tout – avant de se coucher et finalement de trouver le sommeil.



La Vérité n’est-elle que vérités ?

Les aubes citadines sont toutes différentes bien qu'elles se ressemblent toutes, le travail y est omniprésent pour beaucoup, et tout ce qui est à faire dans la journée s'y inscrit dans le brouillard d'une conscience objective qui se réveille à peine. Abruties ou pleines d'énergie, sans allant ou enthousiastes, les aubes ressemblent comme deux gouttes d'eau à celui qui les vit. Les aubes sont des gants aux couleurs de l'humeur du jour, que l'on glisse sur des mains prêtes à faire, quel que soit ce « faire ». Bien peu sont prêts à travailler mains nues, à saisir tous les problèmes de front, et à être le patron de soi-même avant de pouvoir le devenir en responsabilité collective et travail altruiste. Il y en a, mais ils se comptent sur les doigts d'une main, comme des exceptions qu'ils sont à coup sûr !
C'est la pensée qui vient à Abdel alors qu'il ouvre les yeux en cette matinée grise et cotonneuse dans le ciel comme en lui.
Il appelle Chapus et prend rendez-vous avec son assistante sans demander à lui parler. Abdel ne met pas de gants ce matin, consciemment, un peu soulagé et il ne sait pas pourquoi. Mais c'est un fait qui le rassure et le ravit presque, si à ce stade il pouvait être ravi, ce qui est loin d'être le cas.

Mais l'ange gardien veillant, il y a sûrement de ce dernier dans sa journée qui commence bien, se dit Abdel qui a obtenu un rendez-vous avec Chapus le jour même à treize heures. Exceptionnel, note Abdel avant de se plonger dans ses travaux. L'assistante devait avoir des ordres, Chapus est trop pris, oui, vraiment exceptionnel ! pense Abdel que cela fait sourire.

Il est treize heures juste quand Chapus reçoit Abdel. L'assistante n'est plus là, c'est lui qui vient ouvrir la porte à Abdel qui n'avait pas pensé qu'en effet à cette heure-là, Chapus serait forcément seul.

Cordialement, Chapus fait signe à Abdel de rentrer dans une pièce que ce dernier ne connaît pas, c'est un salon confortable, un grand canapé, deux fauteuils, tapis moelleux, décoration dans les bruns, ors, et rouge par touches. Mais c'est très loin d'un cabinet de médecin. D'ailleurs cette porte est dérobée... une grande tenture en masque l'accès au bout d'un couloir, et Abdel n'avait jamais remarqué ce couloir qui est lui aussi masqué par un porte-manteau qui, aujourd'hui est poussé et facilite l'accès au couloir et à la pièce dans laquelle ils entrent.

– Comment vas-tu Abdel ? Je suis heureux de te revoir, avec Patou, nous nous sommes beaucoup inquiétés, dit-il l'air grave.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce salon ? rétorque Abdel en regardant la pièce.

– Tu n'aimes pas ? C'est une pièce que j'ai fait

aménager pour moi et mes amis proches voire intimes, et de plus, je dors ici parfois, regarde, dit-il en se dirigeant vers une porte qu'il ouvre.
Abdel s'approche, il y a là un lit immense qui prend presque toute la petite pièce qu'il peut voir depuis la porte, un grand rideau masque en partie une salle de bains originale qui prolonge la petite chambre. Abdel est très étonné.
– Quand nous avons une soirée à Paris, nous dormons ici le plus souvent pour ne pas faire le trajet jusqu'à Gif-sur-Yvette, c'est sympathique, non ? Tu aimes ? demande Chapus en regardant Abdel qui opine de la tête.
– Oui, c'est très chouette, j'étais loin d'imaginer que ton cabinet cachait ce genre de lieu, dit-il.
– Tu sais, on est souvent loin d'imaginer ce genre de choses, et aussi ce que sont, pensent et vivent les personnes que l'on croit connaître... Tu as remarqué ? demande Chapus.
– J'ai remarqué, réplique Abdel.
– Alors, qu'est-ce qui t'amène ? demande Chapus, nous espérions te revoir pour un week-end, même si tu ne participes à rien de nos folies, tu es libre, mais nous aimerions te revoir, dit Chapus en prenant une cigarette dans le paquet posé sur la table basse.
Et c'est la première fois qu'Abdel voit Chapus fumer.
– Oui, j'avais arrêté et je viens de reprendre, dit calmement Chapus en réponse à l'étonnement d'Abdel.
– Eh bien, je n'ai pas grand-chose à dire sinon que tout ça m'a quelque peu déstabilisé, et que je

travaille beaucoup. Je suis furieux contre moi d’avoir suivi votre mouvement, je ne suis pas satisfait de ce qui s’est passé, et je pense que si nous pouvions rester amis, ce serait sans tout ce bazar qui ne me sied nullement ! lance Abdel étonné par ses propres paroles !
– Très bien, mais personne ne t’a forcé, n’est-ce pas ? Et tu sais, le cul finalement n’est que le cul, c’est-à-dire la chose la moins importante au monde ! Dont tout le monde fait un plat, mais quand on le remet à sa place, ça va beaucoup mieux pour tout le monde, il n’y a pas de quoi en faire une montagne ! lance Chapus très à l’aise. Et pour Patou, comme pour moi, c’est juste un plaisir de plus, rien de bien grave, ajoute-t-il en souriant.
Des pas dans le couloir et la porte du salon s’ouvre sur Patou radieuse, portant plusieurs sacs d’emplettes.
– Salut les hommes, oh ! vous avez l’air sérieux comme tout ! Rien de grave au moins ? Mais c’est une belle surprise mon chéri, de te trouver avec Abdel ! dit-elle en posant ses sacs à terre dans un coin.
– C’est une surprise, mais pas celle que tu crois, dit Chapus.
– Mais je ne crois rien, mon amour ! Je constate et cela me fait plaisir, c’est tout, comment vas-tu Abdel ? demande Patou craquante à souhait.
Elle porte une jupe longue qui danse sur ses jambes dont Abdel garde de vraies images dans la tête. Et sous sa veste de fourrure qu’elle fait glisser sur un accoudoir du fauteuil vide, un top dont l’échancrure laisse deviner la poitrine parfaite et insolente dont

Abdel garde aussi un souvenir précis qui lui colle au corps et l'émeut à nouveau.
Patou se pelotonne contre l'épaule de son mari, il l'embrasse sur la bouche et palpe son corps appétissant en grognant de plaisir. Ils vont bien ensemble, pense malgré lui Abdel qui ne peut pas se lever tant son corps s'émeut...
– Abdel, peut-on compter sur toi le week-end prochain ? demande Patou.
– Je ne sais pas encore, nous verrons... s'entend dire Abdel comme dans un brouillard où seule Patou est lumineusement présente.
Et Patou soulève sa jupe sous laquelle ses bas et ses jarretelles noirs font un effet instantané aux deux hommes sous le charme. Elle enlève son slip et le jette vers Abdel puis dégaine la verge de son mari sur laquelle elle dépose un baiser léger avant de s'asseoir sur lui, tournant ainsi le dos à Abdel. Et s'ensuit un ballet lent et voluptueux dont le couple a le secret, Abdel n'en peut plus, son érection est insolente, ne lui laisse pas de répit, et il constate qu'il n'y peut rien, le désir monte en lui instantanément, il a envie de Patou et n'est plus le patron... Chapus a dégagé la poitrine de sa femme du top qu'elle porte, il la caresse, Patou gémit de plaisir et appelle Abdel qui ne bouge pas, tétanisé à nouveau par cette séance impromptue à laquelle il ne s'attendait pas.
Puis Patou laisse son mari pantelant, affalé sur le canapé et se dirige vers Abdel – poitrine nue et triomphante – à qui elle fait subir le même sort. Le plaisir est intense, Abdel lui aussi grogne de plaisir.

– Tu vois bien que c'est bon, tu viendras, dis ? murmure Patou à son oreille qu'elle mordille.
Elle est réellement la maîtresse de cette séance érotique Ô combien ! Abdel le sent bien.
Une fois assouvie, comme le sont les deux hommes, Patou se dirige vers la petite chambre, et revient un quart d'heure après toute fraîche.
– Bon, c'est quand même agréable tout ça, non ? dit-elle en soupirant. J'ai une proposition à vous faire, en fait c'est de ta faute Chapus, tu n'aurais pas dû abuser d'Abdel pour qui c'était la première fois sans doute, et que tu as dû traumatiser, n'est-ce pas Abdel ? C'est ça qu'il faut rattraper, me semble-t-il, le bel Abdel a beaucoup moins de scrupules à prendre du plaisir avec une femme si son mari est d'accord, donc il faut que toi Chapus et moi, innovions dans ce sens. Qu'en dis-tu mon chéri amour ? demande-t-elle en regardant son mari.
C'est après un silence, et un passage dans la salle de bains de la petite chambre pour les deux hommes, que Chapus dit, quelque vingt minutes après :
– Voilà, si vous êtes d'accord, je me dis que si vous passiez une nuit ensemble, cela détendrait l'atmosphère et Abdel me pardonnerait sans doute le désir que j'ai eu pour lui, la jouissance que nous en avons tiré tous les deux... Sans jeu de mots !!! Et à nouveau nous serions plus décontractés, ce qui est nécessaire pour ce genre de rendez-vous, qu'en dites-vous ? demande Chapus.
– Mais c'est magnifique, oui ! oui ! Abdel, dis oui !!! lance Patou toute excitée.

Abdel est sans voix ! Chapus lui offre une nuit avec sa femme ! Mais comment comprendre les Occidentaux ? Difficile quand même, en Orient on offre des femmes, oui, mais ce sont des prostituées qu'on paye pour ça. Patou est un cadeau impérial de la part de l'homme qui l'aime et qu'elle aime ! Incompréhensible pour Abdel qui accepte pourtant. Autant dire qu'il n'a pas le choix, Patou est pour, Chapus aussi, pourquoi faire la fine bouche ? Abdel accepte, après tout il passera la nuit avec une femme, il n'y a rien de répréhensible à cela puisque c'est le mari lui-même qui le leur propose.
Et ce sera la nuit de vendredi à samedi, si tout se passe bien, Abdel ira passer le week-end à Gif-sur-Yvette avec eux.
Dans le salon tout est quiet, Patou a préparé un thé, ils le dégustent en plaisantant, Abdel se sent décontracté, oui Patou a raison, c'est le fait d'avoir un rapport avec un homme qui n'a pas plu à Abdel même s'il en convient, l'acte en lui-même lui a donné beaucoup de plaisir, et c'est justement ça qui ne va pas !
En se quittant, Patou lui caresse la verge en lui murmurant « à vendredi ici même ». Et elle embrasse Abdel sur les joues tandis que Chapus lui caresse les seins.
Dans la rue, Abdel est jaloux, il pense que là-haut, à nouveau, Patou et Chapus très excités ont remis ça. Il hésite à remonter, s'en défend, et rentre chez lui, obsédé par ce couple licencieux qui lui plaît beaucoup. Mais franchement, se dit-il, comment imaginer que

cela pouvait arriver ainsi, en pleine journée, et si délicieusement cette fois-ci ?
Et Abdel malgré lui, attend avec impatience vendredi soir.
C'est une drôle d'histoire, vraiment ! se dit Abdel qui se sent à l'aise dans cette nouvelle situation, il n'y a pas d'interdit à coucher avec une femme, d'autant qu'il n'y a pas d'adultère ! C'est quand même fou cette histoire ! Et Patou est si attractive. Peut-être, se dit Abdel, qu'une fois rassasié d'elle, la magie ne jouera plus, et qu'il ne sera plus obsédé par son corps, ce qui pour l'instant est une réalité dont il se passerait bien. C'est qu'Abdel n'aime pas la dépendance, quand il lui est arrivé de tromper sa femme, comme à tous les hommes en général, le contraire est très rare pense-t-il, il n'en faisait pas une montagne, cela passait très vite, pas même une liaison, juste une passade, mais avec Patou il y a quelque chose en plus, elle est si libre dans sa tête, dans son corps et dans sa vie, qu'elle en devient tout à fait fascinante ! Et Abdel est séduit. « C'est vrai, je suis séduit au-delà de ce que j'aurais jamais pu imaginer ! » se dit-il. Jusqu'au vendredi suivant, la pensée voire l'obsession envers Patou ne le quittera pas, chaque jour il y pense, il vit avec, et les parties du corps de Patou assaillent son quotidien en vrac, de manière très focalisée, c'est terrible, constate Abdel qui ne parvient pas à chasser loin de lui, ces pensées qui lui reviennent sans cesse comme une véritable obsession qu'il ne parvient pas à comprendre.
C'est en tout cas, la première fois que cela lui arrive

à ce point. Et c'est même fatigant pour Abdel, qui se surprend à penser « vivement vendredi pour en finir ! »...

Le rendez-vous avec Marthe s'est passé mollement. Bien sûr ils étaient contents de se revoir après tout ce temps. Mais Abdel ne lui a rien confié, en effet, le cours de sa vie est en ébullition, comment se livrer ainsi alors qu'il a fallu des semaines pour en arriver là ? Et devant la difficulté de se confier au risque de parler sans cesse de lui, et de ce couple par lequel lui arrive le plaisir en ce moment, Abdel choisit de se taire. C'est plus facile, et puis il ne sait vraiment pas comment tout cela tournera, qui peut le savoir, en effet ?
Marthe est égale à elle-même. Et elle le reste.
Quant à Abdel, la force érotique qui le saisit par le biais de Chapus et de Patou, est pour lui, pour le moment, indicible, tant elle est irrationnelle et paradisiaque, concrète comme un corps sur soi, et machiavélique en ses obsessions gravées en lui, codées sur son propre corps. Abdel n'en revient pas lui-même. Et Patou est si à l'aise avec tout ça, si naturelle, si pétillante de normalité !! C'est à la fois rassurant et terriblement inquiétant car Abdel s'attend à tout de sa part, Patou est absolument imprévisible à ses yeux !
Donc, à Marthe il ne dit mot au risque de paraître inventer et par peur de manquer quelques marches, il y en a eu tant ! Et donc de sembler incompréhensible...
C'est fou ce que je m'arrête aux regards des autres !

se dit Abdel pour aussitôt rectifier en se disant : c'est fou ce que je m'arrête à mon propre regard bourré de conventions en veux-tu en voilà ! Et c'est un peu vrai. Abdel est en pleine émotion érotico/sexuelle, il aime ça, dès qu'il ne s'agit pas d'un homme avec lequel avoir un rapport intime, oui, sans cela tout va plutôt bien.
Marthe repartira donc du Procope sans avoir la moindre idée de ce que traverse en ce moment Abdel, de la tempête sous son crâne, qui agite à la fois ses sentiments et ses habitudes, mais dont il ne parvient pas – c'est trop compliqué encore – à parler avec son amie Marthe.
Et Abdel rentre chez lui ce jeudi soir, comme un somnambule attendant la prochaine nuit avec à la fois, intérêt et quelque anxiété.
Juste ce qu'il faut pour stimuler le désir et la curiosité qui forment en lui, un couple aventureux le préparant à cette nuit prochaine dont il se défend de rêver afin de ne pas l'abîmer en l'anticipant. Chaque chose en son temps.
Marthe avait de l'allure ce soir, et pourtant Abdel la trouve sans attrait physiquement, il faut dire qu'après Patou à dose homéopathique, plus personne ne fait, sur ce plan-là, le poids !
Et l'aube du vendredi se lève pour Abdel.
Il en fera le tremplin d'une belle journée de travail pour s'empêcher de fantasmer outre mesure.

Il avait imaginé – quelle erreur ! – une arrivée plus romantique, Patou qui l'attendait dans une robe

d’intérieur sexy comme elle sait les porter...
Mais non, Patou est arrivée en même temps que lui, à l’heure dite, mais en jeans avec sa veste de fourrure comme la dernière fois, les bras chargés de paquets, en le voyant, elle lui a demandé de l’aider.
– Mais ça tombe bien, tiens, merci, prends ces deux paquets, il y a notre dîner, le vin est déjà là-haut ! Ah ! C’est vrai tu ne bois pas de vin, pardon, mais moi j’ai envie de champagne, ça ne te gêne pas ? demande-t-elle.
– J’aimerais autant pas, mais si tu ne peux pas t’en passer ! répond Abdel. Je ne pourrai pas t’embrasser... ajoute-t-il en riant de la voir aussi speed avec ses paquets.
– Mais tu ne m’embrasseras pas, je n’embrasse que Chapus, tu n’as pas remarqué ? dit-elle surprise.
Non, il n’avait même pas remarqué... Il le dit... Mais elle est déjà passée à autre chose, elle ouvre la porte, le cabinet est désert à cette heure, et elle le précède dans le couloir qui mène à la suite, c’est ça, c’est exactement une suite.
– Bon, je prends une douche vite fait, si tu as soif il y a le minibar là dans le coin cuisine derrière cette porte, dit Patou en lui montrant ce coin qu’il découvre, décidément...
Patou a disparu.
Il se sert un jus d’orange avec de l’eau, il a soif.
Elle revient, cette fois en robe d’intérieur, mais rien d’affolant, juste très élégante. Vêtue ainsi de cette couleur émeraude, elle a l’air d’un bijou dans un écrin inaccessible. Il l’admire, elle s’en rend compte

et en jouit d'une manière certaine, mais elle est si naturelle, ne joue pas à séduire ni à rien d'autre, elle est juste elle-même dans cette suite arrangée à son goût à l'intention du couple qu'elle forme avec Chapus. Et Abdel est quand même bluffé, c'est si loin de sa culture, c'est si incroyable que cette femme mariée soit là, à sa portée, à son intention, livrée par la volonté de ce couple incroyable qui vit et aime comme bon lui semble, sans se soucier des regards alentour. C'est vraiment incroyable, pense Abdel qui est un peu étourdi ce soir, par tant d'aubaine et de mystère en quelque sorte, car ce couple Chapus est tout à fait mystérieux pour Abdel qui ne le comprend pas très bien, mais qui l'accepte comme il est... ou presque.

Patou est décontractée. Il ne se passe rien de sa part qui ne soit que très normal, rien à voir avec les fantasmes d'Abdel. Non, rien. Elle prépare le dîner sur la table basse devant le canapé, des coussins pour s'installer plus près de la table et dîner confortablement. Saumon fumé, salade d'endives, caviar et blinis, champagne que ne boira pas Abdel, de l'eau pour lui évidemment. Des petits fours, il y a de quoi manger largement, et même de refaire une collation dans la nuit. De la glace à la framboise avec un gâteau superbe, ils ne mourront pas de faim, c'est sûr.

Ils s'installent face à face, de part et d'autre de la table basse, sur les coussins, Patou prend le canapé pour dossier, pour Abdel en face, le fauteuil lui servira de dossier.

Patou est nue sous sa robe de soie émeraude, et ses

seins sont terriblement coquins et tentants, mais Abdel n'y attarde pas son regard tant il est fasciné par le vert des yeux de Patou.
– Alors raconte-moi ta semaine ? Tiens, je trinque à ta sobriété qui m'impressionne Abdel ! Et à nous, à cette nuit qui est la nôtre, à cette histoire que nous vivons avec Chapus, à tes découvertes, à ta culture, à la nôtre très épicurienne, en somme, à notre rencontre. Je suis très heureuse d'être là avec toi, nous avons toute la nuit... dit Patou en clignant de l'œil.
Ce qui fait rire Abdel très sage sur son coussin.
Et cela plaît apparemment à Patou, voilà un homme qui ne lui saute pas dessus alors qu'elle est nue sous sa robe et que cela se voit, elle le sait. Cette réserve lui convient et lui plaît. C'est un Oriental raffiné, il ne va pas se goinfrer, elle le sent, il va goûter aux plaisirs partagés avec délice et sensualité, et Patou aime ça bien plus que toute précipitation inappropriée en l'occurrence, mais elle en a connu d'autres... Et elle apprécie d'autant l'attitude de parfait gentleman d'Abdel. C'est déjà un plaisir. Et puis, elle aime tenir les rênes et donner son signal, pour l'instant, ils commencent à dîner, et comme le repas est froid, le temps ne compte pas, ce sera selon leur, son bon vouloir, leur, son excitation qui monte lentement car la situation plaît diablement à Patou qui sait qu'ensuite elle fera fantasmer son mari avec cette soirée, cette nuit qu'il a voulu leur offrir ; Chapus en effet, sait qu'il en profitera pleinement ensuite dans leurs ébats à tous deux.

Patou s’est levée pour débarrasser quelques assiettes vides qu’elle range dans une petite machine à laver.
Elle allume quelques bougies, passe dans la chambre pour en faire autant, puis revient et éteint les lumières, ne laissant qu’une veilleuse dans un coin, ambiance feutrée et inspirante qui joue de reflets sur son corps vêtu de soie.
Elle a entrouvert une fenêtre donnant sur la cour en disant :
– Juste quelques minutes pour aérer, il fait bon, et j’ai envie de fumer.
Elle allume une cigarette et en tire avec volupté une longue bouffée. Abdel ne fume pas non plus... mais cela n’a pas d’importance puisqu’elle peut faire ce qu’elle veut. Et Abdel est encore fasciné par Patou parce qu’elle n’a pas d’habitude, tout pour elle, dépend du moment et de son humeur qui ce soir est diablement érotique dans cette façon de prendre tout son temps au bord de la débauche qu’elle amène avec beaucoup de soin, de la luxure dans laquelle elle les installe avec une volupté toute en nuances.
C’est ce jeu lent et cependant naturel dans ses intentions avouées, qui met Abdel dans un état particulier, dans l’attente où il se réjouit et jouit déjà du temps ainsi pris par Patou pour se mettre en condition.
Abdel bande. Patou est offerte, mais ne fait pas un geste de trop, et c’est vraiment agréable pour tous les deux.
Au moment où Patou veut aller se rasseoir, Abdel lui

prend la jambe et l'attire doucement, Patou se laisse attirer, la main d'Abdel monte le long de sa jambe pour rencontrer la vulve et la solliciter.
Patou vient se coller contre lui jambes ouvertes, et un lent ballet commence dont pour une fois, Abdel est le maître absolu. Il l'emmène ainsi au bord de la jouissance, interrompt tout mouvement, l'allonge sur le tapis moelleux, et la pénètre très lentement. C'est du grand art, et Patou semble apprécier grandement. Le ballet continue, les corps s'accordent, s'emboîtent, entre eux, le temps est suspendu, la lenteur douce, les gestes mesurés, les soupirs encore retenus annoncent une tempête possible, Abdel est très excité, et à cette excitation répond celle de Patou qui commence à envahir son corps, qui la déborde. Abdel tient les rênes de ce bateau ivre auquel ressemble maintenant le corps de Patou pressé de jouir. Les vagues sur lesquelles vogue l'excitation de Patou sont telles, que ne pouvant plus se retenir, elle jouit pleinement, s'ouvrant de plus en plus, et Abdel se joint à elle dans la jouissance qui atteint pour eux, un paroxysme. De son côté, Abdel se demande quelques instants plus tard alors qu'ils sont effondrés l'un sur l'autre de façon fusionnelle, s'il a jamais connu ce paroxysme de jouissance, non, il n'a jamais connu ça ! Quant à Patou, l'idée lui passe par la tête, de savoir si enfin, elle vient de trouver son maître ? Car Chapus n'est pas son maître, c'est un simple associé en comparaison de ce qui vient de lui arriver dans les bras d'Abdel.
Et la nuit ne fait que commencer...

C’est la réflexion qu’ils se font en riant, sous la douche qu’ils prennent ensemble.
Ils attaquent le dessert, sorbet framboise, gâteau, quand le téléphone sonne. C’est le portable de Patou qui regarde le cadran et répond.
– Alice ? Mais tu es à Paris ? Depuis quand ? dit-elle en souriant à l’intention d’Abdel.
Une courte conversation s’ensuit. Patou s’adresse à Abdel :
– C’est mon amie Alice, elle vient de L.A. où elle habite, on ne peut se voir que ce soir, ça t’ennuie si elle passe me dire bonjour ? demande-t-elle.
– Bien sûr que non ! lance Abdel pour le moment rassasié.
– Alice, tu sais où est le cabinet de mon mari ? Tu viens, à tout de suite.
Patou range un peu la table, prépare une assiette pour Alice, se sert une coupe de champagne et en sort une autre pour Alice.
Quelques minutes plus tard l’interphone sonne, Patou va ouvrir la porte, il entend les exclamations des retrouvailles, elles entrent dans le salon, il se lève, Patou les présente l’un à l’autre.
– Chapus n’est pas là, il nous a offert cette nuit, tu le connais ? dit Patou à l’intention d’Alice.
– Mais alors je vous dérange ? dit cette dernière.
– Mais non, donne-moi ton manteau, installe-toi près de moi, dit Patou en lui indiquant par terre un coussin qu’elle vient de poser à son intention.
On papote, Abdel observe Alice, c’est une jeune femme très sensuelle, bien faite apparemment, les

deux femmes se connaissent très bien, quel rôle a joué Alice pour le couple ? se demande Abdel sans pouvoir répondre. Les deux femmes rient et quelques coupes de champagne plus tard, s'embrassent sur la bouche sans aucune équivoque possible.
– Je repars cette nuit dans quatre heures, j'ai commandé le taxi, on m'appelle dès qu'il sera là... dit-elle à l'intention de Patou.
– Alors on a tout le temps, viens... dit encore Patou en l'attirant vers la chambre dont elle laisse la porte ouverte à l'intention d'Abdel qu'elle regarde aussi sans aucune équivoque.
Mais Abdel ne bouge pas, il écoute les murmures, les soupirs, la jouissance, et se lève enfin pour aller vers la chambre à la porte de laquelle il s'arrête. Le spectacle de Patou avec Alice l'excite terriblement. Elles sont belles, mais plus que cela, elles sont une invite à les rejoindre, on dirait que l'une prépare l'autre pour lui, Abdel entre et se dévêt, il est en pleine érection, le désir monte en lui, il les rejoint sur l'immense lit. Patou tâte sa verge, la flatte, il aime ça, puis elle prend la directive des opérations, et l'introduit doucement dans la chatte d'Alice qui gémit doucement en les regardant.
S'ensuit un autre ballet, Patou tient les rênes des plaisirs partagés, et pendant qu'Abdel fait l'amour à Alice, elle va chercher un godemichet vibreur qu'elle enfonce tout doucement dans l'anus d'Abdel qui ne dit pas non, cela excite tant ce dernier qu'il ne peut que jouir férocement pendant qu'en même temps, Alice jouit et que Patou caresse habilement

les parties d'Abdel qui ne sait plus ce qui lui arrive tant son plaisir est total.
Patou n'a pas encore joui, elle pousse un peu Abdel, s'allonge entre lui et Alice, pour attendre que cette dernière reprenne son souffle.
Quelque vingt minutes passent, et les deux femmes se caressent à nouveau, s'interrompent, vont s'occuper de la verge d'Abdel qui prend du volume sans peine. Et le ballet continue, Patou est très inventive et se sert du godemichet qu'elle a lavé, avec beaucoup de précision et d'habileté, y compris pour elle-même. La vibration est très excitante, la jouissance pointue, Alice devient très active, et introduit la bite d'Abdel dans le vagin de Patou cuisses ouvertes largement. Abdel la fait jouir par vagues en vraie femme fontaine. Alice est partout à la fois, c'est une excitation commune qui les fait jouir tous les trois en même temps, épuisés, ils s'affalent ensuite sur le lit immense, repus et comme délivrés. De quoi ? Ils ne savent pas, c'est tout juste énorme cette jouissance.

Quand Abdel ouvre un œil, il est seul dans l'immense lit.
Il regarde sa montre sur la table de nuit, il est cinq heures du matin, il n'en croit pas ses yeux. Pas un bruit dans la suite, il se lève, personne ! Patou et Alice ont disparu. Le ménage est fait. Il a dormi, n'a rien entendu, et ne comprend pas ce qui se passe dans ces pièces désertes où il est maintenant seul.
Il se rhabille, sort de l'appartement, croise le gardien

qui lui dit bonjour, et rentre chez lui pour prendre son petit déjeuner et se préparer à aller travailler.
Quelle nuit ! Mais où est passée Patou ? Pas un mot, rien, Alice a dû reprendre l'avion via L.A., mais Patou ? On verra bien ce soir, se dit-il.
Au Centre, il croise le directeur qui l'arrête pour lui dire :
– Vous avez vu les nouvelles ? Chapus est mort ! On l'a trouvé ce matin à l'aube à Gif-sur-Yvette dans sa maison, deux balles : une dans la tête, une dans le cœur. Et tout seul apparemment.
Abdel est sous le choc ! Chapus mort ? Mais comment est-ce possible ? Il demande au directeur de l'excuser, il faut qu'il aille à la police. Le directeur ne comprend pas, mais il lui expliquera en revenant.

Au commissariat, le commissaire lui-même le reçoit quand on sait qu'il vient pour Chapus.
– Monsieur le Commissaire, je pense que je dois vous dire ce que j'ai vécu ces deux derniers jours avec Chapus et sa femme Patricia, même si ce n'est pas très avouable, je pense qu'il faut que vous sachiez, dit Abdel d'une traite avant de décliner son identité...
Puis il raconte tout au commissaire jusqu'à la disparition de Patricia dite Patou, dans le cours de la nuit, en tout cas, avant cinq heures, heure à laquelle Abdel s'est réveillé.
Il ne sait pas pourquoi, tout cela lui semble un coup monté ! Irrationnel ! Et à quelles fins ? Mais c'est trop bizarre.

Le commissaire écoute avec beaucoup d’attention.
– Il n’y a pas eu d’effraction dans la maison de Chapus à Gif-sur-Yvette où il était bien seul hier soir, nous avons le témoignage de la bonne et celui du jardinier gardien, il était seul, n’a reçu personne, a dîné et a regardé la télévision. La bonne est sortie pour aller chez sa fille, le jardinier s’est couché dans la maison qu’il occupait sur le terrain, il n’a rien entendu, s’est réveillé ce matin aux cris de la bonne Adèle qui hurlait dans la maison où elle venait de trouver le docteur Chapus allongé mort dans l’entrée. C’est une histoire étrange, mais l’enquête ne fait que commencer, vous serez appelé comme témoin, on vous tient au courant. Restez disponible. Donc le gardien de l’immeuble dans lequel est le Cabinet du docteur vous a dit bonjour ce matin quand vous êtes sorti ? dit le commissaire.
– Oui, il me connaît. Il faisait les poubelles, il devait être cinq heures et demie par là... dit Abdel.
– Monsieur, je vous ferai signe, et merci pour ce témoignage spontané, dit le commissaire en se levant.
– Au revoir Monsieur le Commissaire, voilà ma carte, n’hésitez pas, dit Abdel en prenant congé.
Il sort encore sous le choc.
Décidément Paris n’est que surprises depuis qu’il s’y est installé, il ne peut pas croire que Chapus est bel et bien mort. Quant à Patou, son téléphone ne répond pas. Personne pas même la police n’a réussi à la joindre. Et Alice semble être un fantôme vu par Abdel seulement, ni le concierge de l’immeuble, ni

aucun témoin pour en parler. On ne sait même pas son nom de famille. Abdel a tout raconté, mais aucune trace de la belle Alice. Et pourtant, Abdel l'a bien vue... On ne peut mieux !
« J'aurais dû me douter que toute cette histoire était trouble, trop beau pour être vrai ! Mais que peut-il y avoir là-dessous ? Pourquoi et qui en voulait à Chapus, d'une part, et comment sa femme a-t-elle pu se volatiliser ainsi sans laisser aucune trace ? Et pourquoi Alice ? Qui est-elle ? Patou a dit qu'elle vivait à L.A., on doit pouvoir la retrouver !... » Abdel tourne dans sa tête toutes les possibilités, les impossibilités de cette histoire rocambolesque dans laquelle il est plongé malgré lui.
« Et je suis sûr que si j'en avais fini une fois pour toutes avec Chapus et Patou comme j'en avais l'intention, – mais c'était compter sans Patou la redoutable – je n'en serais pas là, mais pourquoi une fois de plus, de trop, ai-je suivi ce désir imbécile qui me trahit aujourd'hui, je suis un vrai pigeon sans aucun sens de l'orientation... » se dit encore Abdel furieux contre lui... qui n'en peut plus de se ronger, et qui pourtant avait eu la bonne inspiration pour rompre à jamais avec ce couple maudit, il faut bien le dire aujourd'hui à la lumière de cette suite d'événements improbables qui sont pourtant arrivés, et qui plus est, à lui ! Abdel l'homme tranquille...
Le directeur du Centre appelle Abdel pour lui dire de prendre sa journée, et c'est en effet, mieux.

Abdel appelle Marthe qu'il met au courant en

quelques mots, et Marthe lui demande de passer chez elle s'il veut parler, elle le réconfortera lui dit-elle encore, sous le choc elle-même. Elle ne connaissait Chapus qu'en tant que médecin d'Abdel, mais quand même, on croit toujours que cela n'arrive qu'aux autres !

Au même moment, le commissaire appelle Abdel pour lui demander s'il serait disponible vers dix-sept heures pour venir à Gif-sur-Yvette.

– Vous connaissez les lieux, et je voudrais voir avec vous si vous ne remarquez rien, la bonne est muette, terrorisée, elle ne cesse de dire qu'elle ne sait rien, ce qui est probablement vrai, et le jardinier était dans sa maison, il dormait et n'a rien entendu dit-il, ce qui est vrai, nous avons fait l'expérience du coup de feu, on ne peut pas entendre de là où il était à ce moment-là. Donc j'ai besoin de vous, même si cela ne donne rien, on peut venir vous chercher puisque vous n'avez pas de voiture ? dit le commissaire.

Cette dernière phrase fait sourire Abdel, ils ont vérifié que je n'ai pas de voiture...

– Merci Monsieur le Commissaire, j'ai un rendez-vous maintenant, mais je vous appellerai pour vous dire si j'ai besoin de vous, vers seize heures.

Abdel saute dans un taxi et donne l'adresse de Marthe qui lui ouvre elle-même sa porte quelques minutes plus tard.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire folle ? En même temps, c'est très excitant, passionnant ! C'est fou, viens, raconte, dit-elle en le précédant dans le salon.

C’est la première fois qu’Abdel vient chez Marthe, son appartement est rassurant, à la fois zen et cossu ; tout de blanc drapée, Marthe s’installe dans un fauteuil profond, blanc lui aussi, comme tout ce qui est dans ce salon, y compris le sol ! Et c’est reposant, pense Abdel qui n’a pas franchement la tête à détailler la décoration, c’est juste cette ambiance claire qui lui fait du bien. Marthe lui sourit, tout ouïe.
Et Abdel raconte tout, depuis le début, avec tous les détails même ceux qui lui font horreur, il déballe tout d’une traite jusqu’à la nuit dernière. Une fois son récit terminé, il s’enfonce dans son fauteuil et attend le verdict.
Marthe se lève, commande du thé à sa soubrette, prend une cigarette et s’installe à nouveau, elle vient de donner une respiration à l’ambiance un rien speed qu’a tracée le récit de cette histoire folle, dans l’ambiance quiète du salon.
Abdel se sent soulagé, il n’est plus le seul à savoir, les autres sont ou morts ou introuvables... Il n’en peut plus.
– Es-tu sûr Abdel, que Patricia et Chapus sont bien mariés ?
– C’est Chapus lui-même qui me l’a dit en me la présentant comme sa femme, répond Abdel surpris.
– Je n’en serais pas si sûre que toi ! Mais nous verrons, la police trouvera... dit calmement Marthe qui ajoute : il me semble que l’on t’a tendu un piège qui a mal tourné, tu es maintenant le seul témoin de deux disparitions quand même ! Mais nous verrons cette enquête dit-elle en se levant pour passer un

coup de fil depuis son fixe. Abdel n'écoute pas, ce que vient de lui dire Marthe occupe son mental qui perd pied.
– Voilà, je viens de téléphoner à mon ami le Préfet de Paris. Nous allons voir ce qui va se passer, il est bien sûr déjà au courant, mais il n'y a rien de nouveau. Il ne dira pas tout, c'est évident, mais il nous tiendra au courant dans la mesure de ses possibilités.
– Mais c'est dingue, tu penses que j'ai été piégé ? demande Abdel.
– Oui, mais je ne suis ni Madame Irma, ni une experte, c'est pourtant mon sentiment. On avait besoin de quelqu'un, et c'est toi Abdel, ce fut si facile en plus ! Pourquoi avait-on besoin de toi ? Je ne sais pas, mais c'est un fait, en tout cas à mes yeux... dit doucement Marthe qui continue de réfléchir.
Un silence où le blanc résonne dans le salon comme le glas joyeux d'un éclairage différent dont Marthe vient de tourner l'interrupteur. Illumination glauque pour Abdel qui respire tranquillement, heureux d'être là avec Marthe et pas ailleurs seul et perdu dans ses pensées pour le moins encore désordonnées.

Devant la maison de Gif-sur-Yvette, un barrage de police et des badauds. Marthe dépose Abdel et reviendra le chercher quand il l'appellera. Elle se rend ensuite en ville tandis qu'Abdel lui fait un signe de la main avant de passer le portail de la maison des Chapus.

Marthe fait le tour de la ville et choisit un petit bistro sympa pour y prendre un café et un cake, ils n'ont pas eu le temps de déjeuner, mais elle n'a pas faim.
Les habitués la regardent, elle ne passe pas inaperçue, ils savent qu'elle n'est pas du coin, et se demandent si elle est là à cause de ce meurtre qui vient d'avoir lieu. Mais personne ne dit mot. Puis les conversations reprennent autour de Marthe qui réceptionne et envoie ses emails sur son smartphone, un iPhone en l'occurrence.
– C'est vrai que le couple n'avait pas l'air d'un couple, et par moments si ! s'exclame un jeune étudiant derrière Marthe.
– Mais comment tu sais ça, toi ? demande l'étudiante attablée avec lui.
– Parce que la Patricia en question, celle qui a disparu, la femme de Chapus, m'a honteusement dragué un jour à la sortie de la fac, tiens ! Et comme un con, je l'ai suivie parce que je l'ai crue quand elle m'a fait croire qu'elle avait un problème avec l'une de ses fenêtres du rez-de-chaussée, chez elle, et qu'elle ne trouvait personne, je me suis dit que j'allais voir ce que je pouvais faire pour elle ! Bidon, c'était bidon, elle m'a sauté au paf ! lance-t-il en riant.
– Non ! lance l'étudiante.
– Je te le dis, c'est vrai, remarque, je n'ai pas regretté, ça s'est passé derrière la fameuse fenêtre qui n'avait rien du tout, dans le salon, ni vu ni connu, je pense qu'elle était nymphomane, c'est pas possible ! Et à chaque fois qu'elle me voyait elle voulait recommencer, alors je me barrais, je n'étais pas tranquille avec son

mari qui n’avait pas d’heure, tout le monde sait ça, ils fonctionnaient bizarrement ces deux-là ! Pas d’heure vraiment ! Non, elle était malade... conclut l’étudiant.
– Tu ne me mènes pas en bateau ? demande la fille.
– Je te jure que non ! s’exclame l’étudiant.
Et Marthe qui en sait un peu plus, croit sans mal, ce que vient de dire l’étudiant.
En se levant pour aller payer et faire quelques pas en ville, elle se penche vers l’étudiant et lui dit :
– Sans me mêler de ce qui ne me regarde pas, vous devriez témoigner spontanément, à ce stade de l’enquête, tout peut aider la police.
L’étudiant la regarde étonné, il n’a pas le temps de répondre, Marthe est déjà rentrée pour aller payer.
– Cette dame a raison, c’est ce que tu devrais faire, si ce que tu dis est vrai bien entendu, dit la jeune fille.
Marthe repasse, l’étudiant se lève pour lui dire :
– Je pense que vous avez raison.
– Très bien, je pense que vous pouvez les aider, dit Marthe en levant le pouce et en clignant de l’œil.

Dans la maison des Chapus, le commissaire fait avec Abdel le tour des pièces. Il lui demande de bien regarder si quelque chose lui semble différent. Abdel lui dit qu’il ne connaît que la chambre dans laquelle il était, mais pas les autres qui étaient toutes occupées. Il donne les prénoms, il ne connaît pas les noms des personnes qui étaient présentes.
Dans la chambre qu’il occupait, il ne se rappelle pas du tout d’un fauteuil qui lui semble nouveau, ne pas l’avoir vu dans cette chambre en tout cas.

– Commissaire, il me semble que ce fauteuil n’était pas là, il y avait un petit pouf à la place, oui, je suis sûr que ce fauteuil n’était pas là, dit-il.
– C’est vrai que ce fauteuil semble trop grand pour cette pièce, dit le commissaire en poussant le fauteuil, un policier en civil l’aide, et dessous, il y a des traces de sang.
Stupéfiant pour Abdel qui se croit en plein cauchemar !
Les deux policiers appellent la police scientifique qui est au rez-de-chaussée, pour les analyses.
Loufoque tout ça ! Dans la chambre qu’Abdel a occupée, en plus ! Ce dernier n’en revient pas.
– Vous permettez que l’on fasse un prélèvement d’ADN ? lui demande le commissaire.
– Bien sûr ! Mais vous ne me soupçonnez pas quand même ? Et sa question reste sans réponse.
Le commissaire y répond un peu plus tard, après une conversation téléphonique avec un collègue.
– Sachez que jusqu’à preuve du contraire, chaque protagoniste est un suspect potentiel... Mais ne vous inquiétez pas, dit le commissaire en souriant.
Ce qui ne rassure pas du tout Abdel.
– Je vous remercie d’être venu à cette convocation, vous pouvez y aller, je n’ai plus besoin de vous, merci, dit le commissaire en serrant la main d’Abdel.
Abdel croise dans le vestibule de la maison, un jeune homme qui a demandé à parler au commissaire que l’on prévient.
Marthe vient d’arriver devant le portail, il monte dans la voiture, elle démarre en douceur.
– Alors, ça va ? demande-t-elle.

– Jusqu'à preuve du contraire, je suis un suspect potentiel, dit-il l'air sombre.
– Tout à fait normal et logique, lance Marthe, mais Chapus et Patricia sont de drôles de gens, j'ai l'impression qu'elle se faisait sauter par tout ce qui passait, même les étudiants du coin... lance Marthe d'une traite.
– Tu plaisantes ? demande Abdel.
– Pas du tout ! dit-elle avant de lui raconter ce qu'elle vient d'entendre.
– Bon, c'est un cauchemar tout ça, mais qu'est-ce que je viens faire dans cette galère ? se demande Abdel plus qu'il ne le demande à Marthe.
– J'espère que l'enquête pourra nous éclairer sur ce point précis, sinon, c'est moi qui le ferai... dit Marthe d'un air entendu.
– Ce qui veut dire ? demande Abdel.
– Que parfois la police criminelle n'a pas d'imagination, et ne voit que les preuves qui lui sautent aux yeux, pas plus ! Mais on verra... élude Marthe qui se concentre maintenant sur la conduite.
Un passage obligé dans leur antre, le Procope leur semble gaiement paradisiaque ce soir alors qu'il n'est qu'égal à lui-même. Et c'est très bien.

Confidences dînatoires sur canapé amical bien cocoounant, Abdel a besoin de la présence réconfortante de Marthe. Posée, Marthe prend les choses en mains, et même si elle ne le fait pas, rien de bien grave ne peut arriver à ses côtés, c'est ce que ressent Abdel qui a vécu dernièrement au-dessus de

ses moyens sur bien des plans, « je n'ai rien géré de ce qui s'est passé », il s'en rend compte avec la sensation désagréable de s'être fait manipuler.
– Mais c'est dingue, je me suis fait manipuler ! J'ai honte ! Quelle histoire glauque, je ne me sens pas bien avec tout ça sur le dos... dit-il sombre.
– Ce sont des choses qui arrivent ! La preuve ! Mais quand on vous manipule, cela signifie que l'on est manipulable ! lance Marthe d'une voix sans appel.
– Oh ! ça va, n'en rajoute pas... dit-il
– C'est juste au cas où tu croirais que c'est de la faute de Chapus ou de quiconque, c'est aussi de ta faute, et le boomerang est de taille, sa force redoutable et toi une victime ? Non, tu es ou devrais être un homme responsable de ses choix, tu n'as rien vu venir, et le docteur Chapus non plus apparemment ! lance Marthe implacable.
– Tu as raison, un gamin, mais à ton avis, ils vont trouver qui a tué Chapus ? C'est raide cette histoire ! dit Abdel toujours sombre.
– Bien sûr qu'ils vont trouver ! Je pense vraiment qu'ils vont trouver, répond Marthe convaincue.
– Et puis pourquoi ce fauteuil dans la chambre où j'étais ? On l'a ajouté, et il cache des traces de sang ! Tu te rends compte ? ajoute Abdel.
– Pas très bien, non, je me demande ce qu'ils ont fait dans cette chambre ! Tu as une idée ? demande Marthe en le regardant.
– Mais pas du tout ! Comment savoir ? Je n'en sais rien, moi. Et le pouf qui était là ? Je ne l'ai pas vu.

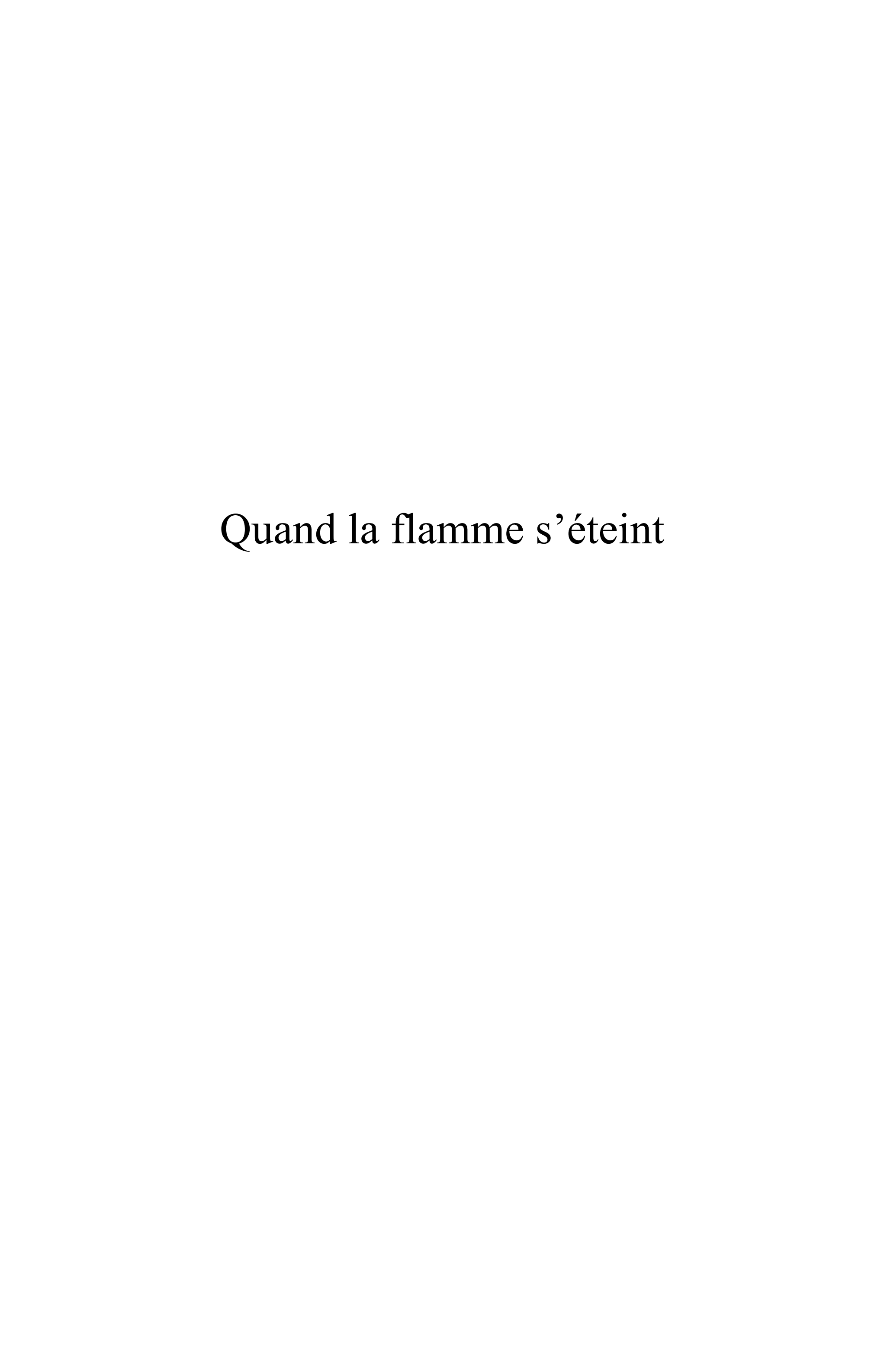
Mais c'est un détail à côté de la mort de Chapus ! dit Abdel.
– On ne peut rien qualifier de détail dans une histoire pareille, tout doit être important, faisons confiance aux enquêteurs et attendons, rien à faire d'autre. Mais ce fauteuil, tu l'avais vu ailleurs dans la maison ? demande Marthe.
– Non, mais je ne suis jamais rentré dans les trois autres chambres à l'étage. Celle du couple, celle qu'occupaient Luis et Rodriguez, et celle où dormait Amanda ! Je n'ai pas leurs coordonnées, et de plus aucune envie de les revoir ! grogne Abdel.
– Cela n'a rien à voir, mais qu'est-ce que tu parles bien le français... dit Marthe admirative.
– Oui, cela n'a effectivement rien à voir ! dit Abdel en souriant.
Ils dégustent les salades, et attendent le plat principal en silence.
Abdel tourne le dos à la porte d'entrée du restaurant à laquelle Marthe fait face. Soudain une voix fait sursauter Abdel qui se retourne pour apercevoir Patou qui descend du premier étage avec un homme, ils sortent sur le trottoir, Abdel se lève comme un fou, rentre dans deux clients, s'excuse, mais sur le trottoir il regarde impuissant, un taxi filer dans la rue, ne voit pas la plaque d'immatriculation, c'est une Peugeot 106 noire, c'est tout ce qu'il retient. Il revient, Marthe n'a pas bougé.
– C'était Patricia ? demande-t-elle.
– Oui c'était elle. Mais je n'ai pas eu le temps de voir quoi que ce soit d'autre à part une Peugeot 106

noire... Mais que pouvait-elle bien faire avec ce mec ? Elle était si naturelle que je me demande si elle sait que Chapus est mort ? C'est fou ça !!
Abdel sort son téléphone portable et appelle le commissaire pour l'informer. Ce dernier débarque dix minutes après, les salue et demande à parler au maître d'hôtel. Abdel qui n'ose pas le suivre est prié de le faire. Et à la demande du commissaire, il décrit Patricia supposée Chapus. Les garçons interrogés, ne se souviennent pas de cette femme que décrit Abdel, au grand désespoir de ce dernier.
Mais un stagiaire qui passe par là, lui aussi interrogé, se souvient très bien d'elle.
– Oui, elle était avec un homme blond qui n'avait pas un physique de blond ! Je me suis fait la réflexion, je ne les avais jamais vus, mais j'ai remarqué que ce n'était pas un couple, plutôt des amis ou des connaissances, ils ont échangé des papiers, ont pris des notes dans leur smartphone, ont beaucoup téléphoné, ils étaient particuliers, et c'est vrai que des questions m'ont traversé l'esprit à leur propos, c'est pourquoi je m'en souviens bien, dit le stagiaire calmement.
Le commissaire prend des notes. Abdel est assez agité. Il parle à la fois de Patricia et de son mari Chapus, mais est-ce son mari ? Il sort son téléphone, cherche le numéro de portable de Patricia, ne trouve que celui de Marthe, s'énerve un peu, se calme, demande s'il peut rejoindre sa table où l'attend Marthe, le commissaire le regarde étonné, lui demande :

– Mais vous étiez tout seul quand je suis arrivé !
– Mais non, j'avais rendez-vous avec Marthe et nous étions en pleine conversation quand Patricia est passée... répond-il vivement.
– Raccompagnez Monsieur à sa table en bas, dit le commissaire à un policier en civil qui s'exécute.
Mais en bas, il n'y a personne à la table, Marthe est partie, sans doute en avait-elle marre d'attendre Abdel, dit ce dernier au policier en le remerciant.
Abdel appelle le garçon, veut payer les consommations, mais il n'y en a qu'une à régler. Marthe a dû payer la sienne, pense Abdel. Une fois rentré chez lui, il veut appeler Marthe pour la mettre au courant de ce qui s'est passé avec le commissaire, mais en cherchant son nom dans « contacts », il ne le trouve pas, et tombe sur celui de Patricia. Il hurle de rage, s'en rend compte, se reprend, et maudit en arabe tous ces contretemps avec lesquels il se débat depuis la mort de Chapus ! Il ne comprend plus rien à rien.
Les personnages qui l'entourent lui semblent posés de manière anachronique dans sa vie, son quotidien lui apparaît à la fois agité et d'une fadeur complexe, un comble ! Son boulot disparaît dans des nimbes louvoyantes, et ce soir il se demande même s'il a un boulot ! Quant à Marthe, elle apparaît et disparaît comme une sorte de fantôme, il ne comprend pas comment le commissaire ne l'a pas vue en arrivant au Procope qui, là-haut quand ils étaient à l'étage avec ce dernier, ne ressemblait plus du tout au Procope, mais à un espace aseptisé avec de beaux tableaux – paradoxe des paradoxes… – qu'il n'avait jamais vus auparavant

au Procope. Curieux quand même, et puis ce stagiaire tout habillé de blanc, même le pantalon, oui, des changements ont eu lieu au Procope, à ce niveau, et il les a bien remarqués ce soir.
Abdel est épuisé.
Lorsqu'il se couche enfin, son pyjama lui est étranger, ce vert ne lui dit rien du tout, mais peu importe il a vraiment sommeil.
Et en s'allongeant, même son lit lui semble trop bizarre !
Décidément, se dit Abdel, une soirée pas comme les autres...
Que de rebondissements ces derniers jours dans sa vie, avec la mort de Chapus, son assassinat en fait, et tout le reste... Trop, trop de choses sont arrivées comme des cheveux sur une soupe indigeste qu'il lui fallait quand même avaler.
Le sommeil emporte Abdel qui oublie tout pour y sombrer.
Sur sa table de nuit un verre à moitié rempli avec deux comprimés pour dormir qu'il n'a pas pris.
Quelqu'un sort doucement de sa chambre, mais est-ce quelqu'un ou Abdel rêve-t-il déjà ? Ce n'est même pas une question, déjà Abdel dort comme assommé par toutes ces aventures qui lui sont tombées dessus sans crier gare.
Le silence s'installe coupé de-ci de-là par quelques cris aussitôt étouffés par la nuit sans lune.
Tanger, Rabat, le Maroc tourne ce début de nuit en spirale qui emporte loin Abdel dont le subconscient est rempli.

Et l’inconscient là-dedans ?
Et le conscient ?
Comment savoir ?



Quand la flamme s’éteint

Le parc est immense, un jeune homme, une jeune fille s'y promènent main dans la main. C'est un matin clair et ensoleillé, les oiseaux chantent avec fougue, à croire qu'ils les accueillent.
Paris n'est pas loin, une vingtaine de kilomètres à peine.
Les deux jeunes gens ont l'air fatigué, ils se parlent comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Une certaine nostalgie dans leur regard. Il fait un peu frais, mais le temps est agréable.
– Mademoiselle, Monsieur, pouvez-vous me suivre, s'il vous plaît ? dit une jeune femme souriante, vêtue de bleu marine.
Ils la suivent jusqu'à l'intérieur de la grande maison de Maître fin dix-huitième où ils entrent, la jeune femme en bleu marine s'arrête devant une porte au fond d'un couloir, frappe, l'ouvre et les invite à entrer. Ce qu'ils font.
C'est un grand bureau clair qui donne sur le parc, magnifique, pense la jeune fille qui regarde son frère en souriant. Il lui rend son sourire.
– Asseyez-vous, je vous en prie, dit l'homme qui s'est levé pour les accueillir. Je suis le docteur Chapus, bienvenue dans cette clinique, je vous attendais avec impatience, dit-il.

Les deux jeunes gens l'écoutent attentivement sans réagir.
– Votre père est rentré il y a une semaine, après une légère dépression sans gravité, il a commencé à montrer des signes de confusion mentale très nets, confondant la réalité avec certains faits tout à fait imaginaires, irréels qui prenaient racine quand même sur des événements, personnes ou noms réels. Cette confusion a été remarquée plus précisément il y a dix jours où cela s'est accentué d'un coup, et c'est le directeur du Centre de recherche lui-même qui nous l'a amené pour consultation à Paris, il nous l'avait déjà envoyé une première fois, mais cette fois-ci, les symptômes sont bien cernés et plus nets. Et je vous ai fait prévenir tout de suite, dit Chapus en regardant le fils et la fille d'Abdel.
– Mais quel est le diagnostic ? demande Kader le fils d'Abdel.
– Nous ne savons pas, c'est un dysfonctionnement mental certain, mais les symptômes sont mélangés, ils ne sont pas ceux d'une seule pathologie. Je vous demande encore quelques jours, il est en observation, et je vous appellerai plus tard pour vous tenir au courant.
– Alzheimer ? demande Nawal la fille d'Abdel.
– Pas vraiment, mais il faut des tests que nous faisons actuellement. Il semblerait que les symptômes soient multiples. C'est un problème. Ce n'est pas net et précis.
– Peut-on le voir ? demande Kader.
– Bien entendu, Carlita va vous accompagner.

Ils sortent, Carlita les attend devant la porte, elle les conduit dans le parc. Abdel est attablé devant un thé à la menthe, il regarde le parc, vêtu d'un jeans et d'un gros pull-over, il ne porte pas de manteau. Quand Abdel les aperçoit, il se lève pour les prendre tour à tour dans ses bras.
– Que je suis content d'être là pour vous recevoir ! Comment allez-vous ? Le Canada ? Les États-Unis ? Asseyez-vous, dit-il, et racontez-moi ! dit Abdel heureux.
– Papa comment vas-tu ? Comment te sens-tu ? demande Kader.
– Mais très bien, sauf que Marthe est partie, fâchée sans doute par tout ce qui m'est arrivé... Mais que voulez-vous, on ne commande pas le destin... dit Abdel en souriant.
– Mais Papa, Marthe est morte ! Tu le sais bien ? lance Nawal étonnée.
– Mais pourtant je la voyais très souvent à Paris quand je travaillais au Centre, nous avions l'habitude de nous retrouver au Procope, et puis Chapus est mort, et tout a foiré ! dit Abdel dépité.
– Chapus ? Mais c'est ton docteur ! Nous venons de le voir... dit Kader stupéfait.
– Un homonyme, l'autre est mort assassiné ! C'était mon ami, celui-là n'est qu'un faux, un simple homonyme, il n'a rien du Chapus que j'ai connu... dit Abdel sûr de lui.
– Mais attends ! Il ne peut pas y avoir deux médecins qui portent le même nom ? Troublant ton histoire ! dit Nawal.

– Ah non ? Et s’ils sont homonymes, ou si c’est la même famille ? Pourquoi pas ? dit Abdel encore plus sûr de lui. Vous n’avez qu’à demander au commissaire, Chapus, le mien, est mort assassiné... répète Abdel.
Kader et Nawal se regardent interrogatifs.
Abdel les regarde.
– Et en plus vous doutez de moi ? D’accord, Marthe est morte, mais Chapus, le mien aussi est mort ! Mais je peux vous assurer que j’ai vu Marthe, de mes yeux vu, et que Chapus a été assassiné, de même que sa femme Patricia a disparu, est réapparue et a disparu à nouveau, c’est la stricte réalité... ! lance Abdel qui fait un signe à ses enfants pour qu’ils se rapprochent, pour leur dire à l’oreille...
– Ils me gardent ici, je fais l’idiot car je ne veux pas qu’ils me droguent ! C’est un complot, mais je suis sûr que Marthe va m’aider à me sortir de là... Ils sont dans la merde ! J’ai tout vu de leurs turpitudes, ils m’ont entraîné, je ne peux pas vous donner de détails, mais ils me croient dingue alors que je ne suis que témoin ! Nous en arriverons à bout avec Marthe, mais c’est encore trop tôt. Je joue le jeu de leur manipulation, et le jour viendra où je pourrai témoigner, mais l’ennui est qu’ils me font passer pour dingue. Voilà le gros écueil ! Car après les gens le croient ! Et allez essayer de dire quelque chose de censé ? Personne ne le croit plus ! murmure Abdel.
Un peu plus loin, Carlita les observe tout en discutant avec une infirmière. Kader se lève, va vers elle, et lui dit en prenant son téléphone portable qu’elle tient curieusement dans les mains...

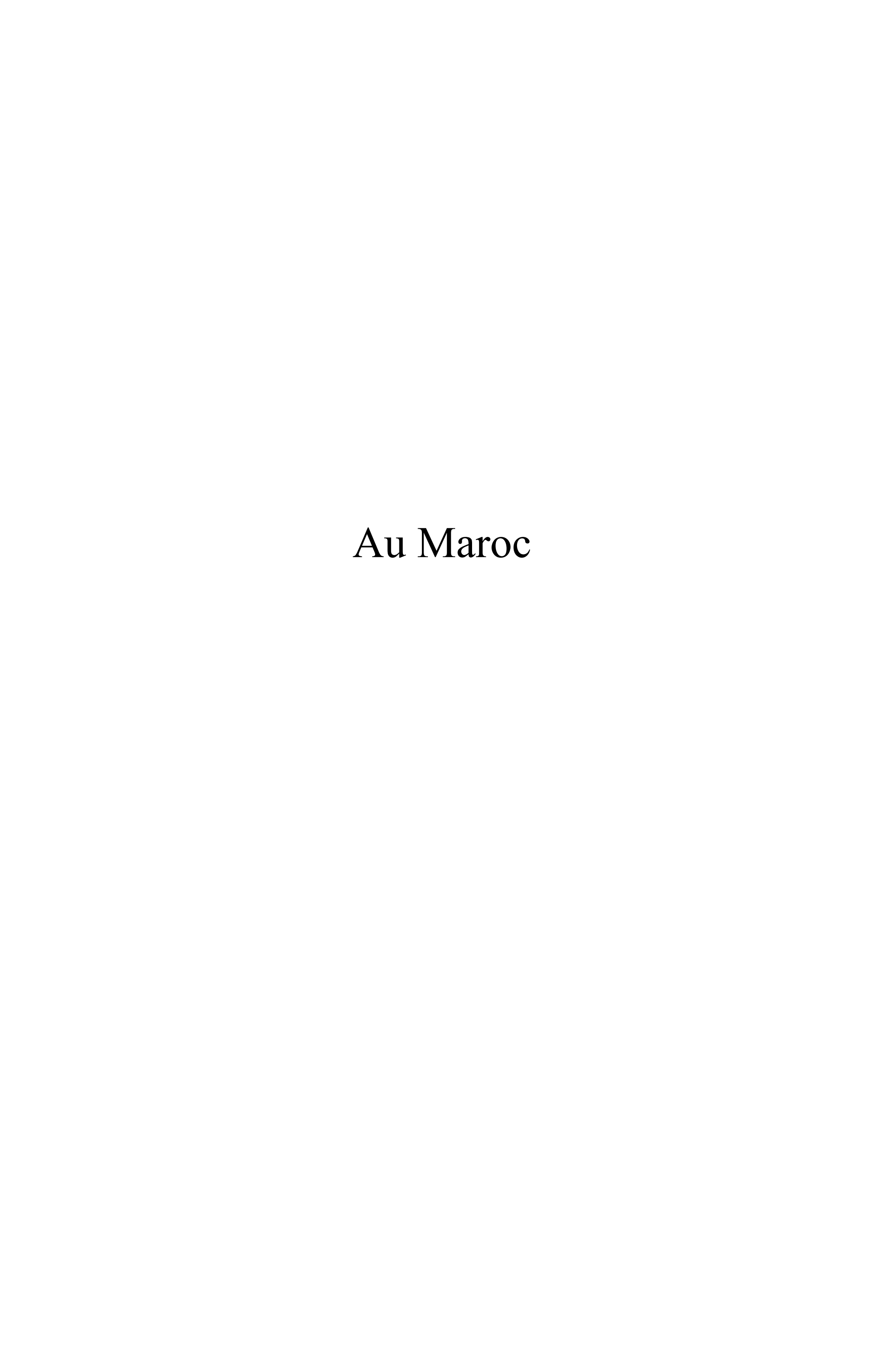
– Carlita, voyons voir, vous enregistrez ? Et il efface d'un geste rapide, l'enregistrement de la conversation avec son père qu'elle vient de faire.
Carlita reste sans voix quand il lui rend son téléphone en ajoutant :
– Carlita, ce n'est pas bien, ça ! Puis il s'éloigne pour rejoindre sa sœur et son père qui le regardent sans bien comprendre.
– Papa on te ramène à Rabat. Tu ne peux pas rester ici, dit Nawal sans même savoir ce qui vient de se passer.
– Oui, on te ramène, dit Kader à son tour. On le sort d'ici, dit-il à l'intention de sa sœur.

Kader retourne dans le bureau de Chapus, lui signifie leur décision, Chapus proteste mais Kader est ferme, sa voix sans appel, et avant tout son père a été amené ici sans leur accord. Chapus reste coi, et pendant ce temps, Nawal a rassemblé le peu d'affaires dans la chambre où l'a conduite son père.
Quelques minutes après, ils montent dans le taxi qui les a amenés et attendus, direction Paris, l'appartement d'Abdel.
En quelques jours, Kader fait le tour de la vie de son père, prévient le directeur du Centre de recherche, prend les billets d'avion, pendant que Nawal s'occupe de son père, va au Procope, interroge les garçons qui lui disent bien connaître son père, et l'avoir vu avec une femme très bien, très distinguée, qu'il appelait Marthe... Ils l'ont donc vue cette Marthe ! pense Nawal qui informe Kader un peu

plus tard. Abdel ce soir-là, exulte !

Ils en parlent ensemble, oui Marthe l'amie française de la mère des enfants, est morte un an avant leur propre mère, mais cette Marthe-là dont parle Abdel est une autre Marthe, une Française qu'il a connue sur la terrasse du Balima à Rabat... Abdel raconte, explique...
Les enfants commencent à penser, à croire qu'il y a quelque chose de bizarre dans toute cette histoire avec Chapus.
Kader contacte le fameux commissaire qui dit qu'effectivement un docteur Chapus a été assassiné, qu'il a dû interroger leur père en tant que témoin...
– Mais alors, pourquoi l'autre docteur Chapus dit-il qu'Abdel est en pleine confusion ? demande-t-il à sa sœur.
– Oui, pourquoi ? dit Nawal en écho.
Trop de questions, trop de mystère, trop de tout et trop de trop, et Abdel qui a l'air normal, mais dont les souvenirs parfois sont incertains... L'a-t-on drogué ? se demandent ses enfants tandis qu'Abdel n'a aucun doute sur ce sujet ! On l'a drogué, c'est sûr, répète-t-il en boucle.
– Nous verrons tout cela calmement à Rabat, tu n'as plus rien à faire ici, dit Nawal déterminée.
– Tu as raison Nawal, dit Kader lui aussi déterminé.
Quant à Abdel, heureux d'être enfin en famille, il exulte à l'idée de rentrer au Maroc, il en a marre de tous ces problèmes qui ont déboulé dans sa vie dernièrement pour la pourrir.

Seul ennui, on ne retrouve pas sa Marthe ! Et c'est le seul point noir de cette semaine mouvementée qu'ils passent tous les trois avant de prendre l'avion. Le nouveau docteur Chapus joint par téléphone, lui, affirme toujours qu'Abdel est sujet à des troubles mentaux, et que cette Marthe n'existe pas, sort tout droit de l'imagination perturbée de son patient !



Au Maroc

La lumière ici est vraiment particulière, la famille a retrouvé sa maison, ils sont tous les trois heureux, et Abdel a l'air tout à fait normal, ce qui rassure Kader et Nawal.
Le docteur Chapus est loin, très loin, et les inquiétudes sur le mental d'Abdel oubliées.
C'est Nawal qui demande à Zaïa qu'elle retrouve avec plaisir, si lors du dernier séjour de son père, il a ramené pour dîner à la maison une femme française ?
– Mais pas du tout, il est venu seul, est sorti avec des amis sans doute, mais pas de femme à la maison, non, dit Zaïa sûre d'elle.
Et cela ne cadre pas du tout avec les affirmations de son père, pense Nawal, qui lui affirme que Marthe est venue dîner à la maison un soir.
Tout cela est perturbant.
Kader ne prête pas grande attention à cette histoire de Marthe. Pour lui tout cela n'a aucune importance. Ou Zaïa a oublié, ou son père s'est trompé...
Mais Nawal est soucieuse car certaines absences de son père l'inquiètent. Il parle tout seul par moments, ce qui fait rire son frère Kader qui ne voit rien là d'étrange. On dirait que Kader ne veut pas voir ces petits signes avant-coureurs d'elle ne sait quoi, qui

posent problème à Nawal qui sait combien son père était précis, et ce qu'elle qualifie d'absences ne ressemble pas du tout à son père.
Nawal est à l'affût, elle observe son père, est très attentive à tout ce qu'il fait, ne dit rien à personne sur ses soucis à son sujet, pour éviter de se faire rabrouer par son frère Kader, mais elle surveille sans cesse ce qu'elle pourrait détecter d'anormal dans les comportements d'Abdel. Et cela la fatigue, Nawal est stressée, nerveuse.
Jusqu'à ce matin où de la fenêtre de sa chambre, elle voit son père dans le fond du jardin, il a l'air très absorbé par les bougainvilliers, se penche dessus, or il est à peine sept heures du matin, et cela intrigue Nawal qui passe une djellaba et sort le rejoindre.
– Ah ! Voilà Nawal, tiens je te la présente dit-il dans le vide en regardant les bougainvilliers, puis à Nawal : regarde ma fille, elle est là, je te présente Marthe ! Je suis heureux que vous puissiez vous rencontrer enfin, j'ai bien cru que Marthe ne reviendrait jamais... dit Abdel tout sourire en regardant Nawal qui accuse le choc sans broncher.
Cette dernière ne sait pas comment se comporter ! Doit-elle dire bonjour aux bougainvilliers qu'Abdel appelle Marthe ? Doit-elle réagir en s'étonnant, doit-elle couper son père et le ramener à la réalité ? Comment savoir ? Nawal ne sait que faire.
– Bon, il est très tôt, dit-elle, allons prendre le petit déjeuner, lance-t-elle en se retournant pour rejoindre la maison.
Derrière elle, Abdel enchaîne :

– Viens Marthe, nous allons déjeuner, viens, tu connais déjà la maison, suis-nous, dit-il en emboîtant le pas à sa fille pour rentrer.
Nawal est tétanisée, mais d'une certaine façon soulagée.
Elle qui s'inquiétait pour rien jusque-là, prend conscience soudain qu'elle avait raison, elle ne doute plus, son père a un problème mental sans doute, le docteur Chapus avait donc raison. Et Marthe n'existe pas, la preuve !
Dans la salle à manger où Zaïa s'active, Nawal sert le petit déjeuner à son père qu'elle installe à sa place habituelle en bout de table, mais ce dernier ne veut pas et se met à la place de sa femme. Nawal est étonnée, aucun commentaire, mais cela lui semble bizarre.
Le petit déjeuner les occupe ensuite totalement, et Zaïa qui veille trouve l'ambiance étrange ce matin, ce qu'elle rapporte au jardinier qui déjeune avec elle dans la cuisine.
Kader est parti très tôt à Casa où il avait un rendez-vous, il ne rentrera que tard pour déjeuner, vers treize heures trente, a-t-il précisé, ce qui semble être une éternité pour Nawal qui ne peut pas lui téléphoner au risque de le déranger...

Abdel parle à Marthe durant tout le petit déjeuner, sans lui parler, tout en lui parlant, mais il sourit, fronce les sourcils, et sur son visage ainsi animé, Nawal lit des traces d'habitudes qu'elle croyait réservées à sa mère. Nawal est inquiète, ne le montre

pas, mais Zaïa qui la connaît depuis sa naissance ou presque, est convaincue qu'un orage gronde dans sa jolie tête. Et puis monsieur Abdel est vraiment différent depuis son retour avec les enfants, vraiment, quant à cette histoire de dame française, Marthe ou quelque chose comme ça, Zaïa se demande ce que c'est. Mais comme personne ne lui en parle plus, elle se tait elle aussi, habituée aux non-dits depuis toujours.

La vie va quand on la fait aller.

Et chacun y met du sien, Zaïa à sa façon, et Nawal à la sienne. Kader est occupé, il travaille et se montre peu, fait des heures supplémentaires, à moins qu'il n'ait une petite amie qu'il ne veut pas montrer, la maison étant saturée, notamment de la présence de l'invisible Marthe. Et puis Kader ne veut toujours pas voir quoi que ce soit d'anormal à l'attitude de son père, cela le gêne, et Nawal n'insiste pas, elle caracole intérieurement entre ses amies qu'elle voit peu en ce moment, une famille un peu absente, et Zaïa la fidèle, la seule à se faire réellement du souci avec elle.

Les jours passent, Abdel est de plus en plus absent, mais curieusement, sa présence est de plus en plus sensible aux deux femmes qui font tourner la maison, et c'est bien normal. On attend quelque chose, mais quoi ? Qu'il délire, qu'il sombre ? Qu'il soit comme avant, mais avant quoi ? Chapus ? Le Centre de recherche à Paris ? La mort de sa femme ? Personne ne sait très bien, c'est ça, on ne sait pas ! Mais les deux femmes attendent, le lendemain, la

prochaine visite du docteur, Kader qui rentre de plus en plus tard, la nuit qui tombe assez tôt et dans laquelle les problèmes se noient dans le sommeil, car tous dorment apparemment bien, très bien. L'ambiance est étrange, la maison résonne ou pas de la musique que met parfois Nawal et qui semble ravir son père qui s'y laisse aller comme un enfant heureux.
« C'est ça, se dit Nawal, Abdel redevient peu à peu un enfant », c'est bizarre cette impression qu'elle a de s'en occuper comme d'un enfant. Un peu triste en même temps, et pourquoi triste, mon Dieu ? Parce qu'un père n'est pas supposé être un enfant d'une part, et d'autre part, une fille n'est certes pas supposée devenir la mère de son père. Sensation étrange dont elle accuse le poids chaque jour un peu plus, sentiment insidieux de n'y pouvoir rien, impression bâtarde d'être assise entre deux chaises, et que ces chaises sont piégées. Mais Nawal ne se laisse pas abattre, pourtant elle ne sort plus que dans le jardin, voilà maintenant quinze jours qu'elle n'est pas sortie de la maison ! Un record pour elle, elle ne fait même plus le marché dont se charge Zaïa.
Au Maroc Nawal se sent bien, chez elle, mais à la fin, elle se dit que jamais elle ne pourra rester dans cette maison si son père venait à disparaître. Ce dont il n'est pas question bien sûr, mais comment savoir ? C'est une idée qui la traverse soudain et lui fait mal. Souffrance éphémère dont personne ne devine rien, et c'est très bien. Force féminine en plein essor, Nawal sent dans son cœur les vertiges qu'elle y entre

d'une pensée inquiète, comme pour exorciser le sort familial qui lui pèse en ce moment.
La vie va, là où elle doit, entraînant avec elle les forces qu'elle se donne pour ne pas arrêter son mouvement infini. Forces qu'elle puise en chacun selon sa destinée, qu'elle pousse de la naissance à la mort, avec cette application qu'elle met à se soustraire de ses ruines tout en fustigeant ses excès.
Abdel est dans son monde, il continue à dialoguer monologue avec Marthe, Nawal n'est plus si inquiète car il est calme et semble bien en dehors de ça. Mais « ça » ne le rend pas malheureux, il continue à parler à Marthe dont il imagine sans doute les réponses, se repliant sur lui-même car il sait, se dit Nawal, que personne ne le croit, que tous sont liés contre lui en ce qui concerne son amour pour Marthe.
Puis Nawal, devant l'incommunicabilité désolante de son père, qui la choque, décide d'accepter Marthe. Après tout cela ne peut faire de mal à personne vu l'ampleur qu'a pris Marthe dans la vie de son père. Une sorte de respect en somme vis-à-vis de cet homme désemparé qu'est devenu Abdel au fil des jours.
– Raconte-moi Marthe, Papa, dit-elle un après-midi lumineux alors qu'elle sert un verre de thé à son père.
Les yeux d'Abdel ont repris vie, une lueur y pointe avec bonheur tandis qu'il regarde Nawal attentive.
– Par exemple où l'as-tu rencontrée ? Comment est-elle ? continue Nawal.
– Oh ! Tu sais bien je l'avais rencontrée à Paris au

Procope, elle était si mystérieuse que je l'aurais contemplée durant des heures à travers la vitre depuis le trottoir. Et cela l'avait amusée, dit Abdel avec un sourire.
Il regarde un peu le ciel par la fenêtre ouverte par sa fille quelques minutes pour aérer, puis continue.
– Elle était belle, intelligente, élégante, et sans pitié, mais avec une grande intelligence. Une énergie sans pareille, une conversation riche, des moments inoubliables, et surtout une grande complicité entre nous. Je l'aurais bien épousée, mais c'est le genre de femme qui ne se marie pas vois-tu Nawal ? Non, cela ne l'intéresse pas ! lance Abdel en souriant.
– Mais pourquoi ne lui demandes-tu pas de venir nous voir ? demande Nawal.
– Je ne sais plus où la trouver, elle est devenue le fantôme de ma vie, comment joindre un fantôme ? Et comme je suis devenu l'ombre de moi-même, comment veux-tu réunir deux fantômes qui de plus se sont perdus de vue, termine Abdel en soupirant.
Nawal est très surprise de constater qu'Abdel vient de parler en quelques minutes bien plus qu'il ne l'a fait depuis leur retour de France. Et pour cela il a suffi de se brancher sur Marthe et de laisser son père dans son propre monde où entrer avec lui, a paru bien facile à Nawal.
Et tandis qu'Abdel boit son thé, sa fille se dit que s'évader dans un autre monde, a quelque chose à la fois, d'inquiétant et d'excitant.
Commence alors entre elle et son père, un nouveau dialogue dont Marthe est le centre.

Nawal apprend bien des choses sur Marthe, et plus son père devient loquace, plus Nawal a l'impression que Marthe s'éloigne, comme si son père affabulait sur un être invisible, ombre de ses fantasmes, car rien ne relie Marthe au monde des réalités de Nawal. Et de plus, la « maladie » de son père a quelque chose d'increvable, même les docteurs ne savent pas trop ce que c'est. C'est dire ! Nawal fait donc comme elle le peut avec ce que son père lui offre d'une mémoire en péril à laquelle les médecins ne croient plus guère. Et c'est dans l'implacabilité de Marthe, de son souvenir et de ceux d'Abdel, que s'installe une sorte de dialogue entre Nawal et son père qui ne parle plus de son épouse, la mère de Nawal et Kader, non, c'est comme si sa vie commençait avec Marthe l'invisible, le fantasme, le fantôme, celle qui n'a laissé aucune trace de sa vie, ni à Paris, ni ailleurs. C'est en quelque sorte terrible, et Nawal a décidé d'en parler comme si elle existait puisque son père la fait si bien exister. Zaïa fait de même d'un commun accord. Quand Abdel parle de Marthe à Nawal devant Zaïa, cette dernière fait comme si c'était une amie d'Abdel, sans commentaire, Zaïa adopte le cap choisi par Nawal, et c'est bien comme ça. En revanche, dès que son fils Kader est là, Abdel se mure dans un silence passif, ainsi que devant les médecins. L'essentiel, pense Nawal, c'est de maintenir le dialogue, ce qu'elle s'efforce de faire avec application, mais dans son for intérieur, elle n'est pas convaincue bien sûr. C'est une sorte d'intuition qui la pousse, et son amour pour son père fait le

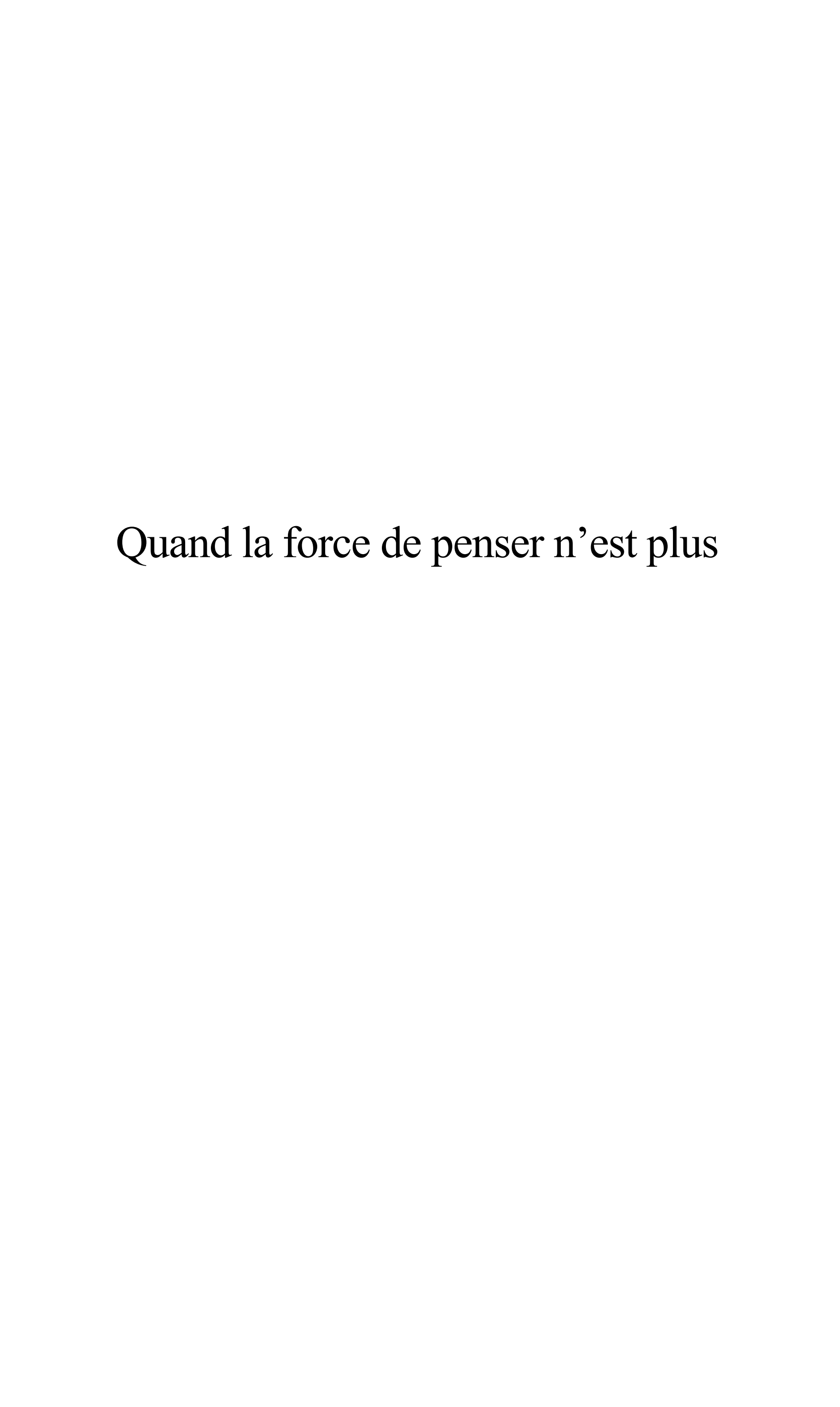
reste, et la pousse dans cette voie-là parce qu'elle refuse de voir son père muré à temps plein, ce que faisait Abdel avant que sa fille n'accepte Marthe. Et il y a tant et tant d'amour pour Marthe dans les propos d'Abdel qui reste totalement évasif quant à une aventure ou une liaison avec Marthe, que Nawal se dit effectivement que cela n'est sans doute qu'un fantasme, un tour de l'imagination, un voile de souvenir déformé par une mémoire défaillante. C'est bête, mais peut-on entrer dans la tête de quelqu'un pour y faire un inventaire de ses réalités et de ses rêves ? Non ! C'est un fait, personne ne le peut. Pas même les médecins soi-disant experts. C'est ainsi, c'est tout.

Il y a une certaine amélioration de l'état flou d'Abdel depuis que sa fille a accepté Marthe dans leurs relations qui deviennent intimes alors qu'elles ne le furent jamais autant auparavant.

Mais cette amélioration ne parvient pas à passer le cap du désintérêt certain pour la vie, qu'Abdel a passé depuis bien longtemps. Comme s'il ne se faisait pas à l'idée de ne plus revoir Marthe, de ne la revoir jamais plus s'entend. Nawal le sent bien, il n'y a que Marthe qui compte, et le fait qu'elle soit un fantôme le mine au point de ne plus avoir envie de vivre. Marthe l'a abandonné en partant sans adresse, ne lui laissant aucun moyen de la joindre. Abdel a du mal à accepter cet état de fait qui fait de lui, pour les autres, un malade. C'est très pénible à vivre pour lui, d'une part, et met son entourage en porte-à-faux dans une sorte de bienveillance

imbécile à ses yeux, et c'est pourquoi la décision de sa fille Nawal d'accepter le souvenir improbable de Marthe lui fait du bien, mais il n'est pas dupe. Mais c'est la bouée de sauvetage que lui tend sa fille, et il l'accepte, c'est sa survie. Jusqu'à quand ? Abdel n'en a cure, son souhait profond est de glisser du sommeil à la mort, en douceur, sans heurt et sans bruit, afin de ne plus sentir sa mémoire harcelée par tous ceux qui lui veulent du bien en la soignant comme si elle était malade.
Abdel est sans désir, le plaisir a fui depuis longtemps, et dans l'état où il se trouve, il n'a plus goût à rien. Ses seuls moments de répit sont ceux passés avec sa fille quand il lui parle de Marthe. Mais ces moments-là sont si frustrants aussi, qu'il ne les recherche ni ne les fuit, les acceptant comme une fatalité dans laquelle il est plongé malgré lui.
Tout doucement, Abdel se noie sous les yeux de son entourage.
Et il ne fait rien pour y remédier. Marthe lui manque et il sait aujourd'hui qu'il l'aimait plus que toutes les autres femmes avec lesquelles il avait eu des aventures, des liaisons éphémères, y compris sa propre femme, la mère de ses enfants. Et Abdel de se demander si la raison de cet amour n'est pas son inaccessibilité, car enfin, il n'y a jamais rien eu entre lui et Marthe, rien de sexuel, c'est peut-être là la raison de cette pureté, de cette beauté, de ce rêve fou, qui fait de lui aujourd'hui aux yeux de tous un malade à l'imagination détraquée ? C'est possible. Intérieurement Abdel est très lucide, très clair, même

si tous le voient flou et imprécis. Et il est bien déterminé à ne pas livrer ce secret intime. C’est vrai son amour pour Marthe n’a fait que croître au fil des jours depuis cette fameuse soirée où il l’avait aperçue pour la première fois au Procope, amazone solitaire des temps modernes, dans sa course professionnelle. Femme femme et femme yang, animus exprimé et féminité assumée. Quelle femme !
Lorsqu’Abdel est seul dans le jardin, il s’adonne à Marthe, se shoote à elle, et est presque heureux dans l’intimité de ses souvenirs. Il sait que personne ne peut là, en déranger l’ordre fou qui fait de lui un amoureux désespérément perdu, abandonné, bien qu’il sache parfaitement qu’il n’y a pas eu abandon si ce n’est celui, de la part de Marthe, d’être partie sans laisser d’adresse. Ce poids est trop lourd pour lui, il ne s’en remettra pas, et il rêve l’impossible, de la voir réapparaître un jour, sonnant à la porte de cette maison... jusqu’à ce que ses yeux se perdent dans le ciel de Rabat lumineux qui emporte loin dans l’espace sidéral, ses pensées les moins négatives, lui laissant un répit de quelques instants dont il ne profite pas vraiment.
Et Nawal s’inquiète, quand elle constate que son père s’éloigne, s’extrait de leur dialogue, alors qu’il ne cherche qu’à oublier l’inoubliable pour lui.



Quand la force de penser n’est plus

La mémoire se fait étrange quand le mental s'en extrait,
Quand il perd de sa rigidité dont l'assurance est la bouée
La mémoire est doucereuse quand elle n'insiste plus
Quand elle prend des chemins de traverse sur lesquels
Entrent lentement mais sûrement les fleurs séchées par
Des décennies de lourdeurs accumulées au fil des
Heures dont personne ne sait garder le rythme faute
De conscience aiguë de chaque seconde passée.
Oui la mémoire est alors incertaine et fait l'école un
Peu buissonnière tout en se baladant aux quatre vents
Des oublis qui lui gardent un certain moral, le retrait qu'il
Faut pour y survivre tout en la remettant à sa place.

C'est dans ces absences fréquentes maintenant, qu'Abdel s'éloigne de Nawal et de Kader, bien que ce dernier soit beaucoup moins présent que sa sœur. Il y a des vibrations qui font mouche quand une oreille les reçoit, mais de plus en plus, Abdel s'enferme dans une sorte de monologue muet dont il ne sort bientôt plus. Nawal s'est peu à peu habituée à ne plus rien en penser en dehors des regards de son

père, toujours émouvants et qui parfois lui font monter les larmes aux yeux. Il sourit alors tendrement en lui tendant la main qu'elle prend comme une bouée de sauvetage, car c'est alors elle qui se sent perdue.

Et les jours passent, l'un après l'autre dans cette convention que les hommes en ont fait, tandis qu'Abdel de moins en moins présent, prépare son départ, semble-t-il. Nawal s'en veut de penser ainsi, et pourtant, les liens invisibles qui la relient à son père, sont de plus en plus forts et tendus alors qu'il se retire lentement de leur dialogue impossible. Nawal culpabilise, en effet, cette histoire improbable de Marthe, elle ne l'a jamais vraiment crue. Non, pas vraiment, elle aurait voulu, mais ce qu'en disait son père lorsqu'il en parlait, n'était pas vraiment convaincant. Non, pas vraiment, se souvient-elle. Marthe était trop floue, et les mots de son père la paraient d'un idéal qui la faisait évoluer dans un rêve impossible auquel personne ne pouvait croire. Pourtant Nawal a essayé, elle a tout fait pour, elle avait même cru qu'elle y arrivait, mais aujourd'hui, elle doit se l'avouer, elle n'y a jamais cru. Et Nawal de culpabiliser, elle se dit qu'elle a trahi la confiance de son père qui dans son retrait du monde et de leur dialogue, s'est complètement refermé comme un animal blessé attendant la mort, véritable délivrance.

Deux ans déjà que tout dialogue est coupé, on dirait qu'Abdel est autiste, mais il parle quand même des choses du quotidien, du non-essentiel, du pain qu'il aime ou du miel artisanal qu'achète pour lui Nawal qui prend soin de son père. Tout dans la maison

tourne autour d'Abdel, et lui ne s'en rend pas vraiment compte tant il passe des heures seul dans le jardin ou dans la maison, selon le temps et l'envie. Nawal n'a plus de vie sociale, elle culpabilise dès qu'elle sort sauf si c'est pour faire les courses, ce dont Zaïa se charge en général. La vie semble figée dans la mémoire d'Abdel et comme rien ne paraît plus ni de Marthe ni du passé qu'il a verrouillé en lui, le poids de cette mémoire est tangible dans cette maison qui est devenue un mouroir.
C'est dans cette atmosphère particulière que Nawal a retrouvé son père sans vie, un matin qu'elle est montée dans sa chambre car il ne descendait pas, et pour cause.
Elle n'a d'abord prévenu personne, est restée près de lui pour lui parler, sans pleurer, parce que cela ne changeait pas, en fait. Et en lui parlant, elle s'est rendu compte qu'il était mort depuis longtemps, presque deux ans déjà.
Elle a donné l'alerte en appelant d'abord le docteur, puis son frère Kader qui est alors venu tout de suite.
Nawal n'était pas trop triste, elle savait, elle sentait que son père malgré tout était présent et qu'il les regardait comme d'habitude, sans un mot.
Et elle a passé les deux nuits suivantes à lui parler, il répondait et lui disait combien il était triste de devoir renoncer pour toujours à revoir Marthe, et alors Nawal a éclaté en sanglots. Mais dans son for intérieur, elle avait conscience soudain qu'elle ne pleurait que la tristesse de son père, que ce n'était que défoulement de son silence quand il était vivant.

Et Nawal a compris que son père avait passé tout ce temps avec un fantôme et s’était de fait, enterré du temps de son vivant.
Kader et elle se sont occupés de tout, la vie a repris lentement pour Nawal qui n’est pas sortie durant les semaines qui ont suivi l’enterrement.
Une fin peu ordinaire pour Abdel qui avait déjà côtoyé la mort si longtemps, laissant à sa fille, un goût de Marthe dont elle n’arrive toujours pas à se défaire malgré ses doutes.

Que dire quand tout bascule ?

Ce matin, il pleut à verse sur Rabat.
Nawal a du mal à quitter son lit, et c'est la première fois depuis longtemps, deux ans en fait.
Zaïa est sortie pour faire les courses et Nawal sort enfin de son lit, prend une douche et se vêt de blanc. Dans la cuisine elle prend son petit déjeuner en regardant la pluie tomber sur le jardin qui vibre sous le soleil bien présent. Une ambiance étrange pour Nawal qui sent là une sorte de symbole ; comme si la nature voulait l'aider à purifier l'atmosphère lourde qui planait sur la maison familiale depuis la mort de son père il y a trois mois.
La sonnette de la porte d'entrée retentit et Nawal pense que Zaïa a oublié ses clés. Elle se dirige vers la porte d'entrée, en apesanteur, sensation étrange qu'elle n'explique pas, et l'ouvre.
Une femme lui sourit, qu'elle ne connaît pas, Nawal pense que c'est une erreur.
– Bonjour, vous devez être Nawal ? dit-elle à sa grande surprise.
– Bonjour, vous désirez ? demande Nawal étonnée, sans répondre à la question.
– Je m'appelle Marthe, et j'aimerais vous parler, puis-je entrer ?

FIN

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine
Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d'or
Maîtrise initiatique dans l'incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l'Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L'Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l'Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D'un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d'étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope
Originally written in English

Paddy’s World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya’s Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-107-3

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com